

**Correspondance
inédite de Henri
Heine: avec une
préface et des
notes**

Heinrich Heine

LIREGRATUITEMENT.COM

**Correspondance
inédite de Henri Heine:
avec une préface et des
notes**

Heinrich Heine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PRÉFACE

La Correspondance de Henri Heine forme le complément naturel et très>impatiemment attendu de ses œuvres. Cette impatience s'explique. Parmi les renommées littéraires de notre temps, il n'en est aucune qui, plus que la. sienne, ait éveillé la curiosité; parmi les poètes étrangers à la France, aucun plus que lui, depuis les jours où Byron vint promener sur le continent ses agitations et ses ennuis, n'a su s'emparer des imaginations. Ce privilège de la

n PRÉFACE

poésie d'attirer sur ses interprètes choisis un intérêt ému, passionné, presque tendre, en dépit des inquiétudes qu'ils peuvent jeter dans Tâme, — et peut-être même à cause de ces inquiétudes, — je ne vois guère de nos Jours qu'Alfred de Musset qui Tait possédé au même degré que Henri Heine. Et Henri Heine n'a pas été seulement un poète, ce fut encore le prosateur le plus spirituel de son pays, un humoriste sans égal qui s'est mis tout entier lui-même dans ses écrits, avec toutes les contradictions de sa nature, toutes les passions de son âme, toutes les ivresses, tous les caprices et tous les dédains de son esprit. En faut-il davantage pour expliquer la curiosité qui s'attache à sa personne? Quel est le lecteur des Reisebilder ou du Livre des chants qui n'ait désiré connaître de plus près leur auteur, remonter aux origines de sa vie morale, distinguer le point de départ de cette façon si particulière de penser et de sentir, surpi'endre ces impressions et ces expériences premières, amertumes ou joies secrètes qui, dans Fen-

fance^ au foyer de famille, et plus tard dans la jeunesse, au ao*
ment où le monde s'ouvre à nousi déterminent parfois à jamais
l'existence tout entière, — quelque chose enfifi dé ces directions
maUreases qui fixent pour chaque homme lé côté où on le verra
se ranger, la bannière sous laquelle il combattrà, soldat discipliné
ou volontaire ingouvernable,

PRÉFACE m

et qu'aucun cadre ne pourra jamais retenir? Cette figure où se
confondent avec un charme étrange la poésie la plus sincère et
Tironie la plus cruelle; la négation effrénée avec un profond sen-
timent de l'idéal; les plus capricieux écarts de la fantaisie et les
intuitions passagères mais parfois profondes du penseur; çà et là,
la sérénité éternellement jeune empreinte sur les créations par-
faites de Tart, puis réclat de rire cynique de ces lèvres entr'ou-
vertes tout à l'heure par le douloureux sourire du scepticisme; la
bonté persistant, semble-t-il, jusque dans les méchancetés du
moqueur, — • cette figure dont les contrastes défient l'analyse,
parce que la poésie et l'esprit les ramènent constamment à l'unité
d'une nature originale et vraiment créatrice*, on voudrait la sai-
sir et la fixer, et rien de ce qui peut la mettre en lumière ne nous
reste indifférent. Tel est le privilège de ces élus des imaginations,
et de là vient sans doute que, de tous leurs écrits, ce sont encore
leurs confessions et leurs lettres qui sont lues avec le plus d'avidité.
On espère y rencontrer l'homme même au delà de l'auteur.

Les Confessions ou plutôt les Mémoires de Heine (c'est le nom
qu'il a donné de très-bonne heure à l'histoire de sa

i. Jusque dans la manière qu'on peut à hon droit reprocher à
Heine, et qui n'a pas manqué, comme toujours, de faire école.

IV PREFACE

vie) existent. Sa famille en possède le manuscrit, ainsi que tous les fragments inédits qu'il a laissés. Ces Mémoires seront-ils publiés, et à quelle époque? Le seront-ils dans leur intégrité, et Henri Heine, après sa mort, sera-t-il plus heureux que Byron? Je l'ignore. Mais ce que je crois pouvoir dire, c'est qu'ils ne répondront pas dans une plus grande mesure que sa Correspondance à ce sentiment de curiosité et d'intérêt vraiment humain, vraiment personnel, dont je parlais il y a un instant. On peut juger, par bien des parties des ouvrages de Heine, de ce que doivent être ses Mémoires. Peut-être même (et certains détails de sa Correspondance nous autorisent à le penser) des passages plus ou moins considérables de cet écrit se trouvent-ils çà et là dans ses œuvres : ainsi le fragment étendu, intitulé Aveux de l'auteur, et qui termine les dernières éditions françaises du livre de r Allemagne, D'ailleurs, les Mémoires de Heine ont été écrits en vue du public. Il était encore, il est vrai, jeune étudiant à l'université de Gœttingue, qu'il en fait déjà mention dans ses lettres à Mosès Moser; mais, à cette heure matinale de sa vie, les premiers rayons de la gloire étaient déjà tombés sur lui; il avait publié quelques-unes de ses poésies, et ces deux tragédies singulières^ Almansor et Ratcliff, toutes débordantes du lyrisme de la jeunesse. Le poète de vingt-deux ans apparte-

PRRFArK V

nail déjà en quelque mesure au public; son génie poétique était vanté par les uns, contesté par d'autres; il avait des enthousiastes, des détracteOts, et sans doute des eavieux. Ses Mémoires, dès le début, devaient donc se ressentir de cette situation mili-

tante qui fut la sienne de si bonne heure, et qui dura jusqu'à la fin. Ceci ne veut pas dire assurément que cet ouvrage ne doive renfermer, à des points de vue très-divers, les plus précieux renseignements sur la personnalité de Henri Heine. Et pourtant, plus encore que dans ses Mémoires, nous irions le chercher dans ses Lettres, écrites évidemment, à toutes les époques de sa vie, sans préoccupation aucune de la publicité. C'est là, croyons-nous, que ses lecteurs auront le plus de chance de le rencontrer lui-même, et de le prendre sur le vif.

Il est toutefois une portion de la vie de Heine sur laquelle sa Correspondance ne jette aucun jour, et que les Mémoires seuls nous feront connaître ; ce sont ses vingt premières années^ son enfance à Dusseldorf, et ses premiers jours de jeunesse à Hambourg et à Bonn. N'est-il pas permis de supposer que cette partie de ses Mémoires sera celle qui aura le plus de prix et de charme? Les premières lettres du recueil que nous publions sont datées de Göttingue, où Heine continuait ses études de droit, com-

VI PRÉPAIE

mencées l'année précédente à Bonn : nous ne savons presque rien de la période antérieure, dont ses poésies seules, et certains passages de ses autres écrits, nous font connaître quelque chose. Au sortir du collège, il dut entrer dans le commerce, et ce ne fut pas sans de longues luttes ' qu'il put obtenir de continuer ses études. Cette période douloureuse semble avoir eu une influence décisive sur sa jeunesse, ainsi que son premier séjour à Berlin, sur lequel, malheureusement aussi, ses Lettres ne nous apprennent que peu de chose. •

A part les vides que nous venons de signaler, et quelque regrettable que soit l'absence de bien des lettres de Heine que ses éditeurs, malgré tous leurs efforts, n'ont pu parvenir à rassembler, on trouvera, dans les deux volumes que nous publions, des informations aussi amples que curieuses sur les principaux événements de la vie du poète, de 1820 à 1843. Sa vie universitaire à Göttingue; les épreuves de sa jeunesse, et les souffrances que lui infligèrent la dépendance et la pauvreté ; ses relations avec la famille opulente à laquelle il tenait de près; son passage à la confession chrétienne; ses débuts dans la vie littéraire et ses tentatives pour parvenir à d'autres carrières; son voyage à Londres. et ses séjours successifs à Hambourg, à Munich et en Italie, — voilà ce qui remplit surtout la pre-

PBÉFACE Vn

mière partie de cette Correspondance de 1820 à 1829. Les lettres à Immermann et à Moser forment ici les séries essentielles du recueil. Sa correspondance avec Immermann nous montre Henri Heine sous le charme d'une de ces admirations de jeunesse qui durent trop peu, mais qui pour lui ne devait pas subir l'atteinte du temps ; elle révèle chez le satirique et le railleur des facultés d'affection, je dirai presque de tendresse, que beaucoup de ses lecteurs n'avaient guère soupçonnées en lui, et une modestie sans affectation qui va jusqu'à grandir démesurément l'objet de son culte. Les lettres à Mosès Moser, l'ami le plus cher de sa jeunesse, et dont le rattachement pour Heine eut quelque chose de tout particulièrement désintéressé et de fraternel, sont de toutes si je ne me trompe, celles qui mettent le mieux en plein jour son caractère et son existence intime; c'est sans doute la portion la plus précieuse du recueil *.

1. Ces lettres, avant de prendre place dans la collection complète, furent pnfilées, il y a qliatre ans, à Leipzig, par le fait d^une indiscretion. Après la mort de Moser, en 1838, Heine avait prié M. de Varnliagen de rtêclamer cette correspondance, ainsi que ses lettres à Oans, mort vers le même temps. Co vœu ne put être rempli, et nous devons nous en filiciler, car il est probable que, si elle fût revenue dans les mains de Heine, la correspondance avec Moser serait encore inédite aujourd'hui. — •

Vllï PRÉFACE

ne fût-ce que parce qu'elle prouve, ndn moins que la correspondance avec Immermann, combien Heine sut rester fidèle à ses attachements, à travers les luttes et les fautes de sa vie.

La seconde portion du recueil embrasse les derniers temps que Heine passa en Allemagne, et les douze premières années de son séjour en France, depuis le moment où il vint se fixer à Paris en 4834, jusqu'au voyage qu'il fit à Hambourg, dans l'automne de 4843^. Les causes qui amenèrent la rupture de Heine avec le pays de sa naissance, à la suite de la révolution de 4830, et surtout du déplorable effet que produisirent se^ injustifiables attaques contre le comte Platen, se trouvent indiquées dans une série de lettres, fort importantes à d'autres points de vue encore, adressées à M. et à madame Yarnhagen, ainsi

Quant aux lettres à Gans, elles ont disparu, et, lorsqu'on songe à la valeur de rhomme à qui elles étaient adressées, on ne peut que le regretter.

1 . Ce voyage fut, on le sait, Toccasion du ^las mordant de ses poèmes, lo Conte d'une nuit dhiver^ qui acheva de le brouiller avec rAllemagne, au moment même où il se sentait repris d'un

accès incurable», disait-il, d'affection pour son pays. Ces contradictions sont habituelles chez Heine. — Ce fut le seul voyage qu'il fit en Allemagne, pendant les vingt-cinq ans qu'il vécut à Paris.

PREFACE

qu'à quelques personnes de leur famille. Ces lettres, qui n'ont pu trouver place dans l'édition allemande de Hambourg parce qu'elles n'ont été publiées que récemment par la nièce de Varnhagen, mademoiselle Assing, et dont aucunes, jusqu'ici, n'avaient été traduites en français, auront assurément, pour tous les lecteurs de Heine, un attrait particulier. On y voit quel prix avait à ses yeux l'amitié des personnes dont il honorait le caractère, — un prix tel qu'elle arrachait à son orgueil l'aveu candide des erreurs morales qu'il semblait s'avouer à lui-même.

A partir de 1835, c'est la correspondance avec M. Julius Campe, l'éditeur hambourgeois de Heine, qui tient la plus grande place dans ces volumes. Cette place serait plus considérable encore si les lettres de Heine à M. Campe, antérieures à 1835, n'avaient pas été détruites dans l'incendie de Hambourg, en 1842. Comme toutes les lettres écrites par Heine pendant son séjour à Paris, cette correspondance avec son éditeur se rapporte presque absolument sur la France, et se rapporte à des faits, à des débats, à des écrivains qui nous sont à peu près étrangers. Toutefois, bien qu'elle soit surtout précieuse par les lumières qu'elle jette sur la période littéraire et politique qui s'est close en Allemagne avec 1848, nous n'avons pas hésité à la reproduire. On aime à voir le poète qui, de Hambourg, avait

X PRÉFACE

les yeux constamment fixés sur Paris, ne plus songer qu'à TAllemagne quand il eut rompu pour toujours avec elle, et qu'il eut été — lui qui aimait à s'appeler un « Prussien libéré » — naturalisé en France par l'adoption publique. D'ailleurs, si ces lettres sont surtout remplies par les interminables démêlés de Heine avec la censure allemande, et par ses relations avec la Jeune Allemagne, elles touchent cependant en courant à toute espèce de sujets qui intéressent la personne de l'écrivain, sa santé, ses chagrins, sa rupture avec Boerne, la longue histoire de son duel avec M. Salomon Straus, qui eut pour résultat la consécration définitive de son mariage, ses séjours hors de Paris, ses 4» embarras d'argent, mille circonstances en un mot qui nous le montrent de très-près. Embarrassé de faire un choix dans cette correspondance, nous avons préféré la donner tout entière, et nous croyons que les lecteurs attentifs ne s'en plaindront pas.

Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur Henri H[^]ine, et sur les tendances de ses écrits, il est un point sur lequel amis et epnemis tomberont sans dpute d'accord après avoir lu sa Correspondance, c'est la vérité de caractère dont elles témoignent. Écrites à des personnes fort diverses, souvent dans des périodes de conflit, et sous toute sorte d'impressions, elles concordent entre elles. dans les

détails les plus indifférents. Ce souci scrupuleux du vrai est un trait que je tenais d'autant plus à noter, en terminant ces lignes[^] que les amis mêmes de Heine ne lui ont pas toujours rendu justice à ce point de vue [^]

Le Traducteur*

i. Un dernier volume des lettres de Heine reste à publier, et doit comprendre sa correspondance de 1843 à 1856, année de sa mort. Cette période, remplie presque tout entière par de cruelles souffrances du corps qui ont montré, chez le poète malade, une patience, un courage et une virtualité intellectuelle des plus rares, est au fond la période décisive de sa vie. Il est à désirer que de nombreux témoignages de cette époque puissent être rassemblés par les éditeurs.

INÉDITE

A FRÉDÉRIC STEINMANN'

Goettingae, le 29 octobre. iSaO.

Le front contracté, et les yeux roulant dans, leur orbite, j'étais précisément en train de fulminer, pour la clôture du troisième acte de ma tragédie 2,

1. F. Stiermann, écrivain allemand vivant encore.. Sa correspondance avec Heine fut de courte durée. Il publia en 1842, les lettres du jeune poète : Heine protesta avec vivacité contre cette indiscretion.

2. La tragédie d' Almansor y dont il «st ici question, devait avoir primitivement cinq actes, et fut réduite à (trois. Toute division de ce genre a disparu» et avec raison, dans la dernière édition allemande et dans la traduction française (Branles et Faniames. Paris, Michel Léry frères). Les tragédies de Heine, on Ta dit très- justement, ne sont pas des drames : ce sont des symphonies, Almansor surtout. ^

Î OEUVRES DE HENRI HEINE

une imprécation de force à faire sauter le ciel et l'enfer[^] lorsqu'un employé des |»ostes royales htno<> vriennes, en habit écarlate, a ouvert la porte de ma chambre et nVa remis ta lettre. Elle m'a réjoui jusqu'au fond du cœur; tout mon être s'en est senti restauré, oui, rasséréné; mais l'imprécation, la gentille imprécation s'en est allée au diable. Pourtant, le mal n'est pas grand : Heine ne peut rester longtemps dans une disposition d'âme satisfaite, et peut-être que déjà la prochaine heure va lâcher après moi quelque chagrin; les mauvais esprits relèveront la têt[^], et l'imprécation tragique ci-dessus éclatera 4l'«flitftnt pKis formidable.

Et réellement, déjà pendant que j'écris ces lignes, ma satisfaction de tout à l'heure disparaît peu à peu; tes i[^]ieilles souffrances reviennent dans l[^]ir ancienne hôtellerie, qui n'est autre, malheureusement, «pie mon prifypre cœur, et toute cette famille Doiileur y recommence son sabbat; j'entends piétiner la grand'mère aveugle, la vieille Tris^{^e^e}; 'entends ffOfper une peUte £Ue iidiFi8U«nMnl née, wiademoîseîle Regret (tel esX le nom de la jpetile), «et, dans sa grognerîe éteroelle, je éiagtimg9» ces mots : «c Tu aurais dû restera Bonn. »

€e sont de lâcheuses paroles. Mais à quoi bon Jes pieuriicber itM>i-niéine après elle sur toute sorte de Tariations, et parcourir toute la gamme des soupirs! — Je n'ai pas mieux agi et n'ai guère été plus sage que cet en£ant qui laissa tomber par acdd[^]it ses souliers dans le iUiin. et, de dépit, y jeta an»fti ses bas.

Oui, 'qaàqiÊb tort que je puisse me faire, il me faut veconnaître de bonne foi que je m'ennuie terrildement ici. Ton empesé[^] patenté, dédaigneux. Chacun ici doit viTre comme un trépas-

sé. S«ilement, ony peut bien piocher, et c'est aussi ce qui m'y a fait venir. Souvent, à l'heure du crépuscule. quand je rêvais sous les allées de saules pleureurs de mon i^radîs de Beul *, j'ai vu planer de\^ant moi d'ans une gloire le lumineux génie des piocheurs, le bœuf «n robe de chsimbre et pantoufles, tenant d'vne main les Inet^utes de Mac-Keldey, et de l'autre me montrant les tours de la Geoi^a-Augusta^...

Cette lettre, comme vous l'aurei; remarqué swr fa suseripâon, vous est adressée à tous deux en même

I. Village des bords du Rhin, vis-à-vis de Bonn, où Heine avait fûaaé leê vacanoes d'été de 1830.

S. L*&iiiiversitë de Gœtiingae» fondée par Gea^t U,

i OEUVRES DE HENRI HEINE

temps, car je ne saurais vraiment comment m'y prendre pour écrire à part à chacun de vous, connaissant très-bien que ce que j'écris à l'un n'est pas indifférent à l'autre. Gomme j'ai vécu jus^ qu'au moment de mon départ, ce que j'ai dit et chanté à Beul, et de quelle façon j'ai battu le pavé à Bonn dans les derniers temps, tu auras certainement raconté déjà tout cela à **% cher Steinmann; maintenant, à quelques lignes près, j'ai terminé le troisième acte de ma tragédie, le plus difficile et le plus long. J'espère finir cet hiver les deux autres. Si la pièce ne plaît pas, elle fera tout au moins grand bruit : je m'y suis mis tout entier, y compris mes paradoxes, ma sagesse, mon amour, ma haine et toute ma folie. Aussitôt qu'elle sera terminée, je la ferai imprimer sans plus de façon. Elle sera bien mise quelque part au théâtre *, n'importe quand. Elle m'a coûté bien suffisamment d'efforts, et, franchement, je. commence à croire qu'il est beaucoup plus diffi-

cile d'écrire une bonne tragédie que de se bien battre, quoique, dans une batterie h la rapière, on ait douze passes à faire, et cinq seu-

1. Almansor fut représenté à Brans^vick, le 20 août i824, e tomba complètement. (Voir Drames et Fantaisie, page 44.)

lemenl dans une tragédie. — Je me suis tenu strictement aux règles d'Aristote, et j'ai consciencieusement suivi son patron pour le lieu, le temps et l'action. D'ailleurs, j'ai cherché à mettre quelque poésie dans ma pièce, à la vérité pas autant que dans, le Cervantes du conseiller aulique Doring. Quant à mes poésies, j'y viendrai tout à l'heure.

Tu vois, mon bon Steinmann, que, contre mon habitude, j'ai beaucoup composé à la fois. J'espère apprendre dé toi la même chose. De combien de strophes ta muse a-t-elle accouché? Les marmots sont-ils bien venus ? N'épargne pas le couteau tranchant de la critique, même pour le plus cher de .tes enfants, pour peu qu'il soit venu au monde avec un petit goitre, une petite bosse, ou quelque autre petite excroissance. Sois impitoyable avec toimême : c'est là le premier commandement pour l'artiste. Je crois t* avoir été souvent en exemple sur <» point. Quant à notre ami, \q poêle \ cela va fort bien, grâce à Dieu! Jusqu'ici, comme tu sais, il a

i. Jean-Baptiste Rousseau, originaire des provinces du Rhin, camarade d'université de Heine à Bonn : leur liaison ne fut pas longue. Ce poète, le second du nom, s'est fait écrivain politique. '

Yécu en coHeubinage avec la Muse... Je pms nae yant^ de l'avoir intro<liil enfin dans le dôme sai^ de Tart, d'avoir mis sa main dans celle de la yraie Muse et prononcé sur tous deux la bènédietion conjugale. Je ne suis peut-être pas tout i fait digne d'aecompUr ces rites sacrés de la poésie; mais, quand le prêtre manque, une simple sage-femme peut bien ondoyer le nouveau-né. Vrain^nl, dier Steinmann, ta ouvriras de grands yeiix en voyant combien notre poète est devenu UA habile homme. Il a pris à cœur mes exhortations^ et s'est easfin dé- Éait de ses deux défauts capitaux : écrire sans penser^ et aligna de grands mots. Il y a longtemps que je n'ai rien lu de si joli et de si ia»lre que Tun ée ses sonnets; son poème sur les Nibehmgê» coatiait de vraies beautés poétiques et des passages frap^ psokis; enfin la guirlande de sonnets qu'il a tressée pour la tête souffrante de son ami ^ est d'un éclat ei d'un parfum qui font songer au johaanisbei^ doré dans une coupe élégamment ciselée de cri^aL — Tu sais que je loue rarement; mais, quand j'ai lieu de louer, al<Mrs les paroles s'élçappent débordantes

I. « Huit sonnets à Henri Heine, » dans les Chants é^amsÊor H d'amitié, de J.-B. Rousseau, 1823.

du fond de mon cœur. Lutte joyeusement et vigoureusement, mon cher poète; tu mérites le laurier, et, sois tranquille, on ne te le refusera pas. Mais aussi il faut que tu me suives. Ne finquiële pas des chiens qui aboient. La lune brillera toujours du même éclat, lorsque les chiens qui l'insultaient seront depuis longtemps réduits au silence. Sa lumière d*or s*étpnd sur la t&tee entière; mtis jusqu'ou Ta la Yoix d'un chien?*

Qjuâ sait, chers amis, si le désir de vi^i& t^màx oe ine ramènera pas l'été prochain à Bû&n?... Praser que le conseiller Beneke

est ici le seul qui fasse un cours sur l'ancienne littérature germanique et qu'il a'd (Aarriàile dictûf) que neuf auditeôiss» — ^ éâ& Mfitt/L Mon humble individu est un de ces neuf. Si Hande^agen, l'été prochain, ouvre un cours sttr les Nibelwngen^ cela me ramènera probablement à Bonn. — Écris-moi seulement beaucoup» dier Sieînmann; il y a longtemps que j'attendais de les tetter, et, après cette longue attente, je ne reçois que quelques lignes. Salue tous nos amis! Adieu, la poste {Mresse. Écrivez t écrivez i écriirez Mentôt

AU MÊME

Gœttingue^ le 4 février 1821.

Écoute,' écoute, et exclame-toi ! Je viens de recevoir ici le constium abeundi.

Voici déjà trois mois que je suis dans de continuelles inquiétudes à cause de toute sorte de difficultés, tourmenté de maints ennuis, de maintes fatalités, lorsque enfin, la semaine dernière, « pour avoir transgressé les lois sur le duel, » j'ai été exilé pour six mois *. Ce n'est que soqs le prétexte que j'étais trop malade pour quitter la chambre, qu'on m'a autorisé à rester encore ici quelques jours. Tu peux annoncer cette nouvelle à ***. mais à la condition formelle qu'il ne bavardera pas; autrement les Dusseldorfais ne manqueraient pas de l'apprendre et d'en écrire chez eux, et ma famille serait

i. Heine, pour un propos blessant, avait provoqué en duel, au pistolet, un de ses camarades d'université. L'intervention des autorités universitaires prévint le duel; et Heine fut conseillé, c'est-à-dire reçut ordre de s'éloigner pour six mois de Gœttingue.

informée, ce que je ne veux pas. Tu peux maintenant te figurer ma mauvaise humeur, attendant avec anxiété des subsides de la maison, arrangeant mes papiers, contraint de garder la chambre...

Mais où donc aller maintenant? Pas à Bonn, et pour cause, en aucun cas. J'attends que Ton m'indique, de la maison, l'université où je devrai me rendre : probablement Berlin. Je vous informerai incessamment.

t Je vois avec plaisir que, pour mieux grimper à THélicon, tu as mis-k tes souliers des pointes de fer. J'ai lu et relu avec un vrai contentement de cœur les essais dramatiques que tu m'as envoyés; mais tu me demandes mon jugement et je suis embarrassé.

Je connais trop les hommes pour ne pas savoir que Ton n'attend que louanges, même lorsqu'on implore le plus humblement du monde le jugement le plus sévère; que ce jugement, dès qu'il exprime un blâme, paraît souverainement injuste; et que, si l'on ne hait pas précisément pour cela le loyal critique, tout au moins on ne l'en aime pas davantage. Car les hommes sont les plus vains d'entre tous les êtres créés, et les poètes sont les plus vains

d'entre les hommes. Celui qui blesse la vanité d'un

40 CBUVRES DC HENBI KSIliS

poète commet ainsi un double crime de lèse-majesté.

C'est précisément là ma folie, et c'est pourquoi tant de gens me haïssent, que je connaisse cette expérience, et que pourtant je

ne la mette pas à profit. — Mais tu me prends au collet, mon bon Steinmann, et tu insistes pour que je m'explique sur tes drames. Je le ferai brièvement; mais, avant tout, puisque tu me le demandes instamment, je veux f[^] dire un mot de ma propre tragédie.

J'y ai travaillé de toutes mes. forces, n'épargnant ni le sang de mon cœur ni la sueur de mon cerveau ; à la moitié d'un acte près, le tout est terminé ; et je m'aperçois avec épouvante que cette œuvre splendide, adorée et divinisée par moi, non-seulement n'est pas une bonne tragédie, mais ne mérite pas même le nom de tragédie. Oui, il y a des passages et des scènes d'une beauté ravissante; l'originalité y éclate de toutes parts; partout étincellent des images et des pensées d'une surprenante poésie, de sorte que l'ensemble resplendit comme un voile magique de diamants. Ainsi parle l'orgueilleux auteur, l'enthousiaste de poésie. Mais le critique rigide, l'inexorable dramaturge porte des lunettes tout a»*

V Co1lilE9^aNI^ANCE IXKDITE H

tremement transparentes, secoue la tête, et déclare le tout une))elle machine de fils d'archal. < Une tragédie doit être drastique, » murmure-t-il, — et eeci est la sentence de mort de la mienne. N'auraisje aiuma talent dramatique? C'est bien possible. Ou blea les tragédies françaises, que j'ai fort admirées jadis, auraient-elles, à mon insu, continué à agir sur moi? C'est un peu plus probable. Pense donc ^ue, dans ma tragédie, les trois unités sont observées avec le plus grand scrupule, qu'on n'y entend parler que quatre personnes à peu près, et que le dialogue est presque aussi précieux, peigné et arrondi que dans Phèdre ou Zaire.Tii t*étonnes? Voici le mot de Vénigme. J'ai tenté de combiner dans ce drame l'esprit romantique avec une forme sévèrement plas-

tique. Aussi ma tragédie a^ra le sort de l'/oi» de Schl^el, qui a été écrit de m^e dans une visée polémique.

A en jugei* d'après les scènes que tu m'as envoyées, je ne crois pas que tes drames aient le même d^ot (je ne m'arrête pas à ton titre de drame romantique : ces amorces me trouvent toujours incorruptible). Tu auras au moins produit de véritables tragédies; mais bonnes?... C'est la question^ dit le

prince de Danemark. — Je doute. Peut-être cela tient-il aux trochées à quatre pieds, que je ne puis souffrir dans un drame : c'est peut-être un préjugé, mais je n'y veux que l'ïambe à cinq pieds. Et ces ïambes ne doivent pas rimer, — tout au plus dans des scènes toutes lyriques, comme, par exemple, l'eatretien de Roméo avec Juliette, mais absolument pas dans des expositions paisibles commie celle de ton Anne de Clèves, Le commencement de cette pièce me plaît extrêmement. Au. point de vue 'métrique, je trouve tes ïambes infiniment meilleurs que je ne m'y attendais. Seulement, proscriis sans miséricorde cette canaille de trochées boiteux, cheminant à grands renforts de chevilles. Les images poétiques des deux scènes que tu m'as envoyées ressemblent aux vaches maigres de Pharaon. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que tout porte chez toi la marque de la précipitation. Travaille jusqu'au bout Anne de Clèves. Je crois que tu pourrais la mettre au théâtre en y introduisant des allusions au procès actuel de la reine d'Angleterre *. Étudie ce procès. Mais surtout sois sévère avec toi-même : on ne peut

La reioe Caroline

GORHESPONDANGE INEDITE 43

trop le recoiïïmander à de jeunes poètes. Le Gœthe persan, le splendide Saadi le dit si bien :

Sois rigide à toi-même t retranche les pampres luxuriants. Et tu verras, un jour, le raisin plus joyeusement mûrir.

Mais la sévérité réfléchie en soi-même est tout autre chose que l'auto-da-fé poétique d'un écervelé probablement ivre. Et pourtant, je connais trop bienle cœur du poète pour ne pas savoir qu'il se coupera plutôt le nez que de brûler ses poésies. Brûler ses vers n'est qu'une expression reçue pour dire les mettre de côté. Il n'y a qu'une Médée qui puisse égorger ses enfants...

Comment t'a plu le morceau du poète sur les Nibelungen? Je l'ai reçu l'autre jour imprimé, et ne puis assez m'en délecter. Je l'ai lu vingt fois au moins à haute voix, et j'en ai développé les beautés avec l'air imposant d'un critique... Je parle trèssouvent de toi avec ton ami **% dont j'ai eu un trèsgrand plaisir à faire la connaissance. C'est un jeune homme cordialement bon. 11 est vrai, dans ses vers, les vieux dieux païens jouent encore le principal rôle, et la belle Daphnis est son héroïne; mais

^i OKUVRBS DE IFFENIII HEINE

pourtant ses poésies ont quelque chose de clair, de pur^ de précis, de serein. Il a lu son Goetbe avec un visible profit, et sait assez bien ce qui est beau.

Raconte-n>oi donc franchement quds étudiants, à Bonn, sont devenus catholiques ^ Maintenant, il faut enfin que je morde

dans une pomme aigre, et te dise où j'en suis avec mes poésies. Tu me fais tort en croyant que le retard de la publication est de ma faute. Broclhaus me les a renvoyées avec la réponse la plus élégante et la plus polie du monde, c'est-à-dire que, dans ce moment, sa librairie est surchargée d'ouvrages en voie de publication. Je vais voir à les loger quelque part ailleurs. Il en est advenu de même au grand Goethe avec son premier écrit. Demande donc au poète s'il sait quelque expédient. Quant à ma tragédie, malgré ses déftiuts. je la ferai imprimer. Adieu.

P.'S, — Je partirai probablement après-demain. Non pas pour Berlin. Je veux faire un voyage à pied dans le Hartz. Toi et le poète ne m'écrivez donc pas

i. Les frères Gossler, donl Tun est aujourd'hui religieux fran-
«•etin à Paderborn.

CenLIESPONBANCE INÉDITE 15

av«^ d^avoir reçu de mes lettres, c'e^à-dire dans (pntre
semaines.

A FRÉDÉRIC RASSHANX

Vous recevrez ci-joint, monsieur, une petite contribution poétique pour VALmanack des Muses rkéne^ westphalien.

Les quelques mots que j'ai écrits sur ÄbnaniÊek dw[is\«Gesellschafter, vous auront montré, monsieur, eombien cette œuvre excellente me tient au cœur. Je vous l'aurais prouvé en vous faisant aujourd'hui un envoi important, si tous mes meilleurs mordeaux ne se trouvaient précisément dans un recueil à part qui est sous presse, et paraîtra le mois prochain, à la librairie Maurer, sous ce titre : Poésies de H. Heine. Je craignais même que

l'Almanack ne parût encore une fois tardivement, et c'est pour-
quoi je n'ai pas cru à propos d'envoyer quelque chose d'emprunté
à ce recueil.

Il y a quatre mois, mon ami Rousseau m'écrivait que vous lui
aviez demandé sur moi quelques notes bibliographiques pour la Ga-
lerie des poètes. Je lui dé-

16 OEUVRES DE UENUI HEINE

fendis très-expressément de les fournir, par ce simple motif
que je ne suis point digne encore d'être nommé comme poète,
qu'il me reste à montrer par des œuvres que la poésie est chose
tout particulièrement sérieuse pour moi ; je doute, d'ailleurs, que
Rousseau connaisse mes circonstances extérieures. Si donc la no-
tice sur moi n'est pas imprimée, je vous prie, monsieur, de la
supprimer. Autrement, j'ose vous en demander la copie. Rous-
seau m'a écrit, depuis lors, que mon interdiction était arrivée
trop tard.

Si vous désirez, monsieur, ajouter quelques détails sur ma
personne à la liste des auteurs de votre recueil, je vous prie de
faire simplement usage de la note suivante : *

« H. Heine, âgé de vingt-quatre ans, né à Dusseldorf, où il a
fait, au Gymnase, son éducation scolaire, a étudié la jurispru-
dence à Göttingue, à Bonn et à Berlin, où il vit aujourd'hui *. »

i. L'Almanach en question, pour 1822, contient la note sui-
vante :

t Harri Heine, né à Dusseldorf, en 1797, a étudié le droit à
Bonn, à Göttingue et à Berlin, où il vit maintenant. Un recueil de

ses poésies, dont le *GesellUehafter* contient plusieurs fragments, paraîtra très-prochainement chez Maurer. >

Quant à la fausse date de 1797, donnée par Heine comme

Quant à mes productions littéraires, il est difficile d'en dire quelque chose.

Je me recommande cordialement à votre bienveillance, et je suis, monsieur, avec une considération distinguée, votre très-dévoué.

Behrenstrasse, 71, 3^e étage.

Berlin, le 20 octobre 1821. '

A CHARLES IMMERMANN <

Berlin, le 24 décembre 1822.

Il y a longtemps que vous auriez dû recevoir une lettre de moi. Quand je lus les affectueuses et clé-

Tannée de sa naissance, il s'en est expliqué dans une lettre écrite le 3 novembre 1851 à M. Saint-René Taillandier, et que Ton trouvera dans la suite de ce recueil. Heine disait volontiers qu'étant venu au monde le 1^{er} janvier 1800, il avait le droit d'être appelé Tun des premiers hommes du xix^e Siècle. Le fait est qu'il était plutôt l'un des derniers venus du xviii^e étant né le 12 ou le 13 décembre 1799. Cette date est la seule exacte.

1. Né en 1796, mort en 1840. — Voir, sur le génie brillant mais incomplet d'Immermann, l'introduction de *Drames et Faniatiet* de H. Heine. Voir aussi un curieux volume de biographie littéraire : la Comtesse Ahlefeldt, par mademoiselle Ludmilla Assing.

m[^]dtes paroles, que vous avez publiées[^] l' été d[^]r&ier, dans l'Indicateur sur mes poésies, je résolus de vous écrire. Peu après, le docteur Schulz, qui est de iieire connaissance à tous deux, m'envoya vos tragédie; et-, plutôt que de vous adresser d'éto-gieuses el vidis paroles, je voulus tout d'abord vous rendre le bon office que j'avais reçu de vous, et, dans le temple de la littérature, dans Berlin, la capitale de la critique, servir de parrain à l'enfant de votre esprit, lui donner le vrai nom qu'il mérite, et le recommander surtout au patronage et à la sollicitude des femmes. Bientôt après, — mais le mot temple n'est pas juste ; il faudrait dire : douane, bourse, entrepôt, filature, salle de bal, et Dieu sait quoi encore, mais je n'aime pas à raturer, — bientôt après, j[^]entrepris un grand voyage *, et, bien cftie j'eusse pris avec moi vos Tragédies et votre Fenêtre d'un ermite[^] bien que mon esprit ait été occupé de vous pendant toute la roule, ei soit entré ainsi dans votre intimité, pourtant je n'écrivis pas. De retour à Beriîn, je voulais le faire immédiatement, vous raconter majoïe d'avoir retrouvé, partout où j'avais répandu la semence de

En Pologne, ou dans la Prusse polonaise

y caiiEES»e:«i>ANGE inédite 49

vosre gloire, de lourds épis ondoiant par milliers devant moi ; mais la maladie et le découragement m'en ont empêciié. Il y a six scHnaines, mon meftleur ami, le référendaire Chrétien Setlie [^], est parti pour MoBster. où peut-être les détours du voyage ne lui ont permis d'arriver que maintenant, et je voûtais qu-ii vous por-

tât une lettre. Mais je n'ai pas son «ïresse, et je ne veux pas tarder plus kVngtemps à vous écrire, surtout depuis que j'ai appris intt, par hasard, que vous viendriez bientôt à Berlin. A vrai dire, jen'y crois pas enc(»^, puisque janai&riffli n'arrive de ce que je désire le phuk Pourtant îe ne m'explique pas comment ce qui devrait préciséaKot me faire prolonger moa silence n>*exeite k plus à vous écrire tout de suite. C'est pevl-êtee la crainte, à v<)4re arri-vée ici, de n'oser vous regarder en face après avoir tardé si l<mg-temps à vous assurer de ma très-haute estime et de ma pfa» cor-diale afffectioa. Oui, c'est débouche que je voudrais mus dire tout cela, et, si vous ne venez pas ici, c'est moi-même qui irai à vous le printemps prochain, à

i. C'est à lui que Heine a adressé, dan» sa jeannesse, use série 4e sonneto (Frako-Soneite) qui terminent la première partie du Livre des chants, (Voir Poèmes et Légendes),

Munster. Si cette lettre vous y trouve encore et que mon ami Sethe y soit, je voudrais que vous fissiez sa connaissance; vous lui êtes déjà connu, et il pourra vous dire que je suis homme à faire un long voyage pour une chose que d'autres appelleraient un pur caprice.

yosPoésiesne m'ontpas satisfait, parce que j*avais lu aupara-vant vos tragédies. Une autre fois, j'en dirai davantage sur ce point, où je semble plus dur que je ne le suis réellement. Il en est arrivé de même à bien d'autres, et je vous le dis à cœur ouvert, parce que je vous tiens pour un homme à qui Ton peut dire sa pensée sans phrase. Mais comment pourrais-je écrire sur ce petit carré de papier toute la louange grand in-folio de vos tragédies î Je dois me réserver cette tâche enviable pour un temps meilleur : aujourd'hui, je suis trop malade et abattu. Recevez préalablement

l'assurance sacrée que je vous envisage, avec Oehlenschläger*, comme le meilleur poète dramatique vivant (Goethe est mort) ^.
Je n'oublierai

1. Mort en 1850. M. X. Marinier a traduit en français son drame, la Mort du Corrége.

2. On comprend comment il était mort pour Heine. Il vécut encore près de dix ans.

CORRESPONDANCE INÉDITE ,2t

jamais le beau jour où je reçus et lus vos tragédies, et, à demi-fou de joie, ne parlais d'autre chose à tous mes amis. La tiède annonce de Varnhagen d'Ense, dans le Gesellschafter, m'a déplu ; je m'attendais à mieux. — J'ai à vous transmettre un bonjour de Tune de vos admiratrices, madame de Hohenhausen *, à qui j'ai offert, « en votre nom », un exemplaire des tragédies. J'espère que vous ne blâmez pas cet acte de mon autorité privée ; la bonne dame a tenu loyalement sa parole de travailler à faire connaître vos tragédies, bien que ce qu'elle a écrit là-dessus dans plusieurs journaux, et surtout dans la Feuille de la Conversation de Leipzig, soit loyalement plat... Ma lettre serait trop longue si je voulais vous raconter en détail combien vos tragédies plaisent ici, comme elles sont louées, critiquées, et censurées — par les poètes. Ces derniers sont les ennemis naturels des bons poètes, et cette engeance ne manquera pas de mordre à votre beau laurier. Vous avez eu jusqu'ici ce bonheur rare que votre personne, dans l'obscur Munster, est restée ca-

1. La belle baronne de Hohenhausen, connue par des traductions de Byron en allemand. ^ Le suicide de son fils unique, âgé de dix ans, a fait beaucoup de bruit en Allemagne.

chée à la piapart des hommes. Mais où qii« sok ie Trai poète, U est haï et attaiqué; les hommes d'argent œittî pardoaDeni pas de voutoir être quelque chose de plus qu'eux, et le pJus haut sommet ou il puisse atteindre n'esi, atrprès tout, que celui du martyr. Le jugement pleûa de hautes pensées qi£B tous avez porté dans flndioÊimr^ sur mes poésies, m'a parofond^eul ému ; vous avez été^ je l'aTOue, le s^ jttsqpild q^i ait pressftsti la cause de mes sombf«es trislesi^es. l'espère hientôt être compiétemeait ooniftu de TOUS : peutnêtre suis-je parreau à exposer éua mon prochain recueil de poésies^ la def qui Toas ouvrira mou âme malade. Je ferai h«entôt in^oimer ce petit voluki^, et ce sera l'une de mes ptas grandes joies lorsque je pourrai tious le soumettue. Ce livre eontieadra mes petites poésies •malideitses' s^itia^entales, un drame romantique plein des images du Midi, et uiie très^ourte et sombre tragédie septentrionale \ Parce que nous appartenons tous deux k la Westpi^lie (ear on Ymx» a pris jusqu'ici pour UR Westphalien), des sots pensent que je devrais rivaliser avec vous : ils ne savent pas qu'un

I. Al mmm r «t JkUekf. <V»ir Brmmn et FwMmm

COmaSSPONDANCe INÉDITE 13

beau diamant dans sa resplendissante pureté ne peut-être comparé à la pierre noire, d'une forme étrange, dont le marteau du temps fait sortir de sauvages étincelles. Mais (fue nous font les sots? Vous m'entendrez toujours confesser à haute voix combien je suis indigne d'être nommé à côté de vous. Le professeur

Gubitz, m'a prié dès longtemps, de «iMfts enrôtor {MMir le Geêe-Hschafler ; laais J6 ne fmà vous <M>9dller de vous disperser aio-si dans les jeucoaux^^ien que j'adoiire votre activité littéraire. Lt naCiiJM^avac fe4osi<de poésse, doit vous avoir fait encore ie é&a fvécieirK d'une bonne santé. Voqs {M^fQvez f>fe beaucoup de bien, infiniment lée bien.. . Guenreé fïajsslêe séculaire, au règne de la dOEtîw, ^ «a nui! Yoilez-votts être Ofton frêne d'armes dans cette faitle saifite? Alors, je vous tends joyeRS^raent hi«mn. La poésve, en 8n de compte, n'«st q«'«R M accessoire.

S4 oeUVRES^DB HENRI HEINE

A FERDINAND DUMMLER, A BERLIN

Monsieur,

Des personnes de notre connaissance à tous deux m*ont vanté votre activité et votre loyauté. Gomme ce sont là, depuis que J'ai été déniaisé par l'expérience, les qualités que j'estime le plus chez un libraire, et que je place au-dessus de tout, je viens vous proposer la publication d'un livre dont je suis l'auteur. Il renferme : 1° une petite tragédie (trois feuilles et demie d'impression, à peu près), dont l'idée fondamentale doit être un équivalent du fatum ordinaire, et qui donnera sans nul doute beaucoup à faire au monde des lecteurs; 2° un poënje dramatique plus étendu, intitulé Almansor, d'un fonds religieux et polémique qui se rattache aux intérêts des temps actuels, et qui peut avoir plus de six feuilles; 3* enfin, un cycle de trois à quatre feuilles de Lieder humoristiques dans le ton populaire, dont les journaux ont publié des frag-

CORRESPONDANCE INÉDITE to

ments qui, par leur originalité, ont provoqué beaucoup d'intérêt, de louanges, et de censures sévères. Du moment que vous serez disposé à accepter mon offre, je vous indiquerai le titre ou je vous ferai part de la petite tragédie, que je destine au théâtre, et qui sera certainement représentée une fois ou l'autre; je désire donc qu'elle ne soit point connue à Berlin avant que l'impression ait commencé, et je ne l'ai communiquée ici qu'à deux personnes, le professeur Gubitz, et le conseiller délégué Varnhagen d'Ense.

Assurément, je ne puis porter moi-même un jugement sur ma valeur comme poète. Je remarque seulement que mes poésies ont éveillé dans toute l'Allemagne une attention inaccoutumée, et que même la vivacité hostile qui les a accueillies çà et là ne peut être de mauvais augure...

Je ne crois pas être très-cnnu ici, à Berlin ; je le suis d'autant plus dans mon pays, sur le Rhin et en Westphalie, où, comme je l'apprends de tous côtés, on est très-impatient de la publication de mon volume poétique, longtemps attendu, et qui trouvera certainement là le plus grand nombre de lecteurs. . J'aurai au premier jour le plaisir de vous voir et

96 GEORGES DE SENRI HEL^t

de m'entendre avec vous sur les détails, Heinrich Heine, etc.

Je suis avec considération M) et dévouement A^ etc.

Berlin, le 5 janvier 1823.

V

A C. A. I. es Ilf HERMANN

Berlin, le 14 janvier 1823.

Je veux vous donner bonne opinion de ma p(Mietualité à écrire, iaform^, donner des éclaircxssements, etc. Aussi je ne tarde pws à répondre à votre chère lettre du â1 . — Mes amîs, sur ce poiat, «e me prodiguent pas précisésent ks louanges; le bon Sethe — 'Aites-l'tti qtt« je lui écrirai par le procbaia courrier — n'entotniCTa CCTtes pas an cantique ea riioaneur de mon exactitude ^)tstolaire ; mais tout oda n'est qu« préjugés.

Bisnqae votre amkale lettre oocis ait rappnKdiés rtiift de l'a^tttne d'a<ii moins vingt stations de pos4» (qmlqvie dtose comfne 4e Munster à PotsdamX ^^ ^^ éfoignement Tun ée Tautre est «Bcore trop «ensadéraMe, ^ mi ipiintal 4e pom de lettres «rop oliver,

^t la correspondance trop Caligante, et ma porefise trop grande, pour que je puisse vous dire, avec les délaib nécessaires, combien votre lettre a ému et réjoui, et cof^alé, et fortifié, et stimulé mon ànê.

Je m'en tiendrai donc plutôt aux affair», et vous dirai ma manière de voir sur Farticté d^ pobicatknsw

Parrintermédiaire du profeaseur Gubita, laMbrairie M. a em-seati i potAi&r lœs poésies^ dcet je n'ai pas reçu m sou vaillant, à Teatc^tioa de quarante

Exemplatresgratuits(une dizaine de cesexemptaires. Ivraie rare recherche de ladrerie, ne mont pas été refflis encore) . Je vo«& dis ceci sue rmm pour m\xe o«û»lati<m, car je doute que les honoraires de votre dernier otivrage aient été bien briBants. La librairie M. (son chef se ncwome V.) m'est devenue tellement odieuse, grâce à ses viles écha{^toires et à ses sales et blessantes manières d'agir, que je lui ai fait connaître ces jours-ci, de la fa-

con la plijfê nette, num souverain mécontentemast, et que mon second livre n'y paraîtra certainement pas; déjà cette semaine je vais me mettre en quête d'un antre éditeur : avec ma maladresinnée po^p lont «e

qui touche aux affaires, cela ne me* sera pas trèsfacile.

Je vous donne ce détail pour que vous sachiez que je ne puis dans ce moment offrir à M. votre tragédie, ou le recueil périodique que vous projetez ; dites-moi si le professeur Gubitz doit faire cette offre en votre nom... A part M., je ne connais ici aucun libraire; mais cela n'est point nécessaire lorsqu'on cherche un éditeur. L'usage ici est que les écrivains fassent une proposition par écrit à un libraire. Si vous voulez que je m'adresse ainsi en votre nom à quelques-uns des nôtres, donnez-moi des instructions précises. Mais je vous conseille plutôt de leur écrire vous-même de Munster, en disant que vous m'avez chargé de m'entendre de plus près avec eux sur vos offres. — J'espère, malgré la confusion de ces lignes, que vous m'avez compris. Chercher un éditeur est le premier commencement du martyr littéraire. Après les dédains des libraires et les crachats reçus en plein visage, vient la flagellation des thés esthétiques où l'on vous invite, le couronnement d'épines des fades louanges, le crucifiement dans les journaux littéraires entre deux pauvres diables d'écrivains. Vraiment, ce serait à

n'y pas tenir si Ton ne pensait à l'ascension finale.

J'espère que le conseiller de légation Varnhagen d'Ense vous sera utile dans cette pénurie d'éditeurs, si vous voulez l'employer, lui aussi, comme négociateur subsidiaire avec eux. C'est un homme dont la position extérieure, le caractère, le jugement et la

loyauté méritent la plus entière confiance, dont je dois l'affection à la belle médiatrice qui s'appelle Poésie, et qui, d'ailleurs, est le seul sur qui je puisse compter dans ce nid de fausseté. L'intérêt affectueux qu'il vous porte est la meilleure et la plus belle chose que mon entremise puisse vous procurer ici. Pour le consulter dans l'affaire des éditeurs, je lui ai communiqué votre lettre, ainsi que la Pusikuchiana, et, pour vous faire un plaisir et en même temps n'avoir, pas besoin, de vous dire moi-même ma pensée sur ces deux brochures, je vous envoie le billet que madame Varnhagen m'a écrit là-dessus avant hier. Pour l'intelligence de ce billet, je remarque seulement que les lettres, si hautement appréciées par Goethe, qui ont paru dans le Gesellschafter sur les Années d'apprentissage de Wilhelm Meisfer^ et qui étaient signées Frédérique, sont de la plume

^âO «BVVRëS de HENRI HEINE

de jotadame Yarnbagen, et que, dans i^'une d'elles, la première, se trouvent quelques expressions presque identiques aux vôtres. D'ailleurs^ c'est la* plus spirituelle femme que j'aie jamais connue, et je désire que vous me renvoyiez ce billet à l'ooeasioii. Il va de soi que le contenu en est comme pris au vif dans ma propre âme... — J'ai lu avec joie vos cbères paroles sur mes poéteries; votre noble franchise 'me prouve que vous me voulez du bien.

Saluez Sethe très-amicalement; dites-lui qu'il me manque beaucoup.

AU MÊME

Berlùk, le 21 janvier i&X

Varnhagen et Gubitz sont jusqu'ici les seuls qm j'aie mis au courant de votre recherche d'ua éditeur. Maintenant, je suis entré en relations avec Dümmler, pour mes propres écrits ; maîs^ tant que vous n'en exprimerez pas le déâr, je i» lui parlerai pas de votre Périandre : sa -librairie est de peu d'importance. Pour moi, il s'agit d'imprimer

COBB^SPONDAMCE INÉDITE 31

promptemeot. Je me r^uis comme un enfant de la ^blication de mon livre, — précisément parce que tant d'in£imes canailles sont à mes trousses. Ail«Dâe^ŸOus seulement, vous aussi, à ce que ces faux «d&nts de la Muse tombent sur vous. On me dii qu'on attaque outrageusement votre Erwin; quant à votre Pétrarque^ il doit être au-dessous de toute critique. J'ai adopté le principe d'ignorer toutes les injures dont je suis et je serais l'objeL Je sais qu'il s'est formé une société systématiquement iurganisée pour me mettre hors de moi par des bruits outrageants, et en me couvrant publiquement de bou^. Ci-inclus, un petit échantillon, pris dans le Franc Parleur, Cela me paraît venir d'un pauvre gentilhomme, du nom de U., qui s'est figuré n'avoir qu'à paraître pour être adoré comme Tunique étoile dramatique de notre temps, et qui ne peut me pardonner la méchftncheté intime d'avoir divulgué dans son cercle de société l'existence d'un Immermann. Avec votre bonne santé, je pense que vous ne manquerez pas de rire de tant de misères et de manque d'esprit.

J'ai lu esieore une fois votre écrit sur Goetfae et Pustkuchen, et ne puis assez Tadmirer. Vous méri-

tez les plus plus grands éloges. Un écrivain qui pense comme moi parlera bientôt de votre ouvrage dans le Morgenhlatt. —

Adieu, pensez à moi avec bon vouloir. Si quelques passages, quelques griefs de mes lettres, vous donnent de moi Tidée d'un esprit' vétilleux, je vous avouerai volontiers que je le suis. Peut-être cela tient-il à mon état de santé ou bien... à ce que je suis encore à moitié enfant. C'est une ruse de ma part, de me conserver enfant aussi longtemps que possible, précisément parce que, dans Tenfant, tout se réfléchit comme dans un miroir : la virilité, la vieillesse, la divinité, et même la scélératesse et la convenance.

AU DOCTEUR EMMANUEL WOHLWILL

Berlin, le 1er avril 1823.

A Wolf, nommé Wohlwill *.

Ne crois pas, très-aimable, qu'un refroidissement

1 . Savant Hambourgeois, pédagogue estimé, mort depuis plusieurs années. — On connaît l'habitude juive de ces transformation de noms propres.

GORRESPONDANGB INÉDITK 33

d'amitié m'ait fait ajourner si longtemps la réponse à ta chère lettre; non vraiment, bien que, dans ce rude hiver, mainte amitié se soit glacée, ta chère grosse figure n'a pu être encoi^ extraite des portes étroites de mon cœur, et le nom de Wolf, ou mieux dit Wohlwill, demeure chaud et vivant dans mon souvenir. Hier encore, pendant une heure et demie, nous avons parlé de toi {nous^ prends-en note, cela veut toujours dire : moi et Moser.) C'est chose vraiment frappante que ta ressemblance extérieure

avec M. Hang-hoh, un des deux savants chinois que Ton peut voir pour six gros dans la Behrenstrasse. Gans^ les trouve fort intéressants, et, dans son nouveau livre, à propos du droit de succession des Chinois, tu trouveras la note suivante : « Voyez les Chinois de la Behrenstrasse, 6S; voyez encore

1. Gans^né en 1798, mon en 1839, le plas spirituel et le plus populaire de la première génération des disciples de Hegel, le Taillant adversaire de Técole historique. Son enseignement à l'université de Berlin rappelait, par ses côtés brillants, quelques-uns des maîtres contemporains de la parole française. Il était fort aUiré» par ses habitudes d'esprit et ses goûts de société, du cOté de la France, dont il a décrit^ dans les Franzôsisehen Zmtànde, la situation générale dans les premières années du règne de Louis- Philippe. — Ami commun de Heine et de Moser, il éiait surtout étroitement lié avec ce dernier. La correspondance de Heine et de Gans a malheureusement dispara.

Rion paalaion de Nankin, et conf. Teu-zii^6u4i, tome X, Gk. 8.
 » — Id^ il est vrai, (m prétend qu* ces deux Chinois sont des Autrichiens déguisés^ ^i- Yoyés par Mettemic^ pour travailler à notre consti* tution. ZuDz n'a pas enocMre vu les Chinois. Je Taime beaucoup, et cela m'afflige profondàueait ée voir cet h<»nme admirable si parfaitement noécomn à cause de son extérieur rude et r^mlsif. J'attends beaucoup de ses sermons qui doivent paraître biottôt; non pas de l'édification et de d<»ioerenx émet* lients pour tes âmes, mais quelque chose d'infim* ment meilleiu% un appel à la foroe morale. C'est précisément là ce qui manque en Israël* Quekfoes opérateurs de cors aux pieds (Friedlândtf et o> ont voulu guérir par des saignées le corps d'Israïêl de son iatal exanthème, et leur maladresse et l^irs bandages ration-

nels de toile d'araignée sont cause qu'Israël perd tout son sang. Puisse bientôt cesser cet aveuglement» it, qui fait consister le souverain Irien dans la faiblesse, dans le dépouillement de toute force, dans la négation exclusive, dans l'idéalisme d'Auerbacfa. Nous n'avons plus la force de porter une barbe, de jeûner, de haïr, et de souffrir par haine : voilà le motif de notre réforme actuelle. Les

uns qui ehéfaient «u théâtre leur culture et leurs lumières veulent donner au judaïsme des décorations et coulisses, et le souffleur doit porter au lieu de harbe un petit rabat blanc; ils voudraient verser lsi grande mer dans un petit bassin de papier mâché, et faire endormir à l'Hercale de la Wilbemsbôiw à Gassel, la fauwte brune du petit Marens. D'autres veulent un petit christianisme évangélique vos «gnature juive; ils se font un manteau avec la laine de l'Agneau de Dieu, un pourpoint des plumes de la croupe du Saint-Esprit, et des caleçons d'amour chrétien, et ils font faillite, et leur postérité signera : aDiea, Christ et G. » Fort heureusement cette maison ne tiendra pas longtemps, ses traites sur la philosophie reviendront protestées, et elle fera banqueroute en Europe, lors même que ses succursales, fondées par des missionnaires en Afrique et en Asie, subsisteraient quelques siècles de plus... Pardonne-moi cette amertume. D'ailleurs, tout ce qui précède n'est pas si sérieux ; moi non plus, je l'ai pas la force de porter ma barbe, et de laisser croître mes cheveux : « Au Juif ! » et de jeûner, et Je n'ai pas même la force de manger de bon appétit du mazze (pain azyne.) C'est que je dénie ma

nant chez un Juif (vis-à-vis de Moser et de Gans), et Ton me donne du mazze au lieu de pain, et je m'émbrasse les dents. Mais

je me console en pensant que nous sommes dans le gohles (l'exiL) Les coups de langue contre Friedländer ne tirent pas non plus à conséquence : il n'y a pas longtemps que j'ai mangé chez lui le plus beau pudding, et il demeure juste vis-à-vis de moi, et il est maintenant à la fenêtre, il se taille une plume, et va écrire à Élise de la Recke*, et sur son visage on lit déjà : « Noble dame, je ne suis vraiment pas si insupportable que le dit le professeur Voigt, car... »

Berlin, le 7 avril 1823.

Voilà huit jours que ma lettre a été interrompue à cet endroit, et je l'avais déjà oubliée; entre temps, j'ai reçu la tienne du 1^{er} avril (nous nous donnons

1 . Sœur de la belle duchesse Dorothee de Courlande. — Élise de la Kecke appartient à ce groupe de femmes, à" l'esprit tout ensemble mystique et aventureux, que le Mage du Nord, Hamon, semble avoir évoquées vers la fin du siècle passé : la princesse Amélie Galytzine, madame de Krudner, etc. — Cagliostro, pendant son séjour à Milan (1779), s'engagea à l'initier au culte de la vertu suprême, en même temps qu'il lui ouvrirait le monde des esprits. Plus tard, elle démasqua publiquement l'imposture, rila se lia, avec Nicolaï et les Amis de la lumière; enfin se passionna pour Jean-Paul. Elle mourut en 1833.

GoRRESPONDAP7GE INÉDITE 37

réciiproquement un poisson d'avril), et je veux ajouter encore ici quelques lignes, malgré les douleurs dont je souffre et qui, comme du plomb, brûlant, ruissellent dans ma tête et me prédisposent à l'amertume la plus cuisante et la plus hostile.

Je suis charmé que tu commences à te plaire dans les bras de l'aimable Hammonia <; pour moi, je ne puis souffrir cette belle. Son vêtement brodé d'or ne m'en impose pas : je sais qu'elle porte une chemise sale sur son corps jaune, et que, avec ses languissants soupirs d'amour : Bœuft banco/ elle tombe au cou du plus offrant. — Peut-être fais-je tort à la bonne ville de Hambourg; ma disposition dominante pendant mon dernier séjour n'était pas pour faire de moi un juge équitable; ma vie intérieure était abîmée dans les sombres profondeurs du monde des songes traversées seulement par de fantastiques lueurs; ma vie extérieure était folle, déréglée, cynique, répulsive; en un mot, je faisais de Tune le contraste le plus tranché avec l'autre, afin que celle-ci, ma, vie intérieure, ne me troublât

I. Hambourg

pas en l'emportant sur l'extérieure. Oui, amice, c'a été un grand bonheur pour moi de sortir précisément de l'auditoire de philosophie lorsque j'entrai dans le cirque de la vie du monde; je pus ainsi construire philosophiquement ma propre vie, la considérer objectivement, bien qu'il me manquât ce calme souverain et ce sang-froid réfléchi nécessaires à la claire intuition d'un grand théâtre de la vie.

Je ne sais si tu m'as compris. Si tu lis un jour mes Mémoires, où tu trouveras décrite toute une séquelle de Hambourgeois parmi lesquels il en est quelques-uns que j'aime, plusieurs que je hais, et beaucoup que je méprise, tu me saisisiras mieux. Que ce que je viens de dire serve seulement de réponse à quelques pas-

sages de tes chères lettres, et t'explique pourquoi je ne puis aller ce printemps, comme tu le voudrais, à Hambourg, bien qu'alors je n'en doive être éloigné que de quelques milles. Je compte, en effet, partir dans un mois pour Lunebourg, où ma famille est établie, passer là six semaines, m'en aller ensuite dans les provinces du Rhin, et, si c'est possible, à Paris. Mon oncle m'a assuré encore deux années de pension pour n»s

études, et je n'ai plus besoin, coïame j'en avais d'abord fait le plan, de chercher un professorat en Sarmatie.

Je pense que, d'ici là, bien des choses changeront assez pour qu'il ne me soit pae difiicile de me fixer en pays rhénan. Autrement, je m'établirai en France ; j'écirai en français et me ferai un chemin dans la diplomatie. L'important est que ma santé se raffermisse ; sans cela, tous ces plans ne sont que folie. Puisse Dieu me donner seulement la santé, je me charge du reste 1 Mon médecin me fait espérer que les voyages, surtout les voyages à pied, la rétabliront... J'ai discontinué mes bains de douches qui ne m'ont fait aucun bien en me coûtant un argent fou. [Par-^dessus le marché, je dois m'interdire toute contention d'esprit, et, cet hiver, je n'ai presque fait autre chose qu'étudier la portion non sémitique de l'Asie, lire quelque peu dans Schelling et Hegel, fouiller des chroniques, et chercher dans les œuvres des Grecs, que le vieuic Wolf appelle sempitema solaHa generis humani^ le sâuffie ra&aicbissant de la pure beauté. Pour la vie de société, je ne valais absolument rien; j'ai conjposé peu de vers; mes étud^ historiques ont pro-

gressé moins encore, et, moins que tout le reste, mon « Droit public historique du moyen âge germanique. » L'été dernier, il était presque prêt pour rimpression ; mais une foule d'idées qui

me sont venues de mes études sur l'Asie, ainsi que l'exemple de la méthode de Gans dans son Droit de succession, et surtout les impulsions philosophiques de Moser, ont eu pour résultat de me faire jeter au feu la plus grande partie du livre, de sorte que je l'écrirai de nouveau tout entier, et en français. — C'est très noble à toi d'avoir goûté mon Mémoire sur la Pologne, De toutes parts on m'a fait de grands éloges d'avoir, su comprendre la Pologne d'une façon si pénétrante; mais je ne puis me joindre à ce concert de louanges. J'étais cet hiver et je suis encore dans un trop misérable état pour rien produire de bon. Cet écrit a mis tout le grand-duché de Posen en mouvement, et, dans les journaux du pays, on a déjà écrit, c'est-à-dire invectivé, trois fois autant que l'étendue du Mémoire lui-même; et tout cela vient des Allemands du grand-duché, qui ne peuvent me pardonner de les avoir peints si fidèlement, et d'avoir fait des juifs le tiers état de la Pologne. En Weimarie et sur le Rhin, mes Poésies sont

GORRBSPONDANCE INEDITE 44

encore à Tordre du jour, et il me revient de là maintes choses agréables. Mais comment peux-tu juger digne de mention le bavardage de la Gazette littéraire de Leipzig? Ce sont les superficialités les plus pauvres qu'on ait dites sur moi. — Je t'envoierai ces jours-ci mes Tragédies. Je les ai dédiées à mon oncle Salomon Heine *. L'as-tu vu? C'est un des hommes que j'estime le plus : il a une noblesse et une force innées; ce dernier trait, tu le sais, est pour moi Tessentiel. As-tu vu ma sœur? C'est une aimable jeune fille ^. Vois-tu beaucoup la société des femmes? Prends garde! les Hambour-

i. Salomon Heine, riche banquier hambourgeois, qui avait été lui-même l'artisan de sa fortune et sut en faire un noble usage. .

Son neveu le comparait volontiers à un diamant — brut. On connaît (et cette correspondance y fait de nombreuses allusions) les démêlés du poète et du millionnaire. Mais, au milieu de ces dissentiments irrités par la susceptibilité souffrante' de l'écrivain , et les dédains de Thomme d'affaires pour les préoccupations de la vie littéraire, perce partout Taltrait secret qu'ils avaient l'un pour Tautre. Salomon Heine mourut quelques années avant son neveu. '

2. Madame Charlotte d'Embden,-qui vit encore à Hambourg. Heine lui était fort attaché, et lui a dédié la série de Lisder intitulée Nouveau printemps. C'est |i elle qu'il songeait en écrivant ce morceau d'une ironie charmante, resté dans bien des mé> moires :

« Mein Kind, wir waren Kinder, ^

Zwei Kinder, klein und froh. . . • ^ 4

42 OEUVRES oB BENBI HBINB

geoises sont belles. Mais, chez toi, il n'y a jamais riera* à redire : tu es un homme tranquille, rangé, satiôfait, et, si tu brûles parfois, c'est pour l'humanité tout entière.

Pour moi, c'est différent. Aussi tu a& le bonheur d'être un homme moral, et tu réfléchis et te livres à des considérations morales, et tu es content, et brave, et bon, et, parce que tu es un si bon jeune homme, je t'ai écrit une si longue lettre.

A FRÉDÉRIC STEINMANN

Berlin, le 10 avril 1853.

Cher Steinmann, . Je ne sais lequel de nous deux est en arrière d'une lettre. Si c'était moi, ce qui est bien probable, aie la bonté de m'excuser. Quoi que tu puisses inventer pour justifier mon silence, tu tomberas malheureusement toujours sur la vérité. Bourrasques de chagrins, perte de ce que j'aimais le plus au monde,* maladie et mauvaise humeur, et autres belles choses, voilà depuis deux ans les points culminants dans la

Tête de ton ami. Longtemps je me suis rassuré en me disant : « Fritz ne demande pas que lu rouvres de vieilles et nouvelles blessures, et que tu lui envoies du sang de ton cœur sous un couvert de lettre ; à plus d'une de tes tristes chansons qui, ça et là, sera arrivée à son oreille, il aura remarqué combien il fait sombre et sans joie dans le cœur de son ami. » Mais ce qui me tranquillisa le plus, c'est que j'ignorais ton adresse. — Or, cette dernière excuse n'existe plus depuis que j'ai appris, il y a quatre mois, que lu es à Munster, où j'ai chargé Christian de beaucoup de salutations pour toi... Le brave Christian, dont la simple parole, au dernier jour, aura plus de poids auprès du souverain juge que les serments de cent mille autres, Christian pourra te garantir que mes sentiments pour toi n'ont point changé, quelque durement que je me détourne souvent de mes meilleurs amis dans mes heures sombres, méconnaissant leur attachement et les éloignant de moi, dans mon orgueil et ma souffrance. Mais qui me garantira ce que tu es pour moi? Ici encore, ta simple parole me suffira, bon, loyal Steinmann

Mes Tragédies viennent de sortir de presse. Je sais

qu'on les déchirera à belles dents ; mais je veux te dire en confidence qu'elles sont très-bonnes, meilleures que mon recueil de poésies, qui ne vaut pas une charge de poudre. — Je reçois

souvent des lettres du ^oe^^; il écrit beaucoup. Il y a de superbes choses dans ses sonnets, un souffle poétique sincère, une fraîcheur joyeuse et vivante. Je les aime comme j'aime les fraises des bois, mon fruit favori ; seulement^ ils ont aussi le défaut de cette plante qui rampe et jette partout ses racines, et produit ainsi beaucoup de feuilles et de bourgeons inutiles. Notre beau monde y il est vrai, préfère des légumes venus en serre chaude assaisonnés avec du sucre ou des sauces épicées; et la plèbe grossière aime mieux une potée de gros pois. Connais-tu Charles Immermann? Devant celui-là, nous devons tous mettre chapeau bas, toi surtout. C'est une puissante et lumineuse figure de poêle comme il y en a peu...

CORRESPONDANCE IlfBDITE 45

A CHARLES IMMERMANN

Berlin, lo 10 avril 1823.

Cher Immermann,

Il y a longtemps que j'aurais répondu à voire dernière lettre, si je n'avais voulu en même temps vous envoyer mes Tragédies. Dans l'intervalle, j'ai eu plus d'une fois l'idée de vous en faire passer les cinq premières feuilles ; mais j'ai surmonté cette tentation et je m'en félicite, puisque, sous la v\xnque échange d'impressions^ se glissait pourtant un sentiment mesquin, c'est-ji-dire la vanité ordinaire aux poètes. D'autre part, je regrette de ne pas l'avoir fait; la vie est presque toujours courte, et, quand elle se prolonge, ce n'est plus proprement la vie ; aussi l'on fait bien de saisir le moment où l'on peut ouvrir son cœur à un ami, à un compagnon de nos pensées... —Oui, je promets de ne plus céder à la crainte mesquine de paraître mesquin quand j'aurai quelque

confession à vous faire. Il y a précisément dans Ha/c/î^f une semblable confession gêné-

46 OEUVRES DS HENRI AfilNE

raie, et j'ai la marotte de croire que vous êtes du petit nombre de ceux qui la comprendront. Aussi je vous demande cette seule faveur de le lire dans un bon moment, et sans interrompre la lecture. Je suis convaincu de la valeur de ce poème (hark! harki), car il est vrai (le poème) ou je suis moi-même un mensonge : tout ce que j'ai écrit d'autre, et ce que j'écirai encore, pourra passer et passera. J'en dirais davantage sur ce sujet qui aurait suffisamment besoin d'être éclairci ; mais, par bonheur, le temps nie manque; le relieur m'apporte justement de nouveaux exemplaires de mes Tragédies, et il faut que j'en envoie à ma famille, et que j'écrive des lettres, et la poste part à six heures, et je suis précisi- sement comme une femme qui accouche. Le petit marmot me donnera-t-il de la joie ? Difficilement autant de joies que de chagrins^ je le prévois. La vermine et les crapauds des coteries berlinoises m'ont déjà donné les marques dégoûtantes de leur attention ; on a su se procurer mon livre avant qu'il sortit de presse, et j'apprends qu'on veut supposer une tendance à Almanzor, et répandre ce bruit d'une façon qui révolte tout mon être, et me remplit d'un souverain dégoût.

GORnESPONDANGE INÉDITE 47

Sans que je m'en doute, ceci peut avoir beau^ coup cohtpibué à me faire quitter Berlin dans une quinzaine. Si vous m'écrivez, adressez donc vos lettres à « H. Heine, chez M. Moser, N. Friedrichs*strasse, 47. » On me les enverra. Je vais à Lunebourg, où je resterai quelques mois dans le sein de ma famille; de là, j'irai

en Westphalie, puis sur le Rhia, en passant par Munster, comme vous pouvez bien croire, et, en automne, je serai à Paris. Là, je veux étudier quelque temps et me lancer dans Ift carrière diplomatique. Il y a longtemps déjà què cette idée m'est venue; aussi je suis parfaitement d'accord avec ce que vous m'écrivez là-dessus... QaaiU à vous, si vous vouliez aussi vous jeter dan6 cette carrière, la chose ne vous serait pas fort difficile, et le meilleur et le plus efficace moyen que je pourrais vous conseiller et vous proposer pour cela serait de saisir quelque occasion opportune pour écrire une brochure qui attirerait vivement l'attention des diplomates. « Entre nous**, » c'est aussi le moyen principal que je compte employer... Aussitôt que je serai à Paris, dans le foyer de la diplomatie^

- i. £n françali^ daus Tongioai.

il peut se présenter mainte circonstance favorable à un tel projet, et ce me sera une douce joie de contribuer pour ma part à ce que l'homme dont la puissance intellectuelle me fait espérer de si grandes choses, trouve un cercle d'activité plus étendu. J'ai causé cet hiver avec le vapoureux baron de la Motte-Fouqué, et, par malice (ou plutôt par plaisanterie, car j'aime cet homme), je l'ai interrogé sur le mérite de vos tragédies. Il n'a pu sans doute vous refuser du talent; mais j'ai dû entendre une longue, longue histoire qui se résumait à ceci : qu'un inconnu, un M. de -List, s'était présenté un jour chez lui, lui avait montré votre écrit sur le duel, et lui avait demandé comment lui, le chevaleresque baron, pouvait être, comme on le disait, en relations avec vous ; ces relations, cela va de soi, avaient dû dès lors être rompues. Je vous raconte l'histoire parce que peut-être vous l'ignorez, et ne savez pas sans doute que vous avez encore ici, à cause de cette vieille his-

toire d'université, des ennemis à la mauvaise langue. Notre ami V., à qui je racontai l'histoire, s'écria avec humeur : « Le chevaleresque baron est un fou. »

J'attends avec la plus grande impatience la pu*

GORAESPONDANGE INEDITE 49

blication de votre Périandre; j'en attends beaucoup, et je ne doute pas que vous n'ayez su y éviter le seul défaut que j'aie relevé dans vos tragédies, à savoirⁱ que les discours de vos personnages sont souvent trop longs, et que la poésie s'y étale trop. Aucun jeune homme n'a su, à ses débuts, éviter cet écueil. Mon Almansor mérite le même reproche. Et, malheureusement, ce n'est pas le seul; dans Ratcliff^e ce défaut a été complètement évité, trop peut-être. La maudite langue imagée, dans laquelle j'ai dû faire parler Almansor et ses consorts orientaux, m'a entraîné dans des longueurs. En outre, je crains que les âmes pieuses n'aient beaucoup de griefs contre cette pièce. M. Varnhagen me disait hier que je devais vous engager à faire quelque chose pour moi, comme d'écrire un jugement sur mes tragédies. Je ne veux plus être pusillanime, et je vous avouerai que, même sans M. Varnhagen, je vous aurais prié de faire une analyse de mon volume dans V Indicateur westphalien. En aucun cas, si vous êtes trop occupé, je ne veux que cela devienne pour vous un fardeau incommode, et je vous dis alors : n'en faites rien ; mais, si vous le faites, je vous demande de tout mon cœur, très-

50 ŒUVRES DB BBNAL HELN.fi

sérieusement et au nom du ciel, de ne pas penser à Tauteur. — Je vous remercie cordialement de l'envoi de votre portrait; ce m'a été un présent fort agréable. — Vos élégies m'ont grandement

plu. Quant à l'emploi du rythme, j'aurais beaucoup^ beaucoup d'objections, je vous l'avoue franchement; mais j'avoue 'en même temps que de ma vie je n'ai pu écrire six lignes dans ce mètre antique, d'abord parce que l'imitation des anciens répugne à ma nature intime, ensuite parce que j'exige trop de l'hexamètre et du pentamètre allemands, enfin parce que je suis trop maladroit pour m'en servir; — Il y a longtemps que j'ai une question sur le cœur : laquelle de vos trois tragédies avez-vous écrite la première? Jusqu'ici, j'ai toujours pensé que c'était la Vallée de Roncevaux. Le passage où Zoraïde presse Roland de fuir m'émeut toujours jusqu'aux larmes. Il me semble que, si j'avais voulu moi-même écrire ce paysage, j'en aurais été empêché par l'excès de la douleur. Dans Almamor^ j'ai tenté une fois d'y parvenir, mais inutilement. Vous trouverez bien l'endroit. Chose étrange que toutes les analogies qu'ont ces pièces', même pour lo sujet et Itt localité I

Je resterai bien ici jusqu'au 8 mai. Ne vous serait-il pas possible de m'envoyer un nouvel exemplaire de votre portrait? Que penserez-vous de moi si je vous avoue que j'ai fait présent de celui que je devais à votre bonté? Mais je n'ai jamais possédé Tart de refuser quelque chose à une femme. Spyei heureux et gardez-moi votre afierlion.

A RAHEL

(Écrit sur le volume des Tragédies)

Berlin, le 12 avril 1823.

Je vais partir (ît, je vous en prie, ne jetez pas mon image une fois pour toutes dans le garde-

I. Madame Varohagen d'Ense, femme de Charles- Auguste Varo- . bafen, né â Dusseldorf comme Heine, mais de quinze ans plus âgé que lui.^-Varnhagen, après avoir été tour à tour officier et diplomate eo Autriche, vécut depuis i819 à Berlin, où il est mort en 1858, lerèttt d'un titre- officiel, mais resté observateur indépendant, juge sévère et souvent chagrin des hommes et des choses, voué d'aiileuTs presque exclusivement à la vie littéraire. Ses nombreux écrits historiques, ses études de littérature et de biographie, trahissent lin esprit très-pénétrant, et surtout un écrivain» un slylitte con*flOiiimé.Sa femme. Frédérique-Bahel, d'un esprit plus créateur^ plus hardi encore, mourut vingt-cinq ans avant lui. On peut juger

meubles de l'oubli. Vraiment, je ne pourrais pas user de représailles, et, quand bien même je me dirais cent fois le jour : « Oublie madame de Varnhagen I » cela ne me réussirait pourtant pas. Ne m'oubliez pas; vous ne sauriez chercher d'excuse dans une mauvaise mémoire. Votre esprit a fait un pacte avec le temps, et, lorsque, peut-être dans quelques siècles, j'aurai le plaisir de vous revoir comme la plus belle et la plus splendide des fleurs dans la plus belle et la plus splendide des vallées du ciel, soyez assez bonne pour me saluer encore comme

par le livre intitulé Rahel, que Varnhagen a consacré à sa mémoire, combien fut profonde l'action intellectuelle qu'elle exerça sur son mari. — M. et madame Varnhagen furent de tout temps fort liés avec Heine ; la brouillerie dont il est question à une ou deux reprises dans les lettres de ce dernier, et qui tenait à l'extrême franchise des jugements de Varnhagen, ne fut pas longue.

Les lettres de Heine aux Varnhagen n'ont été publiées qu'en 1865 par mademoiselle Ludmilla Assing (Leipzig, Brockhaus), et ne • font point partie des deux volumes de la correspondance du poète dans ses OŒuvres complètes allemandes. Celles qu'il avait reçues de madame de Varnhagen, et qui étaient fort nombreuses, disparurent, avec beaucoup d'autres papiers (ainsi le manuscrit complet du Rabbín de Bacharaeh, dans un incendie qui eut lieu dans la maison de la mère de Heine, à Hambourg. C'est à madame Varnhagen que Heine a dédié le cycle de poésies intitulé le Retour (1823-1824), qui a paru dans l'édition française de ses Œuvres (voir Drames et Fantaisies), Ce cycle marque, à ce qu'il nous semble, le moment le plus heureux de l'inspiration poétique de Hoine.

une ancienne connaissance, moi pauvre houx épineux (ou quelque chose de pis encore), et pour me réjouir de votre doux éclat et de votre suave haleine.

Vous le ferez à coup sûr; déjà, dans les années 1822 et 1823, vous avez fait quelque chose de semblable en me traitant, moi,*malade, aigri, boudeur, poétique et insupportable que j'étais, avec une grâce et une bonté que je n* avais assurément pas méritées dans cette vie, et dont je ne puis être redevable qu'aux bienveillantes réminiscences d'une connaissance antérieure.

A MAXIME SGHOTTKY *

Berlin, le 4 mai 1823.

Cher professeur,

Mon triste état de santé, et la fâcheuse disposition d'esprit qui en était la suite, m'ont empêché de répondre plus tôt à votre chère lettre de février, et même aujourd'hui encore je n'écrirais pas si une oc-

1. Connu par ses travaux historiques sur Wallenstein et la guerre de Trente ans.

34 49BVVRBS DE IlfiNftI HETMfi

casion ne me poussait à me mettre enfin à l'ouvrage. D'ailleurs, j'attendais volontiers votre retour de Vienne, qui aura sans doute eu lieu maintenant.

Saluez de ma part l'élue de votre cœur, dont la belle image, telle que je l'ai vue dans votre chambre, paraît vivante devant moi en cet instant. Musique dans les traits et dans l'âme, et, comme vous me disiez, musique aussi dans la voix et au bout de ses doigts, que pourrait attendre davantage d'une femme un (ils de la terre? Une telle femme n'est-elle pas un paradis vivant? Je vous souhaite le bonheur dans sa possession. Moi, chevalier de la triste figure, je ne serai jamais aussi heureux, et, comme les femmes dans le Coran, il faudra me contenter de la contemplation lointaine du paradis. Vous ne devez plus maintenant souffrir autant d'être ainsi retranché de l'Allemagne; il est vrai qu'on le regretté beaucoup dans le pays, particulièrement sur le Rhin et en Westphalie, — mais c'est surtout par intérêt patriotique, comme récemment d'ailleurs l'Indicateur westphalien où l'on se plaignait vivement de voir l'homme qui pouvait le plus vigoureusement travailler pour l'histoire de l'Allemagne, réduit maintenant à dresser déjeunes ours en Sarmatie...

J'ai lu avec un sourire d'indifférence la sottise lettre qu'a reproduite le Gesellschafter contre mon Mémoire SMr /a Po%ne; j'apprends bientôt après que tes journaux de Posen m'injurient sur un ton plus poissard encore, et j'ai pu, ces jours-ci, me procurer 5Cs feuilles. Vous vous figurez bien que je n'ai fait que lever les épaules; mais la façon grossière et inouïe entre gens comme il faut, dont le barbouilleur de ces feuilles vous a couvert de boue à cette occasion, vous aussi, mon bon Schottky, m'a rempli de colère et de dégoût. Je vous laisse parfaitement libre d'indiquer mon nom ; je l'aurais fait moi-même si je n'avais trouvé au-dessous de ma dignité d'accorder la moindre attention aux gros mots d'un obscur écrivain.

Une occasion plus prochaine de ma lettre d'aujourd'hui est le livre ci-joint, que je vous envoie en signe d'amitié. D'ailleurs, une préoccupation égoïste préside à cet envoi, car je désire que vous puissiez faire quelque chose pour le succès de l'ouvrage. J'ai trop peu de relations avec le monde du théâtre, et je suis trop mécontent de nos intendants qui ne font représenter que des choses sans valeur, pour n'avoir pas trouvé plus opportun de faire im-

primer Raicliff (écrit cependant pour la scène) que de l'offrir à une direction. J'espère cependant que tout ce qui sera dit en sens divers sur cette pièce, dans le public, pourra engager quelque directeur à la mettre au théâtre. Je laisse entièrement à votre appréciation, cher Schottky, ce que vous pouvez faire à ce point de vue pour mon livre à Vienne, au moyen de vos amis. Je serais charmé que vous pussiez en porter un jugement étendu — sans ménagements, s'entend, — dans \q^ Annales^de Vienne'^ mais il ne faut pas que cela vous gêne le moins du monde, ni sur-

tout que ma demande arrive mal à propos ; dites-le moi franchement, je vous prie; je m'adresserai alors à quelque autre ami. Mettez-vous donc tout à fait à l'aise; vous voyez quelle est ma franchise avec vous, puisque je vous laisse voir ouvertement combien le destin de mon livre m'intéresse, à cause de l'influence qu'il peut avoir sur ma situation extérieure, particulièrement aussi à cause des nombreuses inimitiés que je rencontre ici depuis six mois, et de celles qui m'attendent à un degré bien plus réjouissant encore.

' J'espère que mes Tragédies vous plairont et que vous serez satisfait de ma manière actuelle de

GoRieE9PoNDANCE INÉDITE 57

traiter le Lied populaire, telle qu'elle apparaît dans Y Intermède lyrique. Pour les petits Lieder^ vos courtes rimes dansantes viennoises, avec leur chute épigrammatique, ont été souvent présentes à ma pensée. La maladie ne m'a pas permis de contribuer, selon votre désir, à la rédaction de votre recueil (dont je n'ai pu encore prendre connaissance); moins encore de fournir une correspondance. Je ne puis maintenant publier ce que je pense sur le Berlin intellectuel ; mais vous le saurez une fois que j'aurai quitté l'Allemagne, et que je pourrai m'expliquer sans danger sur la littérature nouvelle-vieille, et vieille-nouvelle.

Je pars en effet d'ici dans quelques jours; je parcourrai pendant un certain temps la Westphalie et les pays rhénans, et j'espère cet automne être à Paris. Je compte y rester plusieurs années, travailler comme un ermite à la Bibliothèque royale, et contribuer activement, en outre, à faire connaître la littérature allemande, qui commence à prendre pied en France. J'aurais là-

dessus beaucoup à vous écrire, mais ma lettre devient longue. Répondez-moi bientôt, cher professeur : on m'enverra exacte-

ment mes lettres. Adieu et gardez de Taffectiofi pour votre dévoué.

A MOZÈS^ MOSER ^

LanebQurg, le mai i8â3.

Cher Moser,

Je suis arrivé mardi soir à Lùbtheen après avoir été caboté sans relâche toute la nuit de lundi et la journée suivante, harassé de la conversation importune de mes compagnons de route, donnant audience à mes fantaisies, et songeant à toi. C'est toi surtout qui m'as occupé, presque trop; car je tournais au sentimental, et, du dépôt que

I. Le plus intime ami de jeunesse de Heine. Homme d'un savoir presque universel et d'une curiosité d'esprit qui s'attaquait à tout, humaniste et mathématicien, orientaliste et philosophe» « lisant Hegel et Valmiki dans l'original, » par-dessus tout ami patieDt et dévoué. Moïse Moser est peut-être la plus attrayante figure qu.e fasse passer devant nous la correspondance de Heine. Ce savant modeste, aimant l'étude pour elle-même et prêtant ses idées comme il prêtait ses écus, n'a laissé aucun écrit. Heine a dit, de cet homme au cœur.excellentl, que sa vie était un € épilogue à Nathan le Sage. » 11 étah employé dans une maison de IMM^ne^ à Bexlm, ou il mourut jeune eocoro, en 1839. " ^ ^

GOREESPONDANG^ INÉDITE 59

j'en avais, je t'aurais certainement dit force sottises, si je t'avais eu sous la main. Si, mardi et lundi soir, il t'est passé par la tête beaucoup d'idées baroques, explique-toi cela par la sympathie. Si j'ai été, pour ma part, hanté par de bonnes pensées, ou que des idées hégéliennes me soient montées subitement au cerveau, je m'en rends compte de la même façon^ — A Lùbtheen, j'ai pris une voiture et suis arrivé mercredi soir à ciuq heures dans ma famille. Tu vois que j'ai passé la nuit de mercredi à Lùbtheen, où les songes les plus affreux m'ont tourmenté. Je voyais une foule d'hommes qui se raillaient de moi ; des petits enfants riaient même à mes dépens ; et, tout écumant de colère, j'allais à toi, bon Moser, et tu m'ouvrais tes bras d'ami et me consolais, et me disais qu'il ne fallait pas prendre cela trop à cœur, puisque je n'étais rien qu'une idée; et, pour me prouver que je n'étais pas autre chose, tu saisisais précipitamment la logique de Hegel et tu m'y montrais un passage obscur, et Gans heurtait à la fenêtre ; — mais moi, furieux, > sautais ça et là dans la chambre en criant : a ie m suis pas une idée, je ne sais ri©ti à*me sdée,.4^ de ma vie je n'ai eu une idée. i)> ^

C'était un rêve horrible ; je me rappelle que Gans criait encore plus haut que d'habitude, et sur son épaule était assis le petit Marcus, qui, d'une voix sinistre et enrouée, vociférait les citations au texte de Gans,"et riait d'une façon si effroyablement amicale, que de terreur je m'éveillai.

Je passe sous silence mon autre mauvais rêve : comment le docteur Opçert passait devant chez moi dans son équipage, entrait dans ma chambre avec sa décoration et en bas de soie blancs, et me racontait en confidence qu'il était un homme bien

élevé; je laisse ce sujet insipide et je t'annonce seulement que j'ai trouvé mes parents en parfait bien-être.

Ma sœur se marie le 22 juin; la noce se fera probablement dans les environs de Hambourg. Je resterai bien ici plusieurs mois et le temps me sera long. A mon arrivée à Lunebourg, j'ai remarqué qu'il régnait ici une grande aversion pour les juifs, et j'ai résolu de vivre tout à fait seul. Malheureusement, je suis sans livres; il n'y a dans la bibliothèque de mon frère que des classiques latins. et grecs, et ce sera ma lecture grâce à Fennui. Envoie-moi, je t'en prie, quelques volumes de Gibbon, les deux

tomes de Basnàge qui ne contiennent que de Thîstoire, et une grammaire italienne abrégée avec quelque livre italien. Gela coûterait-il beaucoup de ra'envoyer tout cela par la poste ? Je suis dans une telle pénurie de livres, que je te harcèlerai beaucoup pendant mon séjour ici. Il te faudra encore te mettre en frais pour moi et m'acheter un petit dictionnaire italien, et Tédition stéréotype à bon marché de VEsprit des Lois de Montesquieu. Ici, je ne puis rien me procurer de ce que je voudrais, et je ne saurais pour cela m'adresser à Hambourg. Je serais charmé si tu pouvais m'envoyer quelque chose en prose italienne facile. Si mes maux de tête me laissent un peu de répit, je compte beaucoup écnVe. A la vérité, il me serait plus salulaire de vaguer à pied de côté et d'autre. — Quant à Taccueil qu'on a fait à mes Tragédies^ mes appréhensions n'étaient que trop justes. Il faut qu'un succès efface cette mauvaise impression. Dans ma famille ellemême, ma mère a bien lu les tragédies et les ' Lkder^ mais ne les a pas autrement goûtés; ma sœur les tolère et rien de plus ; mes frères ne les comprennent pas, et mon père n'a pas même ouvert ie Une. • — Ici^ aucun journal ne me tombe sous les

yeux, et je ne puis ainsi rien savoir des destinée» ultérieures de mon volume. Je te prie très-instamment, cher Moser, de m'écire sans retard quand tu liras quelque chose qui concerne ma personne... Voici mon adresse : « A Harry Heine, cand. juris., chez S. Heine, à Lunebourg. » Ferme toujours bien tes lettres. J'espère recevoir bientôt les malles. Lorsque tu m'enverras les livres, ne,,

J'en étais là de ma lettre quand j'ai reçu la petite malle, avec ton cher billet du 20 mai. Yrain^ent, tu es le plus noble cœur en Israël... Tes sentiments sont de pesants lipgots d'or, les miens du simple papier-monnaie; celui-ci n'a que la valeur que lui donne le crédit, mais le papier reste du papier quel que soit l'agio qu'il obtienne chez le banquier, et Tor reste de l'or, quand même il gît dans un coin sous la forme d'une barre de métal sans apparence.

La figure ci-dessus ne te prouve-t-elle pas que je suis un poète juif? Et pourquoi me généralis^je? nous sommes enire nous, et je me sers voloatiers de ws métaphores nationales. Lorsqu'un jour Ganstown (la ville de GansJ sera bâtie, qwand uae générali(m plus heureuse, sur tes bords du, Nissis*

GOHftËSPONDANOS tNÉDITE 63

sipi, bénira les palmes * en grignotant du pain Biyme (Lulef benschkt und rmzzeskaut)^ et que fleurira une littérature néo-juive, alors nos expressions mercantiles et boursicotières d'aujourd'hui appartiendront à la langue poétique, et un poétique arrière-neveu du petit Marcus, en manteau et phylactère {Talles und Tephillim) chantera devant toute la congrégation (Kille) de Ganstown : « Ils étaient assis près des rives de la Sprée, et ils

comptaient des bons du Trésor; alors vinrent leurs ennemis qui dirent : (c Donnez-nous du papier sur Lon- » dres, *- le cours est en hausse. »

Mais c'est assez nous persifler nous-mêmes. Adieu et garde-moi ton affection. N'as-tu point une occasion de m'envoyer à Hambourg les livres que je t'ai demandés ? Si on me les. adresse par la poste à Lunebourg, cela me coûtera beaucoup trop. Je réfléchis profondément au meilleur moyen de te renvoyer ton manteau de marquis de Posa : tu l'auras bientôt. Salue Gans, Zunz et sa femme, ainsi que

1. Allusion aux feuilles de palmier dont faisaient usage les Juifs dans la fête des Tabernacles ou des Tentés. — Tout ce passage de Heine, comme la lettre antérieure à Em. Wohlwill, est parsemé d'expressions syriaques (ou novo-hébraïques) plus ou moins altérées par la prononciation des Israélites allemands.

Lehmann, Rubo, Schôneberg, mais surtout Hillmar et sa famille. Annonce à M. Friedländer et à son père mon heureuse arrivée.

AU BARON DE LA MOTTE- POUQUÉ

Monsieur le baron ,

Je ne puis exprimer ce que j'ai ressenti en recevant votre chère lettre. Elle m'est arrivée ici, au milieu de ma famille, où je me trouve pour assister au mariage de ma sœur, raffermir ma santé, et prendre congé des miens avant de partir pour Paris. Ce départ, pour le moment, n'aura pas lieu, car je me sens plus que

jamais souffrant et abattu. Dans ces circonstances, votre lettre, monsieur le baron, devait

i. La MoUe«Fouque, ne en 1777, mort en 1853. Il a dit lui-même qu'il avait reçu, de A.-W. de Schlegel, la consécration poétique. Il resta fidèle à ce point de départ, à l'esprit des vieilles légendes, et de ranciennne poésie amoureuse et féodale. Son beau talent a eu en France un jour de popularité, lorsque madame de Montolieu, traduisit Ondine, son chef-d'œuvre. — Fouqué descendait d'une vieille famille normande qui avait quitté la France au temps des persécutions religieuses. Il était petit-fils d'un des vieux (compagnons d'armes et des amis les plus chers du grand Frédéric, le lieutenant général Là Motte-Fouqné, pris par les Autrichiens & la bataille de Landshut.

avoir encore quelque chose de plus profondément émouvant. A peine avais-je lu votre nom, il me sembla que toutes ces lumineuses histoires, lues par moi dans des jours meilleurs, remontaient dans mon âme en y ramenant les douces tristesses d'autrefois, et que j'entendais de nouveau ces beaux chants de cœur brisés, d'inviolable fidélité, d'ardents désirs du ciel, de bonheur dans la mort, — et, partout, la voix amicale de l'Amour qui console. Combien dut se réjouir le pauvre apprenti de l'art en voyant le maître illustre et éprouvé lui tendre ainsi la main! combien il dut être ravi, puisque ce maître est précisément le poète dont le génie a éveillé en lui tant d'inspirations, a ému si puissamment son âme et l'a remplie de tant de respect et d'affection ! Je ne puis vous remercier assez des belles strophes *

\. Voici ce morceau, daté du 21 mai 18S3 :

« Poète aimé, chantre au cœur saignant, oh ! j'ai bien compris ton chant douloureux; mais ceïse de faire retentir ces accents égarés, ces cris sourds de colère,

» Creux comme la voix des esprits à l'heure de minuit, égarés comme la plainte du vent dans les bois, et irh'tés comme, dans la splendeur sinistre de la tempête, le bruissement aveuglant des éclairs.

• Moi aussi, comme toi, j'ai chanté plein de colère ; moi aussi,

OÙ VOUS avez transfiguré mes sombres douleurs, et conjuré leurs funestes flammes. Je voudrais communiquer cette poésie à quelques amis; mais je craindrais qu'ils ne la fissent passer indis-crètement en trop de mains; car, certainement, elle est des plus belles que j'aie lues de vous, et je suis sûr qu'elle arracherait des larmes même à d'autres que moi.

Je vis ici fort isolé, car il n'y a pas longtemps que

j'ai saigné comme toi. Alors, à travers les nuées brillèrent doucement les rayons de la lune, et je compris : là-haut et non point là-bas

> Je l'appris alors : il y a une lumière d'une douceur ineffable qui m'attire vers la fête éternelle. Et j'entendis cette parole : c Ne » joue pas avec les serpents... l'enlacement des serpents est si » fort »

» Celui qui jusqu'à la tombe joue avec les serpents, jusque dans la tombe les serpents rampent après lui; et, quand son cœur veut monter vers le ciel, alors ils Tenserrent de leurs anneaux, et le retiennent dans la poudre.

» Dans tes chants éclate la force débordante, mais sur tes lèTtes palpite convulsivement la douleur. Tu as déjà fait une fois ces rêves funestes : oh! garde, garde précieusement ton cœur!

> Ce cœur que Dieu aime sans mesure, et auquel il murmure doucement : « Je le réconcilierai! » — Le serpent, c'est le Larron ancien, — mais ton Dieu est le Roi éternel.

GORRESPONDANGB INÉDITE 67

mes parents demeurent à Lunebourg, très-retirés, ce qui fait que je ne connais personne. Pour me distraire, je ferai dans la quinzaine un voyage à Hambourg, où je passerai une semaine, et, si je m'y atnuse^ quelques jours de plus. Si vous avez à Hambourg des amis dont vous vouliez me procurer la connaissance par quelques lignes d'introduction, je vous en saurai infiniment gré.

Tai lu le Psaume de Pâques \ c'est plus qu'une poésie, et par conséquent mieux. — Mon Almansorni^ vous aura pas complètement satisfait. J'avais mis au rebutcepoème, et ce n'est qu'à la demande instante de mes amis que j'ai consenti à le faire imprimer ; aujourd'hui qu'il rencontre beaucoup d'approbateurs (infiniment plusquejRa^di^), je ne ie juge point encore plus favorablement . Je ne sais pourquoi, mais ce poème doux, lumineux, me répugne au plus haut degré, tandis que je songe avec complaisance au sombre et dur Ratcliff, — Je me rappelle que la romance de dona Clara et don Gasairos dans l'Anneau enchanté^ à laquelle j'ai vivement pensé dans les situations les plus importantes de ma vie, et qu'en bien des moments il me semble avoir écrite moi-même, — que cette suave romance

'm'a souvent été présente quand j'écrivais A/mamor. — Le passage de vos chères strophes où il est question des serpents, n'est malheureusement que trop vrai.

Comment pourrais-je me méprendre sur ces strophes? Le beau jour de mai où je lésai reçues resplendira longtemps dans mon souvenir. Gardezmoi votre affection, grand et noble Fouqué; ne m'ôtez pas votre amicale bienveillance, même si elle était troublée par le verbiage des autres ou par mes propres erreurs, et soyez sûr que jamais conflit d'opinion ou de position ne m'empêchera de vous garder un attachement inexprimable.

Lufiebourg, le 10 jain 1823.

A CHARLES IMMERMANN

Luneijourg, le 10 juin 1823.

Votre lettre du 13 mai, cher Immermann, m'a fait un extrême plaisir; j'y ai reconnu le langage de la plus cordiale bienveillance, et m'en suis senti tout réconforté. Ne vous effrayez pas de recevoir si vite une nouvelle lettre de moi... Je profite seulement d'une occasion de vous écrire pour vous prier de faire

parvenir l'incluse à son adresse. Si vous pouvez de même me dire bientôt que Sethe est bien portant; et qu'il ne lui est rien survenu de fâcheux, vous me ferez plaisir. Gomme vous ne mentionnez jamais son nom dans vos lettres, je suppose que vous n'êtes pas avec lui en relations très-intimes, peut-être à cause de la divergence de vos vues sur la vie universitaire, son grand cheval de bataille. Ne croyez pas que ce soit là de ma part autre chose qu'une simple supposition; jusqu'à cette heure, je n'ai pas reçu de Sethe une seule lettre de Munster, je ne sais rien de lui, et c'est

précisément ce qui m'inquiète. Gela vous surprendra, cher Immermann, puisque je vous ai annoncé Sethe comme un de mes meilleurs amis, mais il en est pourtant ainsi; nous avons été pendant douze ans des amis de cœur; à l'école déjà, nous étions toujours ensemble et nous n'enais sommes jamais séparés dès lors, et maintenant il me laisse six mois sans réponse ! — Je suis ici, depuis quelques semaines à Lunebourg dans ma famille, où je resterai jusqu'à ce que ma tête malade soit enfin guérie. Gela semble devoir êl^re long, et puissent les dieux prendre en compassion mon plan de voyage I le prévois, cher Immermann, qu'il se passera bien

70 OEUVRES DE HENRI HfilNIE

du temps encore avant que j'iarrive dans la ville de Knipperdolling*, et que je serre la mainM'un poète « avec qui j'espère vieillir. » Vous avez vous-même dit à peu près la même chose, et c'est à peine si vous croirez combien ce mot naturellement échappé à un sentiment généreux m'a ému jusque tout au fond de rime. Les dieux éternels savent que, dès la première heure où j'ai lu quelque chose de vos tragédies, je vous ai reconnu pour ce que vous êtes, et ma certitude n'est point le fait d'une illusion chimérique ; elle provient plutôt d'une conscience claire, d'une exacte aperception de ce qu'est la poésie et de ce qu'est son antithèse naturelle, la vulgarité* Toutes choses ne nous sont connues que par leurs contraies; il n'y aurait même pas de poésie pour nous, si nous ne pouvions voir partout le vulgaire et le trivial ; et nous-mêmes, nous ne reconnaissons notre propre nature que parce que la nature hétérogène d'un autre homme nous devient sensible, et nous sert de point de comparaison. Ces maroufles au cerveau fêlé, à l'esprit gonflé et mal bâti, qui, du

1. Munster, où habitait alors Immermann.— KnipperdoI Ung était le bourreau qui exécutait les sentences sommaires du roi théocratique Jean de Leyde, et de son prophète Matthiesen.

GORR^jS POND ANGE INÉDITS . 74

haut de leur grandeur se prennent, pour des Shakspeares ou des Ariostes, nous trahissejit leur incertitude, dont souvent ils ne se doutent pas eux-mêmes, par leur avidité inquiète de juganents étrangers, et leur bruyant cri de guerre, à savoir qu'ils sont d'outre en outre des êtres poétiques, qu'ils ne sauraient même pour un instant sortir de la poésie, et qu'en écrivant leurs vers le divin délire ne cesse de se ie!o»F autour de leur front.

Il me revient à Tespdt, en cet instant, que ces .dermes lignes sont les profères paroles que j'ai fittendu prononcer un jour par un élégant Berlinoï, et je crois que je raconte tout cela, et que j'ai aussi hasardé ingénument les assertions ci-dessus pour vous prouver, cher Immermann, que, lorsque le dis : « Je eonnais mes dé&uts, et j'en conviens volontiers, » — c^est là plus qu'une phrase ordijsaûre. J'ai vu »vec plaiâir, par votre lettre, que vous écrierez une critique de mes Tragédies et je dois vous redine encore que, (pjeUe que puisse être la dureté de voire langage, je ne m'en sentirai pas Uesfié le moins du monde. Je veu^ bien vous avouer moa défeut, capital comme poète, défaut que vous eraignes^ttfis doute da me reprocher, de peur de me

72 OEUVRAS DB HENHI HEINE

froisser : c'est tout ce qu'il y a d'exclusif et de particulier dans mes poèmes qui ne sont autre chose que dés variations du même petit thème. Vous devez le sentir mieux que personne, vous dont la poésie a pour thème ce vaste univers dans son infinie diversité.

C'est ce que je soutenais récemment encore contre M. Varnhagen. Vous avez cela de commun avec Shakspeare, que vous réfléchissez l'univers* entier, et, si vos poésies ont un défaut, il consiste en ceci, que vous ne savez pas concentrer vos richesses; Shakspeare s'y entend mieux, et voilà pourquoi il est Shakspeare; mais, vous aussi, vous apprenez de mieux en mieux cet art, et chacune de vos tragédies sera meilleure que la précédente. A ce point de vue, votre Pétrarque m'agréa plus qu'Virgile, bien que cette dernière pièce soit plus riche.

... Quanta moi qui n'avais qu'un thème unique, un tout petit coin du monde à peindre, il m'est bien plus facile de pratiquer cet art de la concentration. Depuis surtout cet hiver, étant malade, je me suis assimilé un plus grand nombre d'idées, et la tragédie que je livrerai peut-être dans quelques années montrera si, après n'avoir fait autre chose

que reproduire sous maintes formes l'histoire de l'Amour et de Psyché, je suis de taille à chanter aussi la guerre de Troie. -^ Voilà le douloureux secret de ma force poétique; il est possible aussi que mon malaise physique ait donné quelque chose de maladif à mes dernières compositions. Hélas! il y a dans mon nouveau livre tant de choses qui ne pourraient soutenir l'épreuve de la vraie critique, et, si Ton y découvre des défauts-que je ne connais pas encore, cela ne m'affligera certainement pas! Il n'y a qu'une chose qui puisse me blesser, et de la manière la plus douloureuse, c'est qu'on veuille expliquer l'esprit de mes poésies par l'histoire (vous savez ce que ce mot signifie) de leur auteur. J'ai été mortellement offensé en lisant hier une lettre où quelqu'un de ma connaissance, au moyen de petites histoires ramassées ça et là, voulait reconstruire toute ma nature poétique, et laissait tom-

ber ces expressions odieuses : « impressions de la vie, position politique, religion, etc. » Ces choses-là, dites publiquement, m'auraient complètement révolté, et je suis cordialement satisfait que rien de semblable n'ait eu lieu. Quelque facile qu'il soit de tirer de l'histoire d'un poète le commentaire I. 5

de ses œuvres, de prouver que souvent, en effet, la position politique, la religion, des haines privées, des préjugés et circonstances de toute sorte ont agi sur sa poésie, ce sont là des choses dont on ne doit point faire mention, surtout du vivant de l'écrivain. On déflorent en quelque façon la poésie, on lui arrache son voile mystérieux en démontrant la réalité de toutes ces influences; et si cette exégèse raffinée est fautive, c'est la poésie elle-même que Ton défigure. Et combien l'appareil extérieur de notre destinée est-il souvent peu d'accord avec notre véritable histoire intime ! Pour ce qui me concerne, du moins, il ne le fut jamais.

Le long bavardage de cette lettre vous montrera, cher Immermann, que je vis tout à fait isolé à ' Lunebourg. Mais il faut que, par distraction, j'aie aussi beaucoup bavardé dans ma dernière lettre. Je vois par la vôtre que j'ai maltraité le baron Fouqué. 11 s'est pourtant montré à moi avant mon départ de Berlin, et dans une lettre que je viens de recevoir de lui, sous un beau côté, et je dois lui reconnaître le meilleur et le plus noble cœur.

Il est possible à la vérité que j'en juge autrement dans la suite. J'avoue, en tout cas, qu'il ne lui sera

CORRESPONDANCE INÉDITE VI

pas fait tort si, pour ses opinions ultra^ il est vertement rappelé à l'ordre.

Quelque vivement que je l'aime comme homme, j'envisage pourtant comme une œuvre méritoire de combattre avec le fouet de la satire les idées calamiteuses que son beau talent cherche à implanter dans le peuple. Mon cœur saignerait de voir Fouqué souffrir, et pourtant je suis heureux que d'autres que moi ne soient point empêchés par une semblable faiblesse de persifler ses folies. Je suis révolté jusqu'au plus profond de l'âme des prétentions et des misères de cette clique dont Fouqué professe les principes, et vous pouvez croire en toute confiance que je brûle du désir de les fouailler jusqu'au saing, ces nobles sires, ces grands pourfendeurs qui voudraient faire de nous autres leurs valets de chiens, et peut-être moins encore, c'est-à-dire leurs chiens mêmes.

J'attends votre Périandre avec une extrême- impatience... Je souhaite que cet été produise chez vous quantité de splendides fruits de poésie; mais, avant tout, je désire qu'il vous apporte - beaucoup de joies (ces dernières sont rares dans la littérature). • Je vous honore et vous aime de toute mon âme.

A VARNHAGEN

Liinebourg, le 17 juin 1823.

Monsieur de Varnhagen,

Je vous envoie cijoint l'article promis sur Goethe *, que je n'ai pu livrer plus tôt parce que je suis encore fort malade, et que je ne l'ai écrit qu'avant-hier, au milieu de véritables souffrances. Vous remarquerez qu'à la place de mon style court et simple est survenu un long et morne mélange d'images et d'idées. J'espère que ce morceau arrivera à temps pour prendre place dans votre livre; pardonnez-moi de l'envoyer si tard, et ne prenez pas cela

pour une marque de paresse ou même d'indifférence. Je vis dans ce moment tout à fait isolé, retranché de toute vraie société avec les hommes, et pourtant, à cause de mon état de maladie, complètement inoccupé, et il est ainsi très-naturel que la plus grande

1. c Goethe, d'après les témoignages des contemporains. > — Le morceau de Heine destiné ^ cet écrit de Varnhagen ne fut point imprimé^ et semble perdu.

partie du jour je pense à vous et à votre femme, et que tout ce que vous avez fait de bon et d'aimable pour moi soit constamment vivant dans mon souvenir... J'ai si peu rencontré de vraie bonté dans la vie, j'ai été déjà si grandement mystifié, et ce n'est que de vous, et du noble cœur de votre femme, que j'ai reçu des traitements tout à fait humains ! Et vos chères images s'impriment d'autant plus fortement dans mon âme que je me sens de nouveau assiégé par tant de méchancetés, tant de choses équivoques et impures, et que ma tête est toujours malade, et mon cœur non encore guéri.

Des circonstances favorables ont, en ces derniers temps, réjoui mes parents, et aussi mes frères et ma sœur, par tant de surprises agréables, que j'entreverrais également pour moi un meilleur avenir si je ne savais que le sort n'épargne presque jamais ses mauvais tours aux poètes allemands. Je ^e puis pourtant, cher^Varnhagen, vous rien dire encore de certain sur ma vie prochaine, puisque ce n'est que dans huit jours, au mariage de ma sœur, que je m'entretiendrai avec mon oncle, de qui dépendent tant de choses. Si cela ne coaduit à rien de certain, j'espère trouver mieux à Hambourg, où je compte

aller aussitôt après le mariage, bien que l'aspect de cette ville doive réveiller en moi les sentiments les plus douloureux. Je prendrai la liberté de remettre là votre billet à votre sœur. J'y trouverai aussi le docteur Ulrich, qui pourra m'être utile; je compte faire beaucoup de relations dont les unes ou les autres, dans la suite, pourront avoir pour moi des résultats importants. Bien que, avec ma terreur des nouvelles connaissances, cela ne soit pas le moins du monde amusant, la prudence et la sécurité de mon avenir m'engagent à ne pas négliger ces choses. Si vous avez à Hambourg un ami qui puisse m'être ainsi . utile, je vous en saurai gré de me mettre en relation avec lui. En général, je commencerai maintenant à devenir très-prudent et politique. Je trouve confirmé, relativement à mon oncle, le malentendu que je redoutais ; mais mes parents ne semblent pas s'en douter. Toutefois, le succès du livre adoucit et apaise. La notice de la Gazette de Hambourg a produit un bon effet, et a tout particulièrement fait plaisir à mon père. Fouqué, à qui j'avais envoyé mes Tragédies à Berlin, m'a écrit une lettre cordiale et une poésie que je vous transmets avec la prière de ne la montrer, au nom du ciel, à personne, si ce n'est à

madame de Varnhagen. Le cœur de cet homme est bon, ce n'est que dans sa tête que loge la folie.

Saluez très-cordialement madame de Varnhagen : je lui écrirai bientôt. Saluez aussi Robert et sa femme, et dites-lui que je l'aime autant que sa femme, c'est-à-dire autant que j'aime sa femme. On ne peut vraiment pas s'exprimer bien en allemand ; moi surtout, je ne puis me tirer convenablement d'affaire dans cette langue, et il faut, comme dans cette lettre, que je taise mes sentiments les plus puissants.

A M. MOSER

Lunebourg, le 18 juin 1823.

... Je vis ici tout à fait seul, je ne vois absolument personne, parce que mes parents se sont retirés de toute société. Les juifs sont ici, comme partout, d'insupportables et sales brocanteurs; — les chrétiens de la classe moyenne, des gens peu récréatifs, avec un dédain (Rischess *) rare pour

1 . Mot h<^breu désignant proprement la méchanceté des gentils, leurs vexations envers les juifs.

les juifs ; — la classe supérieure de même, à un degré supérieur encore. Notre petit chien, dans la rue, est flairé et maltraité d'une façon toute particulière par les chiens chrétiens, qui ont évidemment horreur des chiens juifs. Aussi je n'ai fait connaissance encore qu'avec les arbres, qui se montrent de nouveau dans leur parure verte, et me rappellent les jours d'autrefois, et murmurent à mon souvenir de vieux chants oubliés, et me disposent à la tristesse. Tant de pensées douloureuses me reviennent et m'accablent maintenant ! et c'est là, peut-être, ce qui augmente mes mau^de tête ou plutôt les fait durer, car ils ne sont plus aussi violents qu'à Berlin, mais ils sont plus continus. Je ne puis étudier que peu, écrire encore moins. Dimanche, j'ai écrit un fragment sur Gœlthe, d'une feuille d'impression à peu près, que j'ai envoyé hier à Varnahàgen pour qu'il l'insère dans son livre. Je l'avais promis depuis longtemps, et l'ai écrit « en pleine carrière * », pour arriver encore à temps. Tu trouveras dans ce morceau un quart de douzaine de tes propres idées ; j'ai été assez loyal pour les présenter telles quelles

En français, dans l'original

dans leur nudité; car, si je les avais drapées de mes lambeaux de pourpre, tu ne les aurais pas reconnues toi-même. Tu pourras bientôt lire ce fragment. Pense que mon intermède dramatique n'est point . écrit encore (mais je l'écrirai bien une fois) ; en échange, ma tragédie se moule de plus en plus dans ma tête. Il me tarde fort d'exprimer dans un article pour la Bévue *, ce que Boerne appelle « la grande douleur juive, » et cela se fera aussitôt que ma tête sera moins souffrante. C'est très-désobligeant de la part de Notre-Seigneur Dieu de me faire souffrir ainsi maintenant; oui, c'est même impolitique, car le vieux sire sait bien tout ce que je pourrais faire pour lui. Ou bien le vieux baron de Sinaï, l'autocrate de la Judée, deviendrait-il, lui aussi, un Dieu éclairé? a-t-il dépouillé sa nationalité, abdiqué ses prétentions et abandonné ses sectateurs, au profit de quelques vagues idées cosmopolites? Je

4. « Revue scientifique du Judaïsme, publiée par la Société pour la culture et la science juives. » — Heine, depuis l'été de 1822, était membre ordinaire de cette société, fondée à Berlin en 1819, et qui subsista jusqu'en 1824. Des tentatives de réforme du culte judaïque à Hambourg, et le passage au christianisme de quelques-uns de ses membres les plus influents (ainsi Gans, qui en avait été président), amenèrent sa dissolution.

82 OEUVRES DE HENRI HEINE

crains que le vieux seigneur n'ait perdu la tête e}; que « le petit juif d'Amsterdam » ne puisse à bon droit lui souffler à rjteille : « Entre nous, monsieur, vous n'existez pas *.))Et nous-mêmes existons-nous?... Dans quelques jours, je partirai pour les noces

de * ma sœur, qui se feront entre ici et Hambourg. Aussitôt après, — mais ne le dis et ne l'écris à âme au monde, — j'irai passer huit jours à Hambourg.

Je ne suis point encore avec mon oncle sur le pied où je voudrais être pour pouvoir faire en toute confiance des plans d'avenir. Ce n'ist qu'après mon retour de Hambourg que je pourrai te dire là-dessus quelque chose de précis. Si je puis, je m'efforcerai de revenir à Berlin et de t'embrasser, toi et nos amis. Hambourg ravivera en moi bien des impressions douloureuses, m[^]is ce séjour me sera pourtant trèsprofitable. Une meute de chiens qui m'en veulent assiège mon oncle. Je ferai peut-être à Hambourg quelques relations qui serviront de contre-poids. Seulement, je pressens qu'avec ma politesse répulsive, mon ironie et ma droiture, je me ferai moins encore d'amis que d'enaemis.

I. En français, dans TorignaU

Le coup de trompette, dans la Gazette de Hamhovrg[^] sur mes Tragédies m'a fait rire. Qu'en a-t-on dit? Si mes Tragédies restaient ignorées, cela ne me serait point indifférent, mon excellentissime! Les louanges des journaux m'amuse tout au plus un instant, mais ne nje réconfortent et ne me raniment guère, et pourtant elles sont pour moi de la plus grande importance. Mais ne crains rien, on ne manquera pas de parler beaucoup de mes Tragédies dans les journaux; si d'autres ne le font pas, je m'en chargerai moi-même. Immermann m'écrit qu'il fera un vigoureux article sur Almansor et Ratcliff[^] et qu'il y dira maintes choses blessantes. Sa lettre, à cause de cela, ne contenait que des généra-

lités louangeuses sur mes pièces, et deux ou trois choses dont la plus essentielle est sa joie de me voir à Munster, et l'invitation d'y loger chez lui. La lettre que tu m'as dernièrement envoyée était de Blomberg, et toute remplie de raisonnements esthétiques. De Rousseau, je n'ai rien reçu encore, et, d'un côté, ce que tu me dis du Journal de la Conversation^ dont le passage hostile aux juifs m'a beaucoup frappé; de l'autre, maintes circonstances me donnent des indices sûrs que, dans les provinces du Rhin, on est très-irrité

du côté catholique à propos d'Almanson; qu'on voudrait l'ignorer et que pourtant on en parle partout, et que Ton a réussi à tourner Rousseau contre moi. Je méprise trop de telles sottises pour m'en irriter; j'ai pressenti dès longtemps qu'un enthousiasme trop ardent pour ma personne devait finir par s'éteindre, et, quand la pluie tombe sur des charbons, il en résulte un limon noir. Je m'attends à tout cela et je y ferai sans amertume les mêmes gens qui m'ont élevé jusqu'aux nues me couvrir maintenant de boue. — J'ai écrit dernièrement une annonce des poésies de Rousseau, que je fais imprimer telle quelle dans le Gesellschaft, — Je n'ai pas encore reçu la grande malle et les livres.

Fouqué m'a écrit récemment une lettre très-cordiale, et m'a dédié une fort belle poésie ; je te la ferai voir à l'occasion. Celui-là aussi, quand il aura fouillé plus exactement mon arbre généalogique, souhaitera de n'avoir pas écrit ces vers. Veille bien à ce qu'aucune de mes lettres ne s'égare par la faute de quelque imbécile de facteur de la poste, et écris-moi tout de suite quand tu trouveras dans quelque journal une allusion au susdit arbre généalogique. — A mon retour de Hambourg, j'aurai beaucoup à

t'écrire. Salue pour moi Gans et Zunz, ainsi qife sa femme. Dis-leur que je pense beaucoup^à eux, ce qui est bien naturel puisque je vis ici tout à fait isolé et que les dernières impressions de Berlin n'ont pu s'effacer encore. Quant à toi, cher Moser, je te vois partout, et c'est peut-être quelque chose de plus qu'une sensibilité malade quand je me sens dominé de la manière la plus douloureuse par le désir de vivre de nouveau avec toi. Fassent les dieux que ce vœu puisse s'accomplir t Hambourg? Y trouverai-je autant de jouissances que j'y ai déjà ressenti de chagrins? C'est bien impossible. . . Heureusement, voilà mon frère qui m'appelle pour me mettre à table, et, au lieu d'une sentimentalité, je finis ici ma lettre avec l'avant-goût d'un bon dîner.

xyiii

AU MÊME

Lnneboarg, le 24 juin 1823.

Cher Moser,

Le 22, j'ai assisté en famille, au Zollenspieker, au mariage de ma sœur. Ce fut un beau jour de fête et de concorde. Le repas était bon, le cou-

cher .mauvais, et mon oncle Solomon s'est fort diverti. Je crois que je serai avec lui, dans la suite, sur un assez bon pied; extérieurement, nous sommes au mieux ensemble, il me cajole même publiquement. Je suis aussi entré en bonnes relations avec mon oncle Henri Heine. Je partirai dans huit ou dix jours pour Hambourg, et j'y resterai une semaine, tu n'as plus besoin d'en faire mystère. La poste va partir. Je n'ai pas encore expédié ton manteau, mais cela se fera incessamment. Que dis-tu de cette pa-

resse? J'ai maintenant reçu les livres et la malle. J'ai lu la recension du Franc-Parleur !t! Il y en a une autre dans le Journal de la Conversation^ que j'ai entrevue par hasard. J'entends dire que mes Poésies ont été de nouveau jugées dans une feuille littéraire. Je voudrais bien lire l'article, et, pour des motifs à moi connus, tu me feras un extrême plaisir de le copier et de me l'envoyer, mais bientôt. En général, écris-moi tout de suite quand tu lis quelque chose sur moi. La poste part. Adieu I A bientôt davantage.

AU DOCKEOR LÉOPOLD ZUNZ 1

Lunebourg, le 27 juin 1823.

J'ai reçu de Moser la Revue^ et je l'ai coupée tout de suite, et feuilletée, et lue en partie avec dépit. Je ne mets pas en doute que les choses ne soient bonnes, mais je dois l'avouer franchement — et il faut que le rédacteur 2 lui-même le sache : — la plus grande partie, oui, les trois quarts de la troisième livraison sont d'une lecture insupportable à cause de la négligence de la forme. Je ne demande pas une langue goethienne, mais intelligible, et je suis fermement persuadé que ce que je ne comprends pas n'est pas compris non plus de David Lévy, d'Israël Moser, de Nathan Hitzig, peut-être pas même d'Auerbach IL J'ai étudié toute sorte d'allemands : l'allemand de Saxe, de Souabe, de Franconie, — mais c'est l'allemand de notre Revue qui me donne le plus de mal... Ce' n'est que de la page 523 à la page 539 que la Revue m'a fait plaisir. Je sais très-bien que je ne

i . Le professeur Zunz, de Berlin, sayant hébraïsant. . 9. Le rédacteur était Zunz lui-même.

devrais pas vous faire ces plaintes sans indiquer en même temps le moyen d'avoir de meilleurs articles. Je sais très-bien

aussi que, moi qui n'ai rien fourni encore et n'ai rien de prêt, je devrais me taire. Je sais, en outre, que vous lirez tout ceci avec le calme le plus indifférent, — mais il faut que vous le lisiez. Insistez donc auprès des collaborateurs de la Revue sur la culture du style. Sans celle-ci, l'autre ne pourra progresser. Toutefois, je voudrais appliquer à peu près, ici, ce que vous disiez lors de la publication des premiers volumes de Jost *, que vous vous absteniez de tout jugement parce qu'il était possible que ces volumes eussent été si mal écrits, afin que les suivants parussent d'autant plus brillants; je puis supposer de même que les articles de la Revue sont disposés par vous de telle façon que, plus tard, en parcourant une série d'années, on puisse exactement s'apercevoir combien le style allemand des juifs de science s'est peu à peu formé.

Ne m'en voulez pas, cher Zunz, pour ce qui précède : d'abord, je suis un abonné de la Revue^ en-

i. J.-M. Jost. Histoire des Israélites, 9 vol 1820-1829.

suite je vous aime. Vous pouvez croire que ce n'est pas là une simple phrase, je le sais.

XX

A M. MOSER

Hambourg, le 11 juillet 1823.

Cher Moser,

Je suis^dans la plus grande inquiétude, mon temps est compté, je n'ai point aujourd'^hui de commission pour toi, et pourtant je t'écris. D'ailleurs, extérieurement, il ne s'est rien passé pour moi, mais, les dieux le savent! d'autant plus au dedans.

La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg; au moins il faut que j'en parte aussi vite que possible. De mauvaises pensées me viennent, je commence à croire que je suis autrement organisé que les autres hommes, qu'il y a en moi plus de profondeur. Une sombre colère, comme une couche de métal brûlant, s'étend sur mon âme. J'ai soif de la nuit éternelle. — J'ai peu vu encore Wohlw^ill. Avant-hier après minuit, comme je parcourais avec

mes infernales songeries les rues fangeuses, trop bien connues, quelqu'un me frappe sur Tépaule : c'était lui. Je lui ai bravement fait croire que cette belle nuit d'été m'avait convié à une promenade au frais dans les rues. Charmant I

J'ai été très-bien reçu dans ma famille. Mon oncle Salomon Heine m'a promis monts et merveilles; malheureusement, il est parti hier matin à six heures, moitié pour affaires, moitié en vacances. J'ai résolu d'arriver « à tout prix » à ne plus avoir besoin de lui, puisque cela est si fort au-dessous de ma dignité, et que...

Mais mes douleurs de tête sont horribles et il faut que je fasse tout au monde pour m'en débarrasser. — Cohn, dont j'ai fait la connaissance, est un excellent homme.

AU MÊME t

Ritzebuttel, le 23 août i823.

Cher Moser, Félicite-toi de ce que je suis resté si longtemps sans t'écrire. Je n'avais rien de bien agréable à

Bourg à vingt lieues N.-E. de Hambourg, près de Tembou

l'apprendre. Je me suis trouvé à Hambourg dans un mauvais moment. Mes souffrances me rendaient peu aimable; et la mort d'une cousine et le trouble qui s'ensuivit dans ma famille ne m'ont pas permis de trouver beaucoup d'agrément chez les autres. En même temps, la magie du lieu, agissait formidablement sur mon âme, et un tout nouveau principe y grandissait peu à peu : ce principe sera sans doute mon guide pendant des années, et déterminera ce que je ferai et ne ferai pas. Si j'étais un Allemand, — mais je ne suis point un Allemand, comme l'ont prouvé Riiks, Fries, etc. , — je t'écirais sur ce thème de loïïgues lettres, des relations détaillées sur l'état de mon âme; mais pourtant je languis après le moment d'intimité où je pourrai t'ouvrir le rideau de mon-cœur, et te montrer comment la folie nouvelle est entée sur l'ancienne. — Cohn m'a été un ami très-cher à Hambourg, et je me suis fort attaché à lui. Les juifs sont là une misérable clique; si l'on veut s'intéresser à eux, il ne faut pas les voir

chnre de l'Elbe, où séjournent les voyageurs venus de Hambourg pour s'embarquer à Cuxhaven, village de pêcheurs, et port de mer, à un quart de lieue de Ritzebüttel. Heine y prenait les bains de mer.

de près, et je trouve mieux de m'en tenir à distance. J'ai fait visite au docteur Salomon, il ne] m'a pas déplu, et c'est pourtant un auerbachien. Je n'ai pas été voir K. ; tu sais que j'ai toujours eu de l'éloignement pour lui, et il est réellement dégoûtant. La Monade * est toujours la Monade; je l'aimé, et je voudrais le guérir d'une sentimentalité dont il s'est mensongèrement affublé lui-même, et qui maintenant l'assombrit. J'ai entendu prêcher B.; c'est un charlatan, aucun juif ne le comprend, il ne veut rien, et ne jouera jamais un autre rôle; mais c'est pourtant un homme spirituel, et il a plus d'esprit en lui que le docteur K., Salomon, Auerbach I et II. Je ne l'ai pas visité, bien que les occasions ne m'eussent pas manqué. ie l'estime seulement parce qu'il leurré les fripons de Hambourg, mais j'estime infiniment plus feu Cartouche. Gans a ici le renom d'un fou, et je n'en ai pas été surpris. A peine ai-je réussi à prouver aux gens que tu n'en es pas un toimême. On n'avait rien moins qu'une juste idéedetoi. Quant à ce qu'on pense de moi, ce ne doit rien être de bien merveilleux, mais cela m'est indifférent. Je leur

i. Nom (le guerre d'Em. WohlwiU.

ai pourtant ôté déjà cette illusion que j'étais un enthousiaste de la religion juive. Que je sois chaud partisan des droits des juifs et de la revendication de leur égalité sociale, j'en conviens; et, dans les temps mauvais qui très-certainement viendront, la populace allemande entendra ma voix retentir jusque dans les tavernes et les palais allemands. Mais l'ennemi-né de toutes les religions positives ne se fera jamais le champion de celle qui, la première, a introduit ce courtage d'hommes dont nous souffrons encore si douloureusement aujourd'hui; ou, s'il le fait en quelque manière, ce sera pour des motifs particuliers : faiblesse de cœur,

entêtement, pinidence qui se ménage un contre-poison. Pourtant je ne dirai jamais à l'avance au Steinweg* ce que je compte faire pour lui; jamais il ne devra attendre quelque chose de moi et ne pourra dire que je n'ai pas rempli son attente. C'a toujours été là ma manière d'agir, et je regrette vivement que la folie de Gans, son intempérance de langue envers amis et ennemis, aient pu me faire sortir un instant de cette ornière. Si les juifs injurient Gans et lui attri-

i. La principale rae du quartier juif à Hambourg.

buent tout le mal, il Ta bien mérité; pourquoi bavarde-t-il tant de ce qu'il veut faire? pourquoi fait-il des promesses et autorise-t-il des espérances? Je pense véritablement à faire aussi quelque chose, peut-être fais-je déjà quelque chose par le seul fait de mon existence; mais dans la suite je prendrai des mesures pour me mettre à couvert de la publicité gansienne, car mes propres allures sont incompatibles avec les siennes. J'ai exprimé ici très-vertement mon opinion; si je pouvais t'en dire davantage de bouche, tu ne manquerais pas de l'approuver, et maintenant je ne veux ajouter que ceci, c'est que cette opinion est un résultat de l'amour, oui, de l'amour pour notre bonne c^use. J'aime toujours Gans comme autrefois, et tu verras dans la suite combien il est cher à mon cœur, combien j'apprécie la noblesse de son caractère, et combien je compte sur lui. Si je ne lui écris pas, c'est que d'abord les heures favorables me manquent pour cela ; ensuite, je crains qu'il ne communique confidentiellement à ses trt>p nombreux amis ce que j'écris dans l'innocence de mon cœur. Et à toi aussi, cher Moser, je ne t'écirais pas aujourd'hui si je n'avais besoin de toi : éternels services d'amitié, éter-

nels tracas, inquiétudes, griefs, — crois-moi, renonce à m'avoir pour ami. Véritablement, je ne t'aurais écrit que plus tard si je ne devais me hâter dans mon propre intérêt. Je suis en ce moment comme anéanti; toute la nuit, j'ai été ballotté sur la mer du Nord; je voulais aller à Hélioland; mais, tout près de Tile, le capitaine dut rebrousser chemin, parce que la tourmente était trop affreuse. Rien n'est plus juste que ce qu'on dit de la férocité de la mer. C'était bien un des ouragans les plus terribles qu'on pût voir; la mer était comme une région de montagnes mouvantes, des collines d'eau se brisaient les unes contre les autres, les vagues passaient sur le navire et le lançaient tour à tour vers le ciel ou dans l'abîme; musique de vomissements dans la cabine, cris des matelots, sourds hurlements des vents, mugissements, bourdonnements, sifflements, spectacle de mort, et la pluie tombant en cataractes comme si les armées célestes avaient épanché leurs pots de chambre, et moi étendu sur le pont et n'ayant rien moins que de pieuses pensées dans l'âme. Je te le dis, bien que je pusse entendre dans le vent les trompettes du jugement dernier, et voir tout grand ouvert dans les vagues le

sein d'Abraham, je me trouvais pourtant beaucoup mieux que dans la société des Israélites mâles et femelles de Hambourg. Hambourg!! I mon Elysée et mon Tartare en même temps! lieu que je déteste et que j'aime le plus, où les sentiments les plus horribles me tourmentent et où pourtant je voudrais être,*et où je me trouverai certainement bien souvent dans la suite, et...

Mon oncle Salomon Heine m'y a très-bien reçu, a paru enchanté de moi, et m'a donné de bonnes espérances. Je m'en suis félicité à cause du mauvais état de mes finances ; car il ne me donnait jusqu'ici que cent thalers par trimestre, somme qui ne

m'a jamais suffi et qui est si chétive, que je n'ai jamais laissé voir à mes amis combien peu je recevais. Il m'avait fait dire, l'an dernier, en octobre, par Lipke, que ce dernier aurait à me compter, pour deux ans^ quatre cents thalers par année. J'ai fait encaisser d'ici par toi les prochains cent thalers qui seront échus le 1^{er} octobre (car j'ai toujours pris cent thalers par trimestre), et figure-toi ma surprise et mon dépit en recevant une lettre de Salomon Heine où il écrivait : « J'espère que tu es gai et bien portant; à mon grand ennui, MM. Lipke et O

ont tiré sur moi les cent derniers thalers qui, selon mon ordre, n'auraient dû être payés que le 1^{er} janvier 4824; je ne sais aucun gré à M. Lipke d'avoir agi contre mon ordre; toutefois, j'avais donné ma parole, dans le temps, de payer cinq cents thalers^ et, en homme d'honneur, je l'ai tenue. »

Ce sont les propres mots dont il s'est servi, et le reste de cette lettre, qui semble le résultat d'un moment d'humeur et d'une insinuation perfide, «ïontre que les paroles ci-dessus signifient ceci : je n'ai plus d'argent à attendre de lui. — N'est-ce pas, c'est superbe, incomparable ? Je ne lui ai rien répondu sur ce point, si ce n'est qu'il était dans l'erreur quant aux sommes- que je rece\ais de Lipke, comme il pouvait s'en convaincre par la copie de ma lettre à ce dernier. Le reste de ma lettre à Salomon Heine était bien un chef-d'œuvre de dignité et de persiflage, et ne doit pas l'avoir mis d'une humeur de rose. Ceci, il est vrai, est une imprudence ; mais la faute en est à la domestique qui, pendant que j'écrivais ma lettre, ne m'a pas apporté un troisième verre d'eau. Je connais très-bien les sources baptisées et non baptisées d'où provient

ce poison, et je sais que mon oncle, en d'autres I. 6

temps, est la générosité même; mais j'ai pris pourtant la résolution de mettre tout en œuvre pour m'arracher aussitôt que possible à sa bonté. Maintenant, sans doute, j'en ai encore besoin, et, quelque mesquins que soient les secours qu'il m'accorde, je ne puis pas encore m'en passer. Je t'envoie la lettre à Lipke que tu liras, cachetteras[^] et remettras. Comme tu le verras, je n'y ai rien dit de la promesse de mon oncle pour deux ans. Mais il m'est tout à fait nécessaire que Lipke, dans sa lettre à Salomon Heine, mentionne, en termes exprès, qu'il a pris cet engagement. Avise à régler tout cela. Lipke est avec mon oncle sur un pied qui lui permet de ne pas faire de façons, et de dire la vérité. Engage-le donc à s'intéresser tout particulièrement à moi dans cette fâcheuse histoire.

Les bains de mer, que je prends ici, me conviennent beaucoup : si seulement ces fatales secousses morales me faisaient quartier ! Mes nerfs sont bien raffermis, et, si mes maux de tête diminuent un peu, je pourrai encore cette année écrire beaucoup et du bon. Ma tragédie est faite dans ma tête; je me mettrai à l'écrire aussitôt que possible, et quand j'aurai quelque repos. Elle sera très-profonde et

sombre. Mysticisme de la nature. Ne sais-tu point où je trouverais quelque chose sur les enchantements amoureux, sur la magie en général? J'ai à décrire une vieille Italienne qui fait de la magie. Je lis beaucoup sur l'Italie. Pense à moi si quelque chose te tombe sous la main qui concerne Venise, surtout le carnaval vénitien. — Où passerai-je cet hiver? Je l'ignore : tu vois par ces lignes que je suis maintenant un homme qui ne sait pas aujourd'hui où il sera après-demain. — Je pars ces jours-ci, et j'attends à

Hambourg, chez Gohn, des lettres de toi; écris beaucoup. Moi-même, je t'écirai bientôt plus au long. Salue Marcus; je lui écrirai aussitôt que possible. Salue aussi Lehmann, Gans et Zunz^, cela va de soi. — Je lis ici la biographie d'Hoffmann par Hilzig; salue-le; peut-être lui écrirai-je. J'ai vu Varnhagen à Hambourg. Nous ne sommes plus liés ; aussi je ne pourrai rien écrire de défavorable sur lui. n ne lui était pas agréable que je' fusse à Hambourg. Je t'écirai incessamment au sujet de ton article ; maintenant, ma tête est en branle. — Mon fragment sur Goethe n'a pas été imprimé.

Varnhagen dit qu'il est arrivé trop tard; je crois simplement qu'il ne lui a pas plu. S'il est vraiment

mauvais, la faute en est à tes idées que j'y ai introduites. En vérité, ce que j'écis sera toujours mauvais s'il y entre une idée raisonnable. — Je voudrais que tu fisses prendre chez Dümmler, en lui envoyant le billet ci-joint, six exemplaires en feuilles, de mes Tragédies^ que tu m'adresserais à Hambourg, aussitôt que possible^ sous le couvert de Wohlwill. Adieu! aime-moi, et reste mon ami, et fais une exception à la foule de ceux qui se sont déjà nommés mes amis. Mais tu es en tant de choses une exception, et je t'aime.

AU MÉUE

Lnebourg, le 27 septembre 18123.

Cher Moser,

Me voici de nouveau à Lunebourg, la résidence de l'ennui. Mon état de santé est singulier : nerfs raffermis, maux de tête persistants et qui me désespèrent parce que je me suis remis à

ma juristerie. J'ai tant de choses à t'écrire, que je ne sais vraiment par où commencer. Si je n'étais pas sûr de ton amitié, je t'aurais écrit plus tôt; notre ami Cohn ne manquera pas, pour affermir ton amitié pour moi,

CORRESPONDANCE INEDITS 404

de te dire sur mon compte beaucoup de belles et bonnes choses. Ne croi[^] pas que je sois plein d'amertume contre lui, quelle que soit la sienne à mon égard. Tu auras certainement ri en apprenant que je m'étais brouillé avec lui à l'occasion du Temple. A mon premier séjour à Hambourg, je lui avais dit loyalement mon opinion là-dessus, mais avec des expressions fort mitigées. La dernière fois, il m'accusa (et à tort, sur l'honneur t) de m'être exprimé , chez Salomon Heine, sur le compte de K. et de B....S, autrement qu'avec lui. Gela fit que, le rencontrant chez mon oncle, je répétais mes paroles aussi crûment que possible. Je fus obligé d'aller le voir une fois encore pour toucher quelques louis qu'il avait à moi; plus tard, je l'ai rencontré par hasard à la Bourse, et, depuis, je ne l'ai pas revu. — Cette histoire a eu pour moi bien des suites désagréables dont je te parlerai un jour; j'ai été de bien des manières irrité et blessé, et il me reste passablement d'aigreur contre ces fades compagnons qui gagnent richement leur vie aux dépens d'une cause pour laquelle j'ai fait les plus grands sacrifices, et dont mon cœur saignera, ma vie durant. Moi ! c'est moi que l'on blesse 1 Et juste dans le

temps où je me suis préparé à laisser se briser contre moi les flots de la haine pour les juifs. Vraiment, ce ne sont pas les Kleys et les Auerbach que Ton hait dans la chère Allemagne. De toutes parts j'éprouve les effets de cette haine, qui, pourtant, n'est presque encore qu'en germe. Des amis avec qui j'ai passé la plus

grande partie de ma vie s'éloignent de moi. Des admirateurs tournent au mépris; ceux que j'aime le plus me haïssent le mieux, et tous cherchent à me nuire. Tu me demandes souvent dans tes lettres si Rou3seau m'a écrit; jp trouve cette question bien superflue. De bien autres amis m'ont renié et se sont tournés contre moi. Quant à la grande et aimable cohue qui ne me connaît pas personnellement, je n'en parle pas.

Cependant, mes circonstances de famille et d'argent sont déplorables^^. Tu trouves ma manière d'agir avec mon oncle [imprudente. T'es injuste; je ne sais pas pourquoi ce serait précisément avec lui que je devrais abdiquer cette dignité que je garde avec tout autre homme. Tu sais que je ne suis pas précisément un jeune homme délicat et tendre, rougissant lorsqu'il doit emprunter de l'argent, bégayant quand il demande aide à son meil-

CORRESPONDANCE I^'ÉDITB 103

leur ami. Je prois avoir, en cas semblable (et je n'ai pas besoin de te rafBrmer par serment, tu Tas vu de tes yeux), Tépiderme assez calleux; mais j'af ' pourtant cette singularité de ne vouloir, par aucune intercession amicale ou protectrice, tirer de l'argent de mon oncle, qui possède, il est vrai, beaucoup de millions, mais ne se sépare pas volontiers d'un gros sou. Il m'a été déjà assez douloureux de réclayner la pension promise pour 4824, et je suis vexé dé devoir revenir sur cette histoire. Je te remercie de ton amicale intervention. Je suis tombé d'accord avec mon oncle pour ne recevoir de lui, de janvier 4824 à 1825, que la somme de cent louis pour mes études, parce que j'avais compté sur cette somme et qu'il peut, d'ailleurs, être assuré que je ne lui serai jamais à charge en matière d'argent. Tant de modération^ eu sa récompense : mon oncle m'a témoigné à Hambourg, où j'ai passé

bien des journées à sa maison de campagne, beaucoup d'estime, de distinction et de faveur. Et, en définitive, je suis J)ien l'homme auquel il est impossible d'agir autrement et qu'aucune considération d'argent ne porterait jamais à sacrifier quelque de sa dignité intérieure. Aussi tu peux te

404 OEUVRES DE HEIFRI HEINE

figurer qu'en dépit de mes maux de tête, je poursuis avec persévérance ma juristerie, qui doit dans la suite me donner du pain. Comme tu peux le penser, la question du baptême est posée. Personne dans ma famille n'y est opposé, sauf moi. Et ce moi est de nature fort tenace. Tu dois bien comprendre que, avec ma manière de penser, le baptême est pour moi un acte indifférent; que, même au point de vue symbolique, j'y attache peu de valeur, et que, dans les circonstances et la manière en lesquelles il serait accompli, il n'aurait même pour d'autres aucune importance. Pour moi, il aurait peut-être ce résultat que je me consacrerais davantage à la revendication des droits de mes malheureux compatriotes. Et pourtant je trouve au-dessus de ma dignité et flétrissant pour mon honneur de me faire baptiser afin d'obtenir un emploi en Prusse. Dans la chère Prusse t ! t Je ne sais réellement pas comment me tirer d'affaire dans ma fâcheuse position. Je finirai de dépit par me faire catholique, puis je me pendrai. Mais je coupe court à ce thème odieux, et, comme dans quelques mois je pourrai te parler en personne, je renvoie jusque-là à le traiter à fond. Nous vivons dans un triste temps; les co-

quins sont mis au rang des meilleurs, et il faut que les meilleurs deviennent des coquins. Je comprends très-bien les paroles du Psalmiste : « Seigneur, donne-moi mon pain quotidien afin que je ne blasphème pas ton nom! » — Je pense aller au nou-

vel an à Coettingue, et y rester une année; il faut que j'étudie mon Jus avec plus d'application que personne, car je pressens que je ne serai placé nulle part, et qu'il faudra me faire avocat. Avant de partir

pour Göttingue, je songe à te faire une visite d'un
jour à Berlin. A peine peux-tu croire combien je
m'en réjouis ! J'ai tant de choses, et si pénibles, sur
le cœur!

Le 30 septembre.

J'irais te voir plus vite encore, si je n'étais complètement à sec. Les six semaines de Guxhaven m'ont coûté trente louis (mon oncle m'en avait donné dix avant mon départ pour les bains). Ici, je vis chez mes parents et ne dépense rien. Chose fatale que chez moi l'homme tout entier soit gouverné par le budget ! La disette ou l'abondance n'ont pas la moindre influence sur mes principes, mais d'autant plus sur mes actions. Oui, grand Moser, Henri Heine

est très-petit. Vraiment, le petit Marcus est plus grand que moi! Ceci n'est pas une plaisanterie, c'est mon sérieux le plus sérieux et le plus terrible. Je ne puis assez te le redire, afin que tu ne me mesures pas à la propre mesure de ta grande âme. La mienne est de gomme élastique; elle s'étend parfois jusqu'à l'infiniment grand, et puis se ratatine jusqu'à l'infiniment petit. Et pourtant j'ai une ânerie. J'ai une positive^ i hâve a soul^ aussi bien que Sterne. Que cela te suffise. Aime-moi pour l'amour de cette

espèce bizarre de sentiment qui s'exprime chez

moi en folie et en sagesse, en bien et en mal. Aimemoi parce qu'il te plaît de m'aimer, et non parce que tu me crois digne que l'on m'aime. — Et moi aussi, je ne t'aime pas parce que tu es un magasin de vertus, parce que tu comprends l'adelungois ^, l'espagnol, le syriaque, l'hégélien, l'anglais, l'arabe et le calcutais, et parce que tu m'as prêté ton manteau, et de l'argent, et que tu t'es creusé la tête pour moi, et autres choses semblables, etc. — Je t'aime seulement peut-être à cause de certaines mines drolatiques que j'ai sur-

1. Adelung, savant linguiste et lexicographe allemand du siècle passé.

prises sur ton visage, de certaines expressions falotes qui t'échappent parfois et qui sont restées collées à ma mémoire, et reviennent doucement m'épanouir quand je suis de bonne humeur, que ma bourse est bien garnie, où que je tourne au sentimental. — J'avais pour ami un Polonais ; je me serais bien grisé à mort, ou plutôt je me serais fait tuer pour lui, et le ferais encore, et le drôle ne valait pas deux liards. était... ^ et avait des principes détestables; mais il avait un gosier merveilleux, et disait d'une façon si singulière le mot qmi? 'qu'il me faut encore aujourd'hui pleurer et rire quand j'y pense.

g Je ne veux plus dire : « Tu ne m'as pourtant pas compris, et c'est bien ; » je crois que tu ne te passes pas volontiers du pathos en amitié. — Pour te faire plaisir, je veux parfois me draper du manteau de Caton, et bâiller : Delenda est Carthago

Au nom de Dieu, ne va pas croire que je manque d'affection pour le bon Gans, ou que je méconnaisse ce qu'il vaut. Il est vrai, lui aussi, je ne l'aime pas à cause des gros livres qu'il écrit, et de

sa noble façon d'agir, mais seulement pour sa manière bouffonne de me turlupiner quand il racontait quelque

histoire, et aussi pour son air bonhomme et enfantin quand il lui arrive quelque chose d'hostile ou de fâcheux. La seule chose que j'aie contre lui, c'est que, par son bavardage, il m'a causé maint ennui, et surtout que, malgré mes justes prières, il a parlé sur mon compte avec ce gueux de docteur G... Ce gueux, qui est juif, et qui cherchait, en m'attaquant, à se faire bien venir de quelques misérables âncirconcis, n'est pas, il est vrai, le seul de son espèce, ietplus d'une fois déjà j'ai eu de semblables occasions de souffrir et de hausser les épaules. Mais j'en veux à ceux de mes amis qui, malgré mes prières, se commettent avec de semblables drôles. Celui-ci est l'ami intime d'un certain K., qui, par envie de poète, s'est montré pour moi de la manière la plus hostile. Dernièrement, en lisant la Gazette du monde élégant, j'ai vu que ce K., vivait aujourd'hui à Brunswick car j'ai reconnu la plume de cet individu dans les articles sur le théâtre brunswickois. Je suis convaincu que ce misérable a été l'organisateur ou tout au moins l'instigateur des sifflets qui ont accueilli Almamor à Brunswick. Je sais comment se font de semblables choses, je connais la bassesse des hommes, et maintenant tu saisisiras l'im-

por tance des mesures que j'ai dû prendre en publiant ma tragédie. J'apprends qu'elle a été sifflée à cœur joie : ne sais-tu rien de particulier? Des juifs de la foire de Brunswick ont répandu cette nouvelle dans tout Israël, et, à Hambourg, on a rempli consciencieusement envers moi les devoirs de condoléance, l'histoire est très-fatale pour moi, elle a une influence fâcheuse sur ma position, et je ne sais comment réparer cet échec. Le monde, avec les imbéciles qui en font partie, ne m'est pas aussi indiffé-

rent que tu le crois, — Je ne puis avoir ici le Monde élégant^ et je te prie, quand tu y trouveras quelque chose ^\xt Almansor^ de le copier et de me l'envoyer. — N'oublie pas î

Je te dis que c'est un art véritable d'écrire de petites lettres. Aujourd'hui, je ne voulais t'envoyer que deux pages, et en voilà trois de remplies sans que j'aie touché la chose essentielle. Il s'agit de ta recensim que j'ai reçue à Hambourg. 11 me faudrait quelques feuilles si je voulais en parler à fond. Qu'il me suffise de dire qu'elle m'a prodigieusement plu, que la seconde moitié est excellente, même comme style, et que personne ne m'a jamais aussi profondément

compris que l'auteur de ce morceau. Je remercie du I 7

fond du cœur cet écrivain bien-almé. J'ai uii nouveau motif de désirer qu'il démettre inconnu. Personne n'a appris, n'est-ce pas, que tu es ce cher auteur ? — Immermann ne me semblé pas bien disposé pour moi. J'ai lu son Périandre. Ce livre est souverainement remarquable. Je ne saurais lé jagèt; qu'il s'y trouve des choses d'une beauté ravissante, je le vois bien; mais l'ensemble est-il une fusion harmoniettse de l'antique et dtt moderhe, oii un pétrissage malheureux de Sophocle et de Shakspeare? — C'est ce que je île sais pas! Il y a des forriès J)urément ântiqueâ et purement modernes qui sont Simplement juxtaposées; l'esprit vi*aî-méiit antique apparaît parfois ; — mais je veux d'abord entèndrece que d'autres dirotit. — Je ne fais rien* maintenant en fait de poésie ; j'ai hâte pourtant d'écrire ma tragédie. Tout dépend de ma tête. Au mloins, je sais que je ne ferai rien imprimer de si-tôt. — Pense aux notes sur les enchantements amoureux. J'ai reçu les six exemplaires des Tragédies.

Que devient le pauvre Marcus? Cohn a-t-il sfait quelque, chose pour lui? Il me l'avait promis, et je le lui ai instamment recom-mandé. A mon premier séjour k Hambourg, il m'avait très -généreusement

CORRÈSI'ONDANCE INÉDITE 411

pressé de m'oiivrif à lui, sî j'étais dans quelque embarras d'ar-gent; il s'offrilil eii ce cas â venir à mon stliïè, et, »èii vrai riégo-ciâht qui précise toili, îl me laissa voir que j'avais chez lui un cré-dit ouvert de cent cinquante thalers. Se le remerciai eti liii disant que, parfois, je pouvais avoir besoïil de qluèlques loûis tôtit âû plus, èlt qu'âlofâ c'était tôiijoiîrs â toi qie je m'adressais. Mais ce procédé de Cohn nié pliit, et je saisis cette occasion pour causer avec lui de MarcUs; et j'avais bori espoir* Je suis des plus contrâHès d'êti^e maintenant trop pauvre moi-même pour venir en aidé à ce brave homme. Je veux ctiercher à devenir aussi riche que les escrocs, âhès, porcs*epîcs et autres galants hommes de Hambourg. — J'ai rarement rencontré Wohlwilt à liambourg. « C'est un gros hoïrime, par conséquent uni bon homme, » dit Cer-vantes. Il. est très-triste, sentimental comme un barbet. Je lui suis cordialement attaché. Il a beaucoup de sentiment; seule-ment, c'est dommage que, dans son sentiment,* il n'y ait pas (fos. — Je t'en prié, écris donc à C» de né pas déblatérer contre moi chez mon oncle. — Je te prie aussi de t'informer chez Dûramler comment va la vente des Tragédies; il est vrai qu'on peut prévoir

411! (TKUVRKS DK ILEXRI HEINE

la réponse, les éditeurs se plaignent toujours. Fais en sorte que Gans, ne se fâche pas contre moi, je lui écrirai bientôt. Son Lh^oit de succession a-t-il paru ? Salue aussi très-cordialement

Zunz, ainsi que Lehmann. Ne crois pas que j'aie si parfaitement oublié la société \, c'est moins possible que jamais dans ce moment. Informe-toi chez le caissier, quand et combien j'ai à payer. — As-tu besoin de Basnage pour son article de la Revue? Ton exemplaire est' maintenant à ton service : faut-il te l'envoyer ? .

Une dernière demande. Mon frère *, qui a étudié pratiquement, plusieurs années, l'économie rurale, et qui peut occuper un poste d'inspecteur, est aujourd'hui sans place. La faute est, d'un côté, dit-il, à ce qu'il est circoncis, de l'autre, à ce que tous les propriétaires sont maintenant dans l'embarras et congédient leur monde. Je sais de Berlin, que J...n a des propriétés dans le Mecklembourg, et je crois que mon frère (ses prétentions sont des plus modestes) pourrait y être occupé d'une manière quelconque, si l'on s'employait pour lui auprès de J...n lui-même. Avise, cher Moser, à ce que cela

1. Gustave Heine, aujourd'hui propriétaire et éditeur de la Gazette des étrangers, à Vienne.

se fasse par toi ou quelque autre, et écris-m'en aussitôt que possible. En général, si tu savais un autre expédient pour mon frère, dis-moi un mot. Le pauvre garçon est réellement dans l'embarras, et c'est un si bon jeune homme, que je m'emploierais pour lui, même s'il n'était pas mon frère. Le plus jeune de mes frères* étudie assidûment les anciens, et veut devenir médecin. Je crois qu'il réussira comme savant et comme homme. Salue mille fois Liplce. Ne manque pas de lui dire que je le remercie cordialement. Je suis redevable à cet homme. — Adieu, bon Moser; garde-moi ton affection, écrismoi bientôt, il n'est pas nécessaire que ce soit longuement, et tu n'as pas besoin, comme dans ta dernière lettre, de construire philosophiquement et prolixement

ment ma personnalité. — Quant à ma santé, cela va beaucoup mieux depuis trois jours; trois jours sans maux de tête!... peut-être est-ce l'effet tardif des bains. Je commence de nouveau à ressentir la force de la vie et l'espoir. N'es-tu pas content de la conclusion de ma lettre?

- I. Maxirailien Heine, conseiller médical à Saint-Pétersbourg.

AU MEME

Lunebourg, le 5 ou 6 novembre 1823.

Cher Moser,

Je n'ai rien à t'écrire, si ce n'est que je (l'espère) avoir très-prochainement de tes lettres. Ici, il n'y a pas le moindre sujet à communication?, là à *mtm^ plus; c'est donc toi qui auras à faire les frais de la correspondance. Ici encore ?e montre mon égoïsme. Tout demander, ne rien donner: Véritablement je suis un égoïste qui met constamment ses amis à contribution, inutile à tout le monde, n'apportant aucune offrande sur l'autel du bien et prêt au contraire, à sacrifier à un caprice l'autel et lui-même. Un caprice? « Ah ! c'est cela ! » n'aurait dit le prince Hamletius. Et nous-mêmes, qu'en sommes-nous en fin de compte autre chose qu'un caprice du Créateur? Et, quant à l'égoïsme, peut-on appeler un avare celui qui épargne ou à son profit, qui lésine, et larde sordidement, et fait tort peut-être à la bourse des pauvres, — tout cela pour bâtir un

CORRÉSPONDANCE INÉDITE 145

cloître, OU si tu veux une synagogue? Ne juge jamais les caprices des autres ! c'est la réponse à la question pourquoi je veux « à tout prix » une position solide et lucrative; c'est pour cela que

je vise au barreap, et ne veux pas me traîner plus longtemps dans la pauvreté et la détresse...

j'ai été révolté de voir par ta lettre que l'on dit et . écrit, de Hanjbourg, du mal de moi. Dans une lettre d'Anselmi, j'ai aussi trouvé une allusion qui n'annonçait rien de bon. J'attends de toi que tu me dises tout, à cœur ouvert. Il est pour moi d'une importance infinie de savoir comment on me juge à Hambourg. Vraiment, la, à Hambourg, je n'ai point agi comme un égoïste. Malgré toutes les considérations de prudence secondaire, je n'ai pu me résoudre à encenser la médiocrité odieuse, et à médire de la supériorité. Je veux parler ici de mes jugements, si fort taxés d'hérésie, sur K. et B...S. Tu me connais assez pour savoir que le premier, avec tout son étalage de lumières et de raison éclairée, devait fort répugner à ma nature intime, tandis que le vigoureux B...S, bien que les vertus négatives du Temple lui[^]manquent, a dû me paraître très-digne d'estime. Ma prédilection pour le rabbinisme conséquent et

146 OEUVRES Dfi HENRI HEIXK

rigoureux est en moi, depuis bien des années, le résultat de recherches historiques, et non pas une idée à priori[^] ou un calcul du moment à la G. G. et Cohn. Si je n'étais pas un grand homme, je me donnerais le plaisir, comme un étudiant sortant de sa taverne, de jeter des pierres dans « les fenêtrek du Seigneur. » Mais précisément parce que je suis un, grand homme, ou tout au moins un homme, ou. si tu ne me l'accordes pas, un être tout à fait humain, je ne pouvais pas plaire aux Hambourgeois. Je l'ai remarqué bien vite, et me suis tenu loin de la canaille juive. Et pourtant cette canaille veut parler de moi ! Des hommes dont j'ignore l'existence ont raconté à mon frère que j'avais causé avec

eux, et Dieu sait ce que j'avais dit! Voilà les dégoûts, les mortifications juives, ou, pour mieux dire, possibles seulement en Israël, dont je suis abreuvé. — Toutefois je veux absolument que tu m'apprennes ce qui a été dit. Peut-être quelque fait controuvé nuirait-il à mon honneur. Mais je ne veux absolument pas que tu prennes mon parti contre des amis tels que G...

Je n'écris presque rien; les maux de tête et la jurisprudence m'occupent exclusivement. J'ai là une

CORRESPONDANCE INÉDITE ' \M

quantité de petits Lieder terminés, mais qui ne seront pas imprimés de sitôt. — Tu parles des « lignes ci-jointes de Varnhagen; » mais dans ta lettre il n'y avait rien : qu'est-ce que p a * ? Le Paria 2, de Michel Béer, est un chef-d'œuvre, je le reconnais volontiers puisque lui-même me tient pour un grand poète. Salue-le. Je salue très-cordialement le docteur Gans. Dans la romance que je t'ai envoyée 3, il faut que tu changes le second vers de la cinquième strophe et que tu écrives : ((Comme il chantait ces paroles d'amour. » Il y a un Abraham de Saragosse, mais j'ai trouvé Israël plus caractéristique. L'ensemble de la romance est une scène de ma propre vie; seulement, le Parc de Berlin est devenu le jardin de l'alcade, la baronne une senora, et moi-même un Saint-Georges ou même Apollon ! Ce n'est que la première pièce d'une trilogie, dont la se-

i. En français, dans l'original.

2. Michel Béer, frère du célèbre Meyerbeer, était né à Berlin en 1800. Le temps lui manqua pour mûrir un talent dramatique dont le Paria reste l'œuvre principale. Son Struensée ne fut représenté qu'après sa mort, en 1833.

3. Dona Clara. Voyez dans le volume des Poèmes et Légendes, la pièce qui porte ce titre {Nocturnes, page 171, édit. Michel Lévy : • Dang le jardin de son père, auj^ lueurs du soir, la HUE }9 r»|oA49 N promenai oic, «

conde montre le héros raillé par son propre enfant qui ne le connaît point, tandis que la troisième fait voir cet enfant devenu dominicain et faisant n^ettre à la torture, jusqu'à la mort, ses frères juifs. Le refrain de ces deux pièces correspond à celui <Je la première; — mais de longtemps, peut-être, je ne les écrirai pas. En tout cas, j'insérerai cette romance dans mon plus prochain volume de poésies. Mais j'ai de très-sérieux motifs pour désirer que, jusque-là, elle ne tombe pas en mains chrétiennes; aussi je te recommande toute la prudence possible si tu la communique à quelqu'un^ — Salue Robert, je fais grand cas de lui. — Quam à mon frère, écris-moi donc bientôt; c'est vraiment mal que je n'aie pas encore une réponse à son sujet. Tu peux dire à M. J....n qu'il m'obligera grandement en employant mon frère dans ses propriétés, en quelque qualité que ce soit, pourvu seulement qu'il soit occupé. — Adieu. N'oublie pas ce que je t'ai dit au sujet du]\fonde élégant.

Maintenant, j'ai encore quelque chose à te dire : sois-moi aussi bon que cela t'est possible, et, quand je te déplaïs, lève les épaules, mais ne secoue pas la tête. ■"••

A LPUIS ^Q^PRf *

Lunebourg, le 27 novembre 1823.

« La Némésis parmi les animaux, » tpar^ant la tj^te tout-toutour d'elle, et prêtî^nt attentivement Tc^reille. . .

Mais il- n'y a rien de nouveau à entendre, cher Robert, si ce n'est que je vis et vous aimez encore. L'un durera autant que l'autre, dont la durée est très-incertaine. Quant au delà de la vie, je ne promets rien. Avec le dernier soufflé, tout est fini, joie, amour, chagrin, lyrisme, acaronis, théâtre, les Tilleuls de Berlin, les bonbons aux framboises,

I. Louis Robert, écrivain qui a joué un certain rôle dans le monde littéraire allemand, de 1820 à 1830, auteur d'un drame intitulé la Puissance des situations. Robert était le frère de prédilection de son frère de Yarnhagen. — Sa femme, Frédérique Robert (la belle Souabe), était d'une beauté idéale, et son portrait rappelle l'une des plus splendides figures du Titien, une, qui a peut-être aimé, qui a dédit, comme on dit, le verset par lequel, toute une « guirlande » de sonnets. — Louis Robert et sa femme, fuyant Berlin à cause du choléra, moururent tous deux, à quelque jours de distance, d'une fièvre cérébrale, à Pader-Baieu, en 1832. Louis Robert fit partie, pendant les premières années du siècle, de cette pléiade poétique connue sous le nom de l'Étoile du Nord, et à laquelle appartenait Clamius, Fouqué et Varnhagen.

la Puissance des situations, applaudissements, aboiements de chiens, Champagne — et, du puissant Talbot qui a rempli de sa gloire les théâtres d'Allemagne, il ne reste rien qu'une poignée de maculature. L'eterna nox de la boutique de l'épicier engloutit la Fille de Jephté en même temps que le pauvre Almansor sifflé. Voilà deux mois que je végète dans une sombre mélancolie; je ne vois rien que sépulcres ouverts, imbéciles, et grands livres de commerce cheminant dans les rues. Il est rare qu'un rayon de soleil tombe sur mon cœur, un rayon de soleil comme le salut ami-

cal de la belle Souabe que Moser m'a très- gracieusement transmis, et comme la nouvelle que Louis Robert, lui aussi, ne m'a pas oublié. J'ai, en outre, à remercier encore celui-ci de ses bienveillantes paroles dans le Morgenblatt. Ces paroles m'ont été doublement agréables, puisque je me suis aperçu, en les lisant, que je m'étais mépris sur vous, et que vous n'êtes pas mesquin comme les autres. N'être pas mesquin, c'est quelque chose qui me plaît par-dessus toutes les autres qualités de l'âme que recommandent si fort nos compendia de morale. Mais ne croyez pas, vous RU881, que Je |o sois, bien que parfois je le puisse p^1"

CORRESPONDANCE INÉDITE Mi

raître. Peut-être lirez-vous encore un jour mes Confessions; vous verrez alors comment j'ai envisagé mon temps et mes contemporains, et combien ma triste vie, si pleine de tourments, s'est consumée dans les préoccupations les plus désintéressées, dans ridée pure. Je tiens beaucoup, oui, singulièrement, à être reconnu pour ce que je suis par les masses, et pourtant il n'y a personne qui méprise comme moi le suffrage populaire, et dérobe plus volontiers sa personne à ses applaudissements.

Je n'avais nullement oublié ma promesse relativement aux Fleurs du Rhin, Aujourd'hui, il m'est très-agréable que vous souhaitiez avoir pour ce recueil la poésie que Moser vous a communiquée. Je la destine donc aux Fleurs du Rhin^ et je désire qu'elle soit signée du simple chiffre : — E, et intitulée la Fille de V alcade. Peut-être sera-t-il bon que je passe encore ce morceau à la lime, car je l'ai écrit vite, et l'ai envoyé sans le relire. Je suis charmé qu'il ne vous ait pas déplu; car j'avais des doutes sur sa valeur. Ce petit poëme, en effet, n'exprime pas bien ce que je vou-

lais proprement dire, et peut-être même dit quelque chose d'autre. Véritablement, il ne devait point en citer le rire, moins encore dépoter une ten*

dance moqueuse. Je voulais simplement, sans but arrêté, avec une impartialité épique, rendre dans ce poème une circonstance individuelle, et en même temps quelque chose de général et d'universel, un moment de l'histoire du monde qui se réfléchissait distinctement en moi ; et j'en avais conçu l'ensemble dans un sentiment qui n'était rien moins que riant, mais sérieux et douloureux, si bien qu'il devait former la première partie d'une trilogie tragique. Je parle déjà trop longuement de cette petite poésie; mais il m'arrive comme à votre sœur Varnhagen, qui est toujours obligée, me disait-elle, d'écrire de longues lettres quand elle a la moindre des choses à dire. Saluez maintes fois pour moi cette chère bonne petite personne, avec une grande âme. Dites-lui que c'est un cas rare quand je n'en pense pas à elle. Toute la semaine dernière, c'est d'elle que je me suis occupé. Je lisais, en effet, la Corinne de madame de Staël. Je n'aurais certainement pu comprendre ce livre avant cette grande époque de ma vie où j'appris à connaître votre sœur. Et vous pourrez à peine croire, cher Robert, à quel point je cherche maintenant à plaire à madame de Varnhagen; c'est-à-dire qu'il s'en faut d'une bagatelle

que je n'aie lu tout Goethe ! Je ne suis plus maintenant un païen aveugle, mais je vois ! Goethe me plaît beaucoup. J'écrirais volontiers à madame de Varnhagen, mais cela me serait très douloureux : je ne pourrais pas sans fausseté passer M. de Varnhagen sous silence. Cet homme m'a donné bien des marques de bonté et d'affection, plus que je ne pourrai jamais l'en remercier, et ma reconnaissance pour lui durera certainement autant que

ma vie; mais un chagrin, au prix duquel le mal de dents (savez-vous ce que c'est?) dont je souffre en ce moment est quelque chose de délicieux, me déchire l'âme quand je pense à Yarnhagen. Lui-même n'en est guère coupable ; il \]i est seulement vepji un jour la fantaisie de jouer avec moi le rôle d' Antonio. Je puis supporter beaucup, et j'au]:*ais encore pris mon parti de cela |3orpn|e de tant çf'at|tre^ choses; mais cela amya juste dans un moment où je ne pouvais rien endurer, et oii la moindre dureté, un mot, un regard, un mouvement, devait produire en moi une incurable blessure. Vous connaissez ja vie, cher Robert, et vous savez qu'il y a des heures où les plus chers sont ceux qui peuvent nous blesser le plus profondément, où cette blessure produit

en nous peu à peu un sentiment ineffaçable, pour lequel notre langue n'a pas de mot, un sentiment où r ancien attachement vit encore, mais mélangé d*absînthe, de colère et de mort. Je ne sais comment exprimer tout cela, et, de désespoir, mon mal de dents a disparu.

Adieu; ne m'oubliez pas. Saluez pour moi votre charmante femme, dites-lui que j'ai lu les Fleurs du Rhin de 1824, — je n'en dis rien, autrement cela me prendrait trop de papier, — et soyez bien sûr que je vous aime.

P,'S. — Depuis mon départ de Hambourg, je n'ai pas eu l'occasion de voir un journal et je n'ai pas lu encore votre intermède dramatique pour la fête de Goethe, dont on me dit beaucoup de bien. Le Morgenblatt est un excellent recueil, et je suis résolu d'y faire paraître plus tard quelques petites poésies. Je voudrais bien savoir, de vous, si je dois offrir mes services, comme collaborateur, à la rédaction, avant d'envoyer quelque chose.

J'ai lu le petit livre de Hitzig sur Wernèr : de la boue, rien que de la boue ! J'ai lu aussi les balivergues posthumes d'Hoffmann, par le même, et peu s'en faut

est fallu que je n'en aie pris le mal de mer. De plus, j'ai lu le Périandre d'Immermann ; c'est le plus mauvais chef-d'œuvre que je connaisse. J'ai aperçu aussi le Recueil de Varnhagen sur Goethe ; c'est un arc de triomphe littéraire... J'ai encore feuilleté répais volume du professeur Schütz sur Goethe et Pustkuchen ; j'ai dû ouvrir la fenêtre tout de suite à cause de la fatale odeur. Je viens de recevoir l'écrit d'Eckermann. Ah ! comme je serais heureux de faire contre Goethe, en tirailleur volontaire, la campagne de l'indépendance. Mais je suis enfoncé jusqu'au cou dans le borbier des lois romaines. Je suis sans fortune, et il faut que je pense à mon pain de chaque jour, et puis je suis si hautain, comme vous l'aura dit le bon, le savant Moser !

A M. MOSER

Lunebourg, le 28 novembre 1823.

Très-cher Moser,

Il commence déjà à faire très-froid, et tu ne m'as jamais dit si tu avais reçu ton manteau. Avarât de

1J6 OKUVRES DK HENRI HEÏNE

partir pour Hambourg, je l'avais remis à la poste. Et, cette nuit, il m'est tombé dans l'esprit que peut-être, avec ta maudite délicatesse, tu n'avais pas le manteau, et ne disais mot.

J'ai reçu ta lettre du 8 octobre. Ma lettre s'est croisée avec la tienne. C'est une expression mercantile dont je me souviens de-

puis les jours où je voulais partout être un négociant. Oh ! oh ! je connais encore beaucoup de semblables expressions, et je pourrais écrire un livre d'édification israélite.

Tu ne m'écris pas I Ce n'est pas mercantile I Envoie au diable Nalus et Hegel, et tiens-t'en i^ l'examen de ce problème :

Si l'aune (J'indienne coûte 6 gros, combien vaut Almansor? Et si Almansor vaut 3 gros et 4 deniers, combien vaut l'auteur 1 ui-même ?

aa

facit : 2 gros * 3 deniers.

Voilà ce que je vauX, et cette lettre te coûtera davantage; — tu es un mauvais négociant. Mais,

CORRESPONDANCE INÉDITE 127

grâce à Dieu, je vauX pourtant quelque chose, si peu que ce soit. Fais, je te prie, le compte en marcs banco de Hambourg *, et envoie-le à Cohn.

Mais il faut que tu m'écrives à un cheveu près ce que je vauX à Hambourg, et à quel cours j'y suis coté.

Je suis charmé que la romance t'ait plu; je le suis moins que tu en aies ri. Mais c'est souvent ainsi, je ne puis raconter mes propres chagrins sans que la chose devienne comique. Je ne te blâme pas d'avoir communiqué la romance à des gens comme les Robert. Je permets très-cordialement que tu en donnes une copie à une dame qui, dis-tu, la laissera voir seulement à qui de droit... D'ailleurs, j'ai écrit hier soir à Louis Robert, et l'ai chargé de faire imprimer la romance (sans mon non^) dans l'œ & Fleu7's du Bhin.

Gomme yignore son adresse, je te prie de lui remettre ou de lui envoyer tout de suite l'incluse. J'aime beaucoup Robert: if ne s'est pas montré vétilleux avec moi, et c'est beaucoup dans ce monde égoïste et mesquin. J'aime aussi beaucoup sa sœur, — et Varnhagen lui-même m'est

Monnaie de compte qui vaut, au pair, fr

\t% OEUVRES DE HENRI HEI|<(É

toujours cher, bien qu'une heure néfaste nous ait séparés pour toujours. Lors de notre entrevue à Hambourg, il a eu quelque chose de blessant pour moi, et tu sais combien alors j'étais irritable. N'estce pas que Frédérique Robert est belle ? Est-ce que je t'en avais trop dit ? Elle réunit en elle Jocaste et Juliette, tout ce qu'il y a de plus grec et de plus moderne.

Je travaille beaucoup, je deviens tout à fait savant; mais, pour des travaux poétiques, ma tête est trop faible et trop palpitante de douleurs. — Comme tu es injuste quand tu me dis que je me moque de Marcus I Mon Dieu, je suis pourtant meilleur que tu ne crois. J'ai écrit aujourd'hui au pauvre petit homme une cordiale lettre que tu lui remettras, ou lui expédieras, franco^ s'il est parti. — J'ai vu Fannonce du livre de Gans. Folie t C'est le mot le plus indulgent.. Le titre spécial du livre est maladroit. Quant au livre même, j'en attends beaucoup, et je suis cordialement satisfait qu'on lui rende justice. Salue pour moi ce bon, ce cher Gans. Dis-lui que je suis encore très-malade, que chaque ligne me fait souffrir, et que c'est pourquoi je ne lui écris pas. Je suis un pâle feu follet; mais Gans est une

CORRESPONDANCE INEDITE ItO

lumière, une lumière de l'exii. Salue aussi le brave Zunz,

Parle-moi donc de la Société. Michel Béer a-t-il répondu? J'^i reçu une lettre de mon oncle de Geldern ; il m'écrit que, tout le long du Rhin, je suis maintenant aussi détesté qu'on m'y aimait naguère, parce qu'on dit que je m'intéresse aux juifs. Vraiment, j'ai rit Oh ! comme je méprise la canaille humaine, circoncis et incirconcis! Mon oncle me charge de demander pour lui trois exemplaires du second volume (lisez de la seconde livraison) de la Revue^ qui doit incessamment (? ?) paraître. Il en enverra le montant. — La réponse de J....n m'a fait rire aussi. Si j'étais à Berlin, je proposerais à la Société dénommer le docteur J....n président de la section d'agriculture. Vraiment, je veux me garder d'être jamais dans le cas de devoir réclamer pour moi-même les services de quelque riche israélite.

Rien n'est changé dans mes plans pour l'avenir. Je m'en tiens à Goettingue. Il est incertain qjie j'aille pour quelques jours à Berlin ; cela me coûterait trop d'argent, et je n'ai pas un denier à perdre, tu le sais. Et faire des'dettes n'est pas mon habitude, tu le sais aussi lâ?? — »-? Adieu, aime-moi

toujours, et sois sûr que je t'aime. — Au nom du ciel, est-ce sérieux de ta part, quand tu me dis (ju'on va représenter Baicliff? Quelle fortune pour moi si ma pièce allait réussir !

p.-S . —, N'écris pas en Poméranie pour mon frère : ce serait un port de lettre perdu. Il a trouvé à gagner provisoirement sa vie dans le Holstein, avec un peu d'argent par-dessus le marche. — Informe*toi exactement de ce qui en est de Ratcltff. On ne lui a vraiment pas rendu justice. Si je n'étais pas si vexé et outré, j'écri-

rais quelque chose dans ce sens. Les journaux ne sont, il est vrai, que les vespasiennes de la littérature; mais c'est là précisément que toutes les annonces sont affichées. Il n'est donc plus question de moi nulle part? Bôhringer ! Bohringer 1 laisse-moi changer avec toi ! — Je crois que Diimmler n'a pas exécuté mon ordre d'envoyer des exemplaires aux principales rédactions de journaux. Demafnde-le-lui donc* N'oublie pas! — Si tu veux t' accorder un plaisir, lis la Corinne de madame de Staël ; cela te plaira. Fais donc (jue Garis tienne sa promesse et m'envoie le Droit de succession.

CÔ.RjlESPONbANCE I.NÉDITE ^31

xxtt

Luneboui-g, le i*' décenibre i823.

C'est impardonnable ! déjà deux lettres de moi sans lirie ligne de répotise. Et, depuis quinze jours, je me ridiculise au bureau de la poste en faisant demândeî* quotidiennement s'il n'y a pas de lettres de Berlin. Tu n'as pas besoin de m' écrire d'amples lettres à l'allemande, des in-folio : quelques lignes suffisent. Dis-moi seulement que tu vis encore. Vois donc, aujourd'hui, par exemple, je ne puis pas jurer que tu ne sois pas mort; — ce qui, pour moi, accoutumé que je suis aux plus rudes coups de là destinée, ne serait pas une perte aussi grande que pour le reste de l'humanité. Écris-moi tout de suite si tu vis; — mais attends, je sais un moyen de te faire répondre immédiatement : il faut seulement te demander un service ; et je veux aujourd'hui te donner une comrhission des plus importantes pour moi, et des plus pressantes. Écoute-donc : je ne vais pas à Berlin, je dois n^énager mon argent. Mais les

premiers jours de janvier, je partirai pour Göttingue. Auparavant, il faut que je me fasse exmatriculer à Berlin, et que j'obtienne de l'Université un certificat d'études. Aie la bonté de te procurer tout cela pour moi; Gans te dira ce qu'il y a à faire.

Je n'ai pas voulu demander d'attestation de présence pour les publica * que j'ai suivis, et n'ai pu en obtenir pour les cours privés que je n'ai fréquentés qu'irrégulièrement : de la sorte, je n'ai à produire que trois certificats, à savoir, un de Hegel (I!!), un dit de Basse et une carte de Schmaltz... Je joins ici ma matricule pour plus de sûreté, et te prie de me la renvoyer, avec les certificats de présence, aussitôt que possible. Le bedeau peut tout faire à ta place. Tu auras, je pense, un thaler à déboursier. — Je me fie à toi. Sache bien qu'il m'est impossible de partir avant d'avoir reçu ces certificats, sans lesquels aucun étudiant ne peut paraître à Göttingue. — Je t'écris d'ici la plus grande hâte et la tête rompue de douleurs. Adieu; aime toujours ton ami fidèle.

jP.-S. — N'oublie pas de me répondre au sujet

4. Les cours ouverts gratuitement à tous, tandis que les étudiants n'ont accès aux autres qu moyennant finance. .

des journaux westphaliens. Salue tout le monde, et Gans par-dessus le marché.

AU MÉMOR

Encore de Lunebourg, le 9 janvier 1824.

Cher Moser,

J'ai reçu tes lettres du 20 décembre et du 3 janvier. Quelque besoin que j'éprouve de t' écrire longuement aujourd'hui, je ne puis t'envoyer que quelques lignes bien rapides. Je suis trop abattu, et ma tête bourdonne. Je partirai d'aujourd'hui en huit pour Goettingue, et j'espère que le voyage (que je ne compte pas faire trop rapidement) me distraira, et qu'un genre de Vie différent me fera du bien. Aujourd'hui,, je veux seulement te remercier pour le certificat. Avec les livres ci-joints tu trouveras un louis et demi, dont tu garderas quatre thalers et vingt gros pour couvrir tes derniers déboursés; tu remettras le reste au caissier de la Société. Je ne sais réellement pas ce que je puis devoir ; un semestre au

irioins n'a pas été payé (je n'ai jamais reçu de toi I 8

43i OCIVRES DE HENRI HEINË

une réponse là-dessus). S'il mancjue une bagatelle, fais-moi le plaisir de m'en faire l'avance. Tu es vraiment le marquiâ de Posa et le créiteur de tes amis 1 Mon découvert chez toi doit être considérable, je t'ai déjà interrogé à ce sujet et je ne sais rien, et franchement je n'y veux pas songer; car, avec la quantité de dépenses que je dois fatalement faire aujourd'hui, le payement de cette dette m'embarrasserait; mais tu ne perdras rien pour attendre, bien qu'autrefois tu eusses coutume de dire avec une expression très-particulièrement comique: «Les étudiants ne rendent jamais rien. » Je ris encore de bon cœur quand je pense à l'accent de ces paroles. Et véritablement tu as raison. Je perds beaucoup de cette manière-là. Quand un étudiant veut me soutenir ainsi un thaler % je lui donne plutôt vingt-trois gros, et j'ai gagné un gros de profit net. Mais n'est-ce pas une sottise à moi de te dire ces choses, à toi, mon créancier?

J'ai été très-vexé de ce quQ tu aies commenté, en homme piqué et de mauvaise humeur, et d'une façon qui n'en est pas une, nia demande de rerevoir de

Le ihaler valait alors vingt-quatre gros

toi de courtes lettres. Pour F amour du ciel, un homme qui lit et comprend Hegel et Yalmiki dans l'original, né sait pas comprendre une de mes ellipses les plus ordinaires! Mon Dieu, comme les autres hommes doivent se méprendre sur moi, puisque Moser, un élève de Friedländer et un contemporain de Gans, Moser, Jfosès Mojer, mon archiami, la portion philosophique de mon moi^ l'édition de luxe revue et corrigée d'un homme véritable, a l'homme de la liberté et de la vertu, le secrétaire perpétuel de la Société, » l'épilogue de Nathan le Sage, le critique de Bernays, la caisse de fer de Cohn, l'humaniste normal... — oùm'arrêterai-je?— Je veux dire seulement : combien je suis à plaindre si Moser lui-même ne me comprend pas t Quoi t même les épithètes bon savant te déplaisent I Plût à Dieu que Je pusse me les appliquer à moi-même dans un sens aussi étendu t Je faime de toute mon âme et je ne suis pas un homme de rien. — Si tu retiens bien cette formule dans ta tête, mes paroles ne te déplairont jamais, même celles ci-dessus. Je veux pluti^t des lettres courtes que de longues mais rares lettres. Je veux en recevoir souvent^ même quand tu n'as que peu de chose^ à me dire, bien que je pré-

fère assurément quQ tu m'écrives souvent et beaucoup.

Tu me parles ppu de la Société. Penses-tu, par hasard, que la cause de nos frères ne me tienne plus au cœur? Tu te trompes alors énormément. Bien que mes maux de tête m'accablent, je n'ai pourtant pas cessé d'agir. « Que ma droite se dessèche, si je t'oublie, Jeruscholayim 1 » c'est à peu près les paroles du Psalmiste, et ce sont toujours les miennes. Je voudrais pouvoir causer une heure seulement avec toi de toutes les pensées qui me sont venues sur Israël, à propos surtout de ma propre situation et tu verrais — comment l'éducation des âmes fleurit toujours au Steinweg, et comment Heine est, et restera toujours Heine. Je suis curieux de lire ton article dans la quatrième livraison * ; envoie-lamoi à Göttingue dès qu'elle aura paru-. Je t'écirai d'abord après mon arrivée et t'enverrai mon adresse. Si cela m'est possible, je donnerai certainement un bon travail à la Revue, Tout au moins, pour peu que cela en vaille la peine, je ferai bientôt un extrait de l'article du Lexique de Göttingue

1. Cette quatrième livraison de la Revue scienli/ique du /udaïsme n'a jamais paru.

relatif aux écrits publiés sur les Juifs. Salue beaucoup Zunz ; je me suis cordialement réjoui de sa promotion. Excuse-moi de ne lui avoir pas écrit encore; je le ferai bientôt, de Göttingue. Dis-lui bien que ce n'est pas la paresse qui m'empêche d'écrire, mais que c'est ma pauvre tête. Je souffre même en écrivant ces lignes. Je suis contraint de négliger tous mes amis et toutes mes relations. C'est pourquoi je n'ai pas. écrit au conseiller criminel Hitzig, comme je l'avais dès longtemps résolu. Gans a des motifs de gronder contre moi. A Hambourg, Wohlwill m'en veut réellement, et interprète mal mon silence. Tu as vu sans doute madame de Hobenhousen: que dit-elle de moi ? C'est honteux à moi

dt< i«*avi>ir pas écrit quelques lignes à cette bonne personne. A propos! Comment le Paria a t-il été accueilli ? Bien, certainement, car il n'est pas plus mauvais que les tragédies de presque tous les autres poètes du jour, et l'axiome qu'une tragédie écrite par un juif doit être nécessairement mauvaise, cet axiome ne peut plus être mis sur le tapis, et Michel Béer ne saurait m'en être trop reconnaissant. Mais, si le pauvre a Paria^ repoussé de tous, a été repoussé ai: «si par les brumines à Imieltes et |çs schou-trasà ép:iulette^

438 OEUVkES*^DE HENRI HEINE

du parterre, console-le en lui rappelant le destin de Ben-AbduUah *, et donne au pauvre rejeté le conseil d'oublier l'oppression de l'esprit de caste dans les bras d'une bayadère, au moyen du mariage gendorva (voir Gans, Droit de succession^ I).

...Je suis, grâce à Dieu, guéri d'une ébullition maligne qu' avak provoquée la traduction du Coran, de Boyisen. // m'a fallu croire à ce Mahomet... — Jq suis assez bien avec Hambourg. — Adieu, et reste bon pour moi. Ne m'épargne jamais; de mon côté, j'en ferai autant.

Hanovre, le 21 janvier i824.

Que les dieux protègent ta tête 1

Tu vois par cette apostrophe que je crois encore aux dieux et ne suis pas aussi impie qu'on le di^, — et, par la date ci-dessus, que je suis mainf enant dans cette ville où l'on n'a a})oli que récemment la torture. Je suis arrivé hier au soir, et sujs resté la jpur-

!• Almatisor,

néé ici, car je me sentais trop épuisé par une nuit passée en voiture, avec un très-mauvais temps, et une société plus mauvaise encore. Je serai après demain à Goettingue et saluerai le vénérable Carcer^^ les piteux lions de la Wenderthor, et le buisson de roses sur la tombe de la belle Cécile. Je ne trouverai peut-être pas une seule de mes anciennes con- Dajssances à Gøttingue : c'est un peu mélancolique. Je crois que, dans les premiers temps, je serai très-sombre; puis je m'habituerai à ma situation, je me réconcilierai peu à peu avec l'inévitable, et à la fin le lieu me deviendra suffisamment cher, et je souffrirai quand il faudra le quitter. Ainsi m'est-il toujours advenu, et même à peu près à Lunebourg :- « Lorsque mon départ de cette ville s'approchait, les hommes et les femmes et principalement les belles femmes s'empressaient de me plaire et de me faire regretter mon séjour de Lunebourg. Voilà la perfidie des hommes ; ils nous font des peines même quand ils semblent nous cajoler. ^ . »

Ma lumière va s'éteindre, il est tard, et je suis

La prison de l'Université

2. Ce passage entre guiliemels, comme quelques autres placés de mémd, est en'françaii dans rorigbat.

trop endormi pour écrire en allemand. A vrai dire, d'ailleurs, je ne suis point Allemand comme bien tu sais (Voyez Rùhs, Fries, passîm)^ et, si je Tétais, je ne m'en ferais pas gloire. « Oh ! ce sont des barbares I » Il n'y a que trois peuples civilisés : les Français, les Chinois et les Persans. Et je suis fier d'être Persan I Si je fais des vers allemands, cela tient à une circonstance particulière.

La belle Gulnare a appris, d'un grand benêt de savant, que l'allemand a des analogies avec sa langue maternelle, le persan ! et, aujourd'hui, l'aimable fille d'Ispahan étudie la langue allemande, et, pour s'exercer dans la grammaire, elle traduit dans sa langue suave et lumineuse (la langue de bulbul et des roses) des passages de mes poésies que j'ai su introduire en contrebande dans son harem. Ah! comme je languis après Ispahan ! Ah ! pauvre que je suis, loin de ses minarets aimés et de ses jardins odorants ! Ah! c'est un sort affreux pour un poète persan d'être condamné à votre allemand abject et raboteux, d'être torturé jusqu'à la mort par vos voitures de poste aussi cahotantes que votre langue, par votre mauvais climat, vos sots visages de tabagie, et Vo8 Pandectes, et votre jargon philosoplû*

que, et toutes vos autres misères. Firdusi! ô Ischami ! ô Saadi ! que votre frère est malheureux ! Ah ! comme je soupire après les roses de Schiras ! L'Allemagne peut avoir du bon, je ne veux pas en médire davantage. Elle a aussi ses poètes : Karl Mùchler, Glauren, Gubitz, Michel Béer, Auffenberg, Théodore Hell, Laun, Gehe, Houwald, Rückert, Müller, Immermann, U hland, -Goëthe. Mais qu'est-ce que toute leur gloire au prix d'Hafis et de Nisami ! Et pourtant, bien que je sois un Persan, je confesse que le plus grand des poètes est encore toi, ô grand prophète de la Mecque, et ton Coran, bien que je ne le connaisse que par la traduction de Boyisen, ne me sortira pas de sitôt de la bouche.

Que le Paria de Michel Béer ait si fort réussi à Berlin, c'est ce que j'ai appris hier matin à Celle, et, ce qui est assez singulier, d'un vieux juif chez lequel je changeais quelques ducats. Celui-ci tenait le fait d'un pédicure qui venait directement de Berlin, et avait pu s'y convaincre que le Paria était au pair avec les œuvres

de Schiller et de Goethe. Je suis à demi curieux, cher Moser, de connaître ton jugement sur cette pièce, à laquelle tu as eu certai-

nement une grande part, puisque Michel Béer est, aussi bien que Fränkel, de tes représentants. Pour moi, je le connais depuis longtemps, car l'auteur lui-même me l'a lue. Elle m'avait plu et m'aurait plu davantage encore si déjà je n'avais connu de trop près l'Inde et l'esprit hindou. L'idée principale du poème, c'est-à-dire que le Paria est un juif déguisé, m'a souverainement choqué. Il ne vien[^]

dra à l'esprit de personne que ce dernier ressemble

au Paria hindou, et c'est sottise de s'extasier sur cette ressemblance. Mais la chose la plus sottise, la plus dommageable et la plus digne du bâton, c'est l'idée saugrenue du Paria qui présume que ses ancêtres par quelque méfait sanglant ont mérité leur triste condition. Cette allusion à Christ doit bien plaire à certaines gens, surtout venant d'un juif, d'un poète aquatique. (Tu n'oses pas mal interpréter cette expression [^] : un juif, un poète aquatique, that WHl not say a jew who is a wateopoetj but a jew who is not y et baptised[^] a waterproof-jew f) Je voudrais que Michel Béer fût baptisé, et s'exprimât aussi vertement qu'Almanson, sur le christianisme

I. En français, dani ToriglnaK

dORRESPONDANCE İNĖDİTİ U₃

au lieu d'en parler avec des ménagements timides, et même, comme on vient de le voir, de lui faire les yeux doux.

J'ai plus parlé de Tllomme et de son poëtiie (j[iic cela ne me siéd, mais c'est surtout S causé de Tàllusion cî-dessùs, laquelle constitue un fait qui ne peut nous être indifférent. — J'attends Wenfôi de tes lettres à feoettingue. Écris-moi sous l'adressé qui suit : « H. H. de D., studiosus juris ; s'informer chez le bedeau de l'Université, i Adieu, écris-moi beaucoup^ et àime-moi toujours. Sàliie Zunz, Gans, Léhmnn et autres.

AU MÊME

De Gœttin^ae, hélas! le i février 18â4.

Cher Moser,

Me voici à Gœttingue depuis neuf jours, c est-àdire que je suis déjà rongé d'ennui. Mais je l'ai voulu, et c'est bien ; silence I je ne veux plus mé plaindre. Je lisais hier au soir les lettres de Rousseau, et je Remarquais combien c'est chose fasti-

dieuse de se plaindre perpétuellement. Mais je ne me plains qu'à cause de ma santé, et tu me rendras cette justice que les gre-dins qui, par leurs machinations cherchent à empoisonner ma vie, na'ont rarement arraché une plainte. Je me sens assez grand pour cela. Je vis maintenant tout entier dans ma jurisprudence. Si tu crois que je ne deviendrai pas un bon juriste, tu es dans Terreur. Tu peur, à ton *aise, me récuser comme avocat; mais tu ne dois en souffler mot à personne, autrement je n'aurais plus qu'à mourir dé faim. Il faut que mon dîner me soit servi sur un des plateaux de la balance de Thémis ; je ne veux plus vivre dés miettes de la table de mon oncle. Les incidents de l'été dernier ont fait sur moi une impression diabolique. Je ne suis pas assez grand pour supporter Thumiliation. En fin de compte, il y a peut-être en moi plus de mal que de bien; en tout cas, l'un et l'autre en

proportions colossales. J'aime cependant le bien, et, à cause de cela, je t'aime aussi, bon Moser.

Écris-moi beaucoup. Autour de moi, il ne se passe rien, tout est silencieux, et essentiellement différent de chez vous. Dans tout le monde, comme tu sais, les hommes passent leur vie à s'occuper les uns des

autres, à observer, traverser, ou favoriser (dans leur propre intérêt, cela va sans dire) ce que les autres font ou ne font pas, leurs projets et leurs actions, ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent. A Berlin, on se préoccupe plus des vivants; ici, à Göttingue, davantage des morts. Pour parler avec mon ami Rousseau¹: t A Berlin, on est plus curieux des sottises qui se font dans ce monde ; ici, on est plus curieux de celles qu'on imprime dans les livres. > Je cite Jean-Jacques, et non pas mon ami Jean- Baptiste de Cologne, qui, vraisemblablement, n'est plus mon ami. Depuis onze mois, je ne sais rien de lui. Il doit être rédacteur d'un journal à Cologne. Jusqu'ici, il ne m'est pas tombé sous les yeux un seul journal du Rhin ou de Westphalie. J'ai eu l'occasion de fureter dans quelques autres journaux surtout littéraires, du reste de l'Allemagne, et, à mon grand dépit, je me suis convaincu que ce maudit Diimmler n'avait pas fait annoncer mes Tragédies dans un seul, sauf la Gazette de Berlin. Mais ne sois pas cause qu'il commette une sottise plus sotte encore, c'est-à-dire qu'il fasse réimprimer une seconde fois l'ancienne annonce. Tâche seulement d'obtenir

qu'il s'occupe à répandre un peu mieux le volume. 1 ^ 9

iiÜ OËUVftKS t)£ ilBNRI H£liN£

Donne-lui aussi mon adresse pour le cas où il aurait quelque article à m'envoyer. Ci-joint un louis avec lequel tu m'achèteras chez Dummler cinq ou six exeffif^latres de mes Tragédies, que tu m'enverras par le premier courrier.

Que dois-je faire? J'ai promis à quelques belleâ fertimes (non pas ici) les Tragédies^ et il faut que Je m'exécute, car ma galanterie est toujours plus grande que ma pauvreté. Ici, quelques amis Ont aUssi cherché inutilement le livre chez les libraires; j'ai ptoJ-nis de le faire venir, et ce trafic mè coûtera itioû ar^nt. En échahge, je trouve les publications dé BrdckUaûs dans toua les cabinets de lecture: — Donne-moi une déâriition des boutiques d'épiciers. — A Liinebôurg,* oti me lit et oh lù'eîtalte avec frénésie. — Âdieti; salue Gans^ Zûnz, etc*

AIT MEME

GoettiDgtte, le 25 février 18i4.

Cher Moser,

Je riè saïs comment iiii'expliquêr ton silèncè. Pluâ j*y songe,
plus je nie se/is inquiet. Est-èè l'artii qui

eà Ifibft, bit r^initlé? Je né àkis,' clè§ deiÀ; èè (ttiü rii'&üüñ-
 geïait Ife pitié. Mort; tti nô Tés èertdriëmètt pàà; ti(es trô]) rési-
 gné et trop pdtîéit flo'iii^ t'èti^é laissé riiOoirr. Mais tòiï atnîtig
 pbiir tfiôi? Oli ! ce sferàlt tibp tôt SI eilè fleiait déjà être riibrtéf
 Tdùtes mes âiitëi Stttitié^ bflt vécti plus Ibhglëibjps, et, si riïne
 h'àtalt paâ été frappée d'apopleiïë, Fautre èüttpdsdiltiëe par ia ca-
 lomnie, èonstiinéé par le tiiirkébié de la ilédèui*, OU l'âfiëe ^iar
 (jtielqiùè sLùfrè duâëi èllèà: ^^àiènt eficôtè touteâ èù vie.

lis sdtit d iîôttîîff ètix, èèiix <iiiè jé {}iif^ àpIpèlèV /"efe frtéi
d/^is, t{ue' î'âî Éilèn lè droit de parfe^ dè§ délices de i*âfrîîté *.
— Comment tè porteâ-tî'? i

Toutefois, je ne veux feJré to'H ni à tîîôî iii â d'autres, lè me
àûûs cdiivaîiicu -^ et à^efe chagrin — ijtfe tofdé lès séflîmèiîts
qui bni une fois grandi iàM iûbti Cteur f dèmetir'èrcWt entiers et
indestrUc* tifiîé^; iifesf l([liigtèiîi][)é t[dé le cteur liii-mémè, et
tdttt ce qttî s't Wétlt, dèifiètirerà dâhé éoû intégf lié* Et, pour ce
qui concerne les autres, il est possible

i. ^ Ich iân timer mit feecfit vôn der Setigiceit dkit Frèundschaft
sprecken^denn ào mâûche seligè FteuÀdschaft hi mit |:ebiîbeti.
» — H y a là un jieu de mots intraduisible^ et que je n'ai pu

que leurs sentiments ne soient pas d'une étoffe aussi indes-
tructible que les miens; pourtant je remarque que je fais souvent
tort à ces gens-là, en croyant que leurs sentiments sont faits
d'une substance trop légère, comme peut être du papier de poste,
delà charpie, de la gelée aux framboises, etc. Oh! j'ai rencontré
tant d'hommes dont les sentiments étaient solidea comme du
bois et indéchirables comme du cuirl Et pourtant ces sentiments
de bois et de cuir ont « dû céder à la loi du temps. » 11 n'y a pas
jusqu'au pauvre Rousseau à qui je n'aie fait tort; j'ai reçu de lui,
ces jours-ci, une touchante lettre où il se plaint que je l'oublie
complètement, lui qui m'est resté si attaché.

Je lui ai répondu que c'était moi qui étais resté longtemps sans
lettres de lui, moi qui me sentais blessé par ses reproches, etc. Je
lui ai laissé voir que^ je ne le croyais pas franc de toute duplicité;
toutefois, je lui ai annoncé la seconde édition de mon amitié.

Je vis très-retiré. Le Corpus juris est mon oreiller. Je m'occupe pourtant de mainte autre chose : -par exemple, la lecture des Chroniques, et la consommation de la bière. La Bibliothèque, et la cave du

Rathhmsts me ruinent. L'amour me tourmente aussi. Ce n'est plus, comme autrefois, Tamour exclusif pour une seule : je ne suis plus monothéiste en amour; mais, de même que je penche vers la bière double, je penche aussi vers un double amour. J'aime la Vénus de Médicis, qui est ici, à la Bibliothèque, et la belle cuisinière du conseiller aulique Bauer. Hélas! et toutes deux sans espoir!...

Très-heureusement, on me dérange en ce moment. N'est-ce pas que j'ai dessein de te révolter, et d'éteindre pac un afflux de bile la dernière étincelle d'amitié qui pourrait encore briller faiblement pour moi dans ton âme? Mais véritablement « je suis très-enrhumé \ » ou, pour parler allemand, j'ai un tpès-fort catharre. Et, en outre, je suis de trèsmauvaise humeur, et, plus encore que je ne suis de mauvaise humeur, je suis ton ami.

P. -S. — Ne salue personne, pas même Gans. Il ne m'a pas envoyé son Droit de succession. Mais, s'il se ravise, je lui dirai en confidence ce qu'en pense Hugo 2. —Combien de temps les Robert resteront-ils

En français, dans roriginal

3. Le prof. 'Hugo, doyen de la Faculté de droit de Goettingue.

à BeriiB? Si tu revois une fois U)?el}ô Souabe, dislui que j'^(
{i|it 1% connaiBs^nce de ^a coi^^ine, la Vêpus de Médicis. Gafi^
^st ppuptapt uo grajad hpmwe, presque aus^i gpain4 que ,^n
gros pi^xmn^ n^mî^ de Berlin, N. Friedricb\$^tras\$ip, 48 *.

AU MÊME

aqeUiçggie, I9 19 mars i^2i.

Cher Mo^er,

J|8 fépondr^i y^rljalepfapt ^ fa (ett^g fif| 24 féyriep. Oui, jjç
préf)t^é4ite \p plapj si j.e ne ipe 3j?ps pas trqp mi^l «dans ^^e
qufnâji^ej d'allep ^ Rertip et d'y passer quelques \$eniaine3.
No)i|S ^vf)ps ifp pipis (le yapances; la vie dp Gœtting}ie nie ren-
jïlfpçriblement mél^pcplique : un voyagp qui fpe 3eppuera me
fera du bien pour mes maux de tête, qui, de nouveau, me' tour-
mentent sans répit; et, ensuite,' je pourrais bien te faire croire
que c est tQi qui nf^'attires Je plus à Berlin, et hier, tout le jp{ir,
je mp le suis figuré; mats ce matin, au lit, je me jderjf^Pdais, à
supposer que tu fusses ici et moi à Berlin,

i. Gans avait publie, en 48^o, on Commentaire sur Quaa.

CORRESPONDANCE INÉDITE loi

si je viendrais à Gœttingue? Mais pourquoi me casser la tête à
découvrir les raisons qui me font aller à Berlin? Suffit, j'y vais. Je
suis dépité d'apprendre que les Robert partent ce mois-ci pour
Vienne. N'était cela, je me figurerais que je vais à Berlin pour
^madame Robert. Mais madame de Varnhagen...?»

Jui, je me réjouis de revoir cette charmante fenime. lais pour-
quoi encore me creuser la tête? Suffit, je is. Je t'écrirai avant mon

départ, afin que tii jiïsses^me louer pour quelques semaines une-
cham-

tranquille.

|Ton long silence m'a fait passer de mauvaises ires et a réveillé
en moi bien des pensées maukises. — Hais est-ce ta faute si tant
de mauvaises Doses sont ainsi latentes en moi, et apparaissent la
moindre occasion? Ne dis à personne que je vais à Berlin; car j'ai
de sérieux motifs pour désirer iu*on ignore ce projet à Ham-
bourg, jusqu'à ce que |e l'aie mis à effet. D'ailleurs, je ne veux pas
dissier en visites les premiers temps de mon séjour. Tu rverras où
j'en suis avec ma pauvre tête, et combien je dois m'interdire toute
excitation. Je t'en prie à ^ayaflc^, qpğıî4 i^çm 5»roo§ »ndmbh,
pa« un mot

tle Hegel ; prends des leçons d' Auerbach pour pou-

|j>2 OEUVRES DE HENRI HEINE

voir me dire beaucoup de choses fades et insipides; mets-toi
dans la tête que je suis un sot comme Caïus et Titius, etc. Surtout
ne me demande aucune preuve de vigueur, comme tu le fais dans
ta lettre; que ma poésie soit morte ou non, et quoique puissent
dire de moi nos gens esthétiques de Berlin, que nous importe? Je
ne sais pas si Ton a raison de me considérer comme une lumière
éteinte; je sais seulement que je n'écrirai rien aussi longtemps
que les nerfs de ma tête me feront souffrir; je sens plus que ja-
mais le Dieu en moi, et plus que jamais le mépris pour la foule;
mais, tôt ou tard, il faut que la flamme de l'esprit s'éteigne chez
Thomrne; d'une plus longue durée — peut-être d'une- durée éter-
nelle — est cette flamme de l'amour (l'amitié n'en >est qu'une
étincelle) qui pénètre de part en part notre pauvre corps fragile.

Oui, Moser, si cette flamme était près de s'éteindre, tu pourrais être inquiet. Mais il n'y a pas de danger encore, je la sens brûler en moi.

J'ai envoyé dernièrement au professeur Gubitz un cycle de petites poésies < pour être publiées dans

1. C'étaient trente-trois Lieder du cycle intitulé le Retour. Voir Drames et Fantaisies, 1865.

le Gesellschafter, Dis-lui de les faire paraître bientôt, et, si cela a lieu avant mon arrivée, fais-loi remettre par Gubitz huit exemplaires de ces poésies; car je ne les ai envoyées qu'à cette condition. .

Je désire que tu en fasses brocher trois exemplaires, chacun à part, et que tu en envoies deux, sous bandes, franco^ à ma sœur. Adresse à madame Charlotte d'Emden, née Heine, N. Wall, 167. Tti enverras le troisième de la même manière à M, le docteur Gristiani, à Lunebourg. — Pardonne-moi toute la peine que je te donne.

Je resterai sans doute ici jusqu'au 2 ou 3 avril, et, si alors les poésies sont imprimées, et qu'un exemplaire puisse encore me trouver à Göttingue, j'aimerais que tu pu.sses me l'envoyer de la même manière. — Beaucoup de ces petits poèmes ne pourront te plaire, ni à toi ni à d'autres, et ils ont pourtant, surtout dans la forme, quelque chose de tout à fait original, et, par conséquent, une réelle valeur.

Salue pour moi ton ami Lessman ; je me réjouis de faire sa connaissance.

Adieu ; aime-moi toujours, et conteïite-toi de ce

que je suis et serai, sans rechercher subtilement ce

que je pourrais être. Ne va pas non plus mourir avant que je t'aie revu.

:^xxii

Magdebourg, le 4 avril 1824.

Il y a déjà quelques jours que je suis à Magdabourg, et mon ami Immermann, qui y vit raiaintenant, me retient ferme. Mais peut-être, demain, je m'arracherai de nouveau à lui, let partirai pouf Berlin par une occasion, ou avec la malle-poste. Dans N ce dernier cas, je t'adres3erai ma malle. Aie maiputenant la)gonté de louer pour moi, n'importe où, une chambre à la semaine si c'est possible, pas trop chère, mais aussi pas mauvaise. Non pas chez un juif, à cause de , et nulle part dans le voisinage d'un serrurier ou de quelque autre artisan frappeur; avise aussi à ce que la chambre ne soit pas contiguë à quelque appartement où l'on parle à grand bruit. Excuse-moi de te donner tant de peine, moi qui ne saurais t'en récompenser autre-*

ment que par mon amitié. Je ne me trouve pas trtST bien; j'ai pagsé upe mauvaise puit dans 1^ Hartz : rien (jue montagnes neijses, et qjie Ip diable emporte son cher Blocksberg * ! — Les corbeaux voltigent toujours autour du Kiffhâuser, et le viei^:^ sire avec sa barbe rousse pourra patienter que/que temps encore.

Je ne saurai? rien ^ dire de lif agdebpurg^ si c^ n'est que cette ville enferme dan3 ses murs une magnifique cathédrale, et, dans ce njornent, (Jpux tyhr considjérables poètes. Uun est ton ami.

xxxni

A VARNHAGEN

Rprlip, le M avril m'*-

A Monsieur le Conseiller de Légation Vamkagen d'Ense,

Lorsqup je vous ai rencontré, Tannée dernière, à Hambourg, j'ai fort bien senti qu'il y avait dans votre manière d'agir avec moi qffjelqqp chflsp fie

1. Sommité du Bi^ockep, célèbre par les sabbats diaboliques de la légende.

io6 OEUVRES DE HENRI HEINE

blessant; mais j'étais alors très-préoccupé, et je laissai tout passer autour de moi comme en un rêve ; plus tard seulement, quand je fus plus calme et plus éveillé, j'arrivai à la conscience claire que vous aviez réellement montré pour moi des façons blessantes , et que cela s'était même exprimé par un fait. Ce fait, c'est que vous avez qualifié carrément de non-vérité l'assurance que je vous ai donnée d'avoir demandé à Fouqué la permission de communiquer à mes amis la poésie qu'il m'a dédiée. Il est inutile de dire ici combien cela m'a causé d'heures de tristesse, et combien même le souvenir de tant d'attachement et de bonté que vous m'aviez témoignés autrefois, en a été troublé. Il est encore plus superflu de dire que je n'ai pas trouvé à propos de procéder dans cette affaire avec les formalités et arlequinades ordinaires, si peu conformes à notre caractère et à nos relations réciproques; j'ai préféré tout remettre au temps, le grand mé- (liateur. Celui-ci aura déjà fait quelque chose, et, pourvu que vous lisiez la feuille ci-jointe *, il vous

i. Voici cettfe feuille :

• A la demande «le M. Henri Heine, j'atteste que ce dernier, peu après avoir reçu^ dans le mois de juillet, une poésie que je

sera démontré que vous m'aviez fait grandement tort.— Ce qui précède est le motif pour lequel je ne vous ai pas écrit précédemment, et ne me suis plus ouvert à vous avec la confiance d'autrefois. Vous pouvez cependant être sûr que l'affection et la reconnaissance que j'avais autrefois pour vous sont restées les mêmes, et que les sentiments de chagrin et de douleur que vous m'avez causés plus tard s'évanouissent de plus en plus chaque jour, et dans le moment même où j'écris ceci. Aussi je ne demande de vous aucun éclaircissement; je sais ce que vous pensez, cela me suffit, et je désire même, si cela se peut faire sans contrainte, qu'il ne soit jamais question entre nous de cette lettre que je vous écris pour obéir à un besoin de mon cœur.

J'attendsr encore beaucoup du grand médiateur, et j'espère qu'il vous permettra d'apprendre à mieux me connaître, et de vous persuader combien je suis votre ami.

loi avais adressée, m'a écrit pour me demander Taut^risation expresse de la communiquer à ses amis, parce qu'il ne pouvait pas répondre que Tun on l'autre d'entre eux ne la publiât. » Frédéric , baron de la Motte-Fouqué, major et chevalier.

• Berlin, le 10 avril 1824. »

188 OKUVBES nK HENRI HEINE

XXXJY

A M. MOSER

GoHlingiie, le i7 mai iSU.

Cher Moser,

Je suis revenu de Berlin en deux fois vingt-quatre Jieures; mercredi, à six heures, j'entendais encore dans la voiture le son de ta voix, et samedi, à six heures, résonnaient déjà à mes oreilles les accords ennuyeux des philistins et des étudiants de Goettingue. J'ai dû traverser Magdebourg sans voir Immermann. La poste ne s'y arrêta qu'une demi-heure; il m'aurait fallu y passer plusieurs jours, si je Tayais manquée, et il me tardait trop de me remettre au travail. Me voici donc à Goettingue tout à fait isolé, et j'écoute les Pandectes, ou bien je suis assis au fond de ma taverne, le cœur plein d'une langueur if)4é8pissal)l6, et d'un fatras juridique encore plus inconipréhensible. Je mp trouve assez bien, ma tête n'est p^§ epcQrp tput à fait Ubre, iT^ais au moins je n'en souffre pas. Je compte pour cet été être débarrassé de bien des misères, — je l'espère plutôt, car

il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'exil (6oW^«); j'aurai peu à récrire cet été; à Berlin, au contraire, il se prisse chaque jour quelque chose qui lU^intéresse, et il faut que tu m^écrives beaucoup. , Aujourd'hui, je veux te faire une surprise agréable, en te confiant un message qui, entre frères, vaut bien niille écus. Il s'agit de présenter à la belle madame Robert le sonnet ci-inclus.'Ne le laisse voir auparavant à âme qui vive. Il ne vaut pas grand'chose, mais j'avais promis d'adresser une poésie à cette belle personne, et, pour une œuvre de circonstance ainsi commandée, où la convenance exigeait d'un côté, et de l'autre interdisait tout véritable sérieux, celle-ci n'est pas encore trop mauvaise, et plaira à la charmante jeune femme, et la réjouira, et pourrait bien rapporter au messager, s'il n'est pas trop timide, un

tendre pourboire. Dans tous les cas, tu attraperas quelque chose, peut-être un grand éclat de rire.

Dis à la belle femme que je lui éprirai bientôt au sujet de VAL-manach^ et que je n'ai pas vu Immermann, mais que je lui ai déjà écrit pour le même sujet. — Si Rubo est de retour de son voyage, priele de te remettre le cahier de Meister qu'il m'a pro-

mis, et je te serai extraordinairement obligé de me renvoyer aussi vite que possible. — Comment se comporte Gans? Est-il revenu à la raison? — A mon arrivée ici, j'ai trouvé un gros paquet de Rousseau renfermant le journal l'Agrippine^ avec le grand morceau de critique sur mes poésies, et plusieurs éditions nouvelles des œuvres de mauvais poètes rhénans, qui me les adressent avec les courbettes les plus profondément* respectueuses; enfin, le Livre des Sentences de Rousseau lui-même, qu'il m'a dédié d'une façon très-aimable. Je ferai en sorte que tu reçoives un exemplaire de ce petit livre, et tu tomberas d'accord avec moi qu'il y a là de très-excellentes choses. — Salue toutes mes connaissances, surtout Zunz et sa femme.

Voici mon adresse : H. H. de D., studiosus juris^ chez Ebérwein, Gronerstrasse, Göttingue.

Dis à Lehmann que je regrette de ne pas l'avoir vu avant mon départ, et que je lui écrirai incessamment. Salue aussi très-cordialement Lessmann, que je remercie pour l'aimable communication de sa Déesse : je m'en délecterai aussitôt que je l'aurai sortie de ma malle. Car je note ici, pour toi, que je viens précisément de recevoir la petite malle : je te

remercie de tous tes soins. Aime-moi toujours! et sois persuadé que je ne cesserai jamais d'être ton ami.

P.-iS. — Je te prie, fais dire à mon cousin Schiff que je n'ai pas encore trouvé la recette qu'il me demande; fais- le bientôt; autrement, le drôle me coûtera encore un port de lettre.

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Göttingue, le 27 mai 1824.

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 22 courant, qui m'apprend que mon ami Moser n'a pas encore fait la commission dont je l'avais chargé : je lui avais envoyé pour vous la remettre une « guirlande de sonnets*, » que j'ai écrits conanwre, et qui, peut-être,

1. Je donne ici ces sonnets; qui forment le pendant hindou de la Chanson de Mignon :

Quitte Berlin avec ses sables épais« et son thë clair, et ses gens d'esprit qui, dès longtemps, à l'aide de la logique de Hëgl,

^62 ORUYRRS ïïE HENRI WEINE

préciséipent pour cela, ne valent nen. — Vraiment, vous méritiez -un meilleur sort! Moser devait vous dire, en outre, que je vous écrirais bientôt, et enfin, que je n'avais pu voir Immerman à Magdjebqurg, parce que la malle-poste, où je ne voulais pas inai|quer ma place, est partie très-brusqpemjBnt, mais que, aussitôt après mon arrivée, ie lui avais écrit

ont compris ce que veut dire Dieu, le monde, et leur propre moi.

Viens avec mèi dans l'Inde, le pays di; soleil, où les fleurs d'Amra répandent leur parfum, où les caravanes de pèlerins cheminent vers le Gange, pieusement et en blancs habits de fête.

Là où les palmiers s'inclinent au vent, où étincellent les vagues du fleuve, sur le rivage sacré pp les fleurs du lofijs s'élancent jusqu'à la forteresse d'Indra, éternellement bleue ;

Là, je veux dévotement tomber à tes genoux, et presser tes pieds et tç flire : « Madame I vous êtes la^lus belle de toutes les femmes! »

Le Gange murmure, les paons fièrement se pro^^pent ^n fléployant leur arc-en-ciel.» les antilopes bondissent (j^ns j|?s galops verts, les hyacinthes tintent leur chanson, et, comme une rQsée, des milliers de diamants brillent à terre.

Du sein profond des prairies rayonnantes sortent, par multitudes, de nouvelles familles de fleurs; enivré de lMg»çji|", le chant de Kokilas résonne : oui, tu es bel|e^ foi ja çliis bçlle Oe

toutes les femmes t

COURESPQNDANCE INÉQITE 463

pour la chose que vous désirez. Comnfe je craignais qu'une lettre de lui ne vpus trouvât plus à Berlin, je lui disais q^'au pas OÙ il voulût envoyer quelque chose, spn nianuscrit devait .être prêt pour la fin de ,ce mois, et qu'il aurait à l'adresser directement à votre frèrp, à C^rlsrue, ^n indiquant que cet envoi se faisait selon vptre déşîr. Pour ce qui me concerne.

Sous chacun de tes traits est caché Kama, le dieu d'amour; il fait ^a demeure ijans les blanches tentes de ton sein, et c'est lai

qui soupire dans ta voix les chaps les plus doux.

Je vois Wassant reposer sur tes lèvres; daps tes yej^x je ^é' couvre de nouveaux mondes, et je me sens à Fétroit dans celui-ci.

Le Gapge nQurmore, le yaste Gange enfle ces eaux, l'Hioialaya rayonne aux rougeurs du soir, et, de l'obscurilé nocturpe des forêts de bananiers, les troupes d'éléphants se précipitent en DQpgissant.

Une image t une image} Mon cheval pour une belle im^ge; ^ une im^ge à laquelle JQ te compare, toi rincomparable, toj)3e|le et ^acieuse, toi bonne et pure, qui remplis inon cœur d'une joie soignante!

Tu me fegarjJes faisant la chasse aux images, tu me vois luttant avec le sentiment et la rinje, — hélas I et fu ris de mo^ tourment 1

Mais ris seulement!... Quand tu ris, les anges là-haut saisissent leurs harpes, et chantent le choral retentissant de VAltelum,

Je VOUS ai déjà dit à Berlin que, sauf quelques morceaux appartenant à mes Mémoires^ et qui, par conséquent, ne peuvent être publiés, je n'avais pas la moindre bribe de manuscrits d'une certaine valeur, et que je ne pouvais vous donner que quelques poésies insignifiantes, signées simplement d'un chiffre. Celui qui donne plus qu'il n'a est un coquin, et celui-là est un fou qui donne tout sous son nom. Je ne veux être ni l'un ni l'autre, et je vous envoie encore, pour les Fleurs du Rhin, les poésies ci-jointes, signées seulement d'une H., et pour lesquelles, précisément parce que je ne les signe pas de mon nom, je ne réclame pas

d'honoraires. Ne me faites pas le chagrin d'écrire, de votre chef, mon nom au pied de ces poésies ; j'ai eu déjà trop à souffrir de l'arbitraire de mes amis pour que vous ne me pardonniez pas cette recommandation. Je vous envoie aussi la promesse écrite de donner quelque chose de vraiment bon et important pour YAlfnanach de l'an prochain, et je suis homme à tenir parole. Le départ de la poste est trop proche pour que je puisse beaucoup écrire aujourd'hui; d'ailleurs, comme vous le verrez par ma lettre, je suis de très-sombre humeur, forcé de me tourmenter à des travaux re-

butants et pénibles; la mort de mon cousin à Missolonghi * m'a profondément affligé; le temps est si mauvais, que je suis tenté de croire qu'il est de Glauren ^; j'ai des accès assoupissants de piétisme; nuit et jour, les souris trottent dans ma chambre; mon mal de tête ne veut pas céder, et, dans tout Göttingue, il n'^ a pas un visage qui me plaise. — Adieu, et soyez bien persuadée que je vous aime, ^ Quand j'emploie cette expression, figurez-vous en même temps une pieuse chapelle dans les bois d'où sortent, comme des flots d'harmonie, les accords émouvants de l'orgue.

Saluez très-cordialement pour moi les Yarnhagea ; restez bonne, priez souvent, et n'oubliez pas votre valet.

P.-S. — Cordial merci, cher Robert, pour vos excellentes lignes. Je vous écrirai incessamment une longue lettre; aujourd'hui, la poste presse. Je suis, d'ailleurs, très-chagrin ; — je voudrais pouvoir me tuer de rire.

1. Il s'agit évidemment de Byron, mort à Missolonghi le 19 avril 1824.

Romancier allemand du temps

A propos, si les sonnets à votre femme ne vous déplaisent pas trop, faites-les Ittiprintier dsîris iès Fleurs du Rhin, signée^ du chiffre H., et Èveè le titre qui vous plaira. Vraiment, ^our moi^ ces sonnets ne sôrit pas asse? bons, et eri aucilh cas je ne pourrais y mettre itiori iiom. Je iné silis fait un |îrifiëîpé de ne jamais signer qiïë iiiielque fchos'e de distingue, è{ nîës' vrais aiftis l'ap-prôuverôtît à èoup sur. — Êri gfaïdô hâte.-

XXX VI

A M. MOSËR

Goëttiogue, le 25 juia 1821.

Cher Moéer,

Ce matin, il me revient à Tesprit que je ne puis attendre de tes leittes avant d'alvoir répondli â ceïie dti 31 mai, piuîsque, avec tous les côtés multiples de la nature, il doit y avoir nécessairement chez toi un coîii de philistin. Cela est vexant; car, au fonci, il m'est dur de t'écrire aujourd'hui, parce' què je n'ai rien de précis à te dire, et que, pourtant, en écrivant, tant de choses risquent de sortir de mon cœur en vagues paroles I Maïs que le dlâblê

GOftRESPONbANCË INÉUITE 167

emporte le vague^ si tant est qti'il rie soit pas. le vague liii-méiïie t Je vis ici dans Id vieille ornière; hUit jours sur sept, j'ai mes maux de tête; je me lève S quatre heures et demie du matin,

et réfléchiiâ à ce que je fèrafi d'abord; en attendant, arrivent lentement les neuf heures, et je me hâte, mon portefeuille sous le bras, au cours du divin Meister; — oui, le gaillard est divin, il est idéal dans ssl sécheresse, la plus parfaite antithèse de toute poésie, et, pat* là, précisément^ il devient une figure poétique; et c'est même quand le sujet qu'il expose est toilt p'artîtUlièrenient sèc et coriace qu'il arrive à ûfl véritable enthousiasme. De fait, je suis parfaitement content deMei^tèr,' et, aveë son aide et celle dé Dieu, je fini*rai par me tirer dos l^atidcetes.

En butre, j'étudie bcôttcoup' les Chroniques, et tout particulièrement iHistoria Juddicà. Cette detnière à cause du Rabbin *, et peut-être aussi d'un besofiii ititittie. Des sentiments ibiii particuliers m'émeuvent quand je feuillette ces tragiques annales; une plénitude d'enseignèniens et de douleur. L'esprit de l'histoire juive se révèle à moi de plus eh

i . Le Rabbin de Baccarach.

plus, et cette initiation intellectuelle me sera certainement très-profitable dans la suite. Je n'ai écrit encore qu'un tiers du Rabbin; mes maux de tête ont malheureusement tout interrompu, et Dieu sait quand et comment je pourrai terminer. J'ai remarqué, à cette occasion, que le talent de raconter me manque absolument. Est-ce que, par hasard, je me fais tort> ou bien cela tient-il à la nature réfractaire de mon sujet? La fête de Pâques, m'a réussi; j'ai à te remercier de la communication de YAgade S et je te prie de m'envoyer encore, traduit mot à mot, le Cko Lachma Anja^ et la petite légende, Maasse V Rabbi Fliezer^^ ainsi que le passage du psaume dans la prière de nuit : « Dix mille hommes d'armes se tiennent devant le lit de Salomon. » Peut-

être donnerai-je, comme supplément au Rabbin, quelques feuilles à! Illustrations à la manière anglaise, un ex-

1. Voir page 31 i da volume des Œuvres de Heine, intitulé : Dramei \$t Fantaisies, Paris, 1866.

2. Ces mots syriaques, c'ho lachma anja, « voici le pain de la misère », ouvrent une longue série de prières et d'enseignements rabbiniques, r'tenfermés dans un petit livre nommé A gode (Hag* goda), c'est-à-dire légende, où se trouve aussi le Maasse b* Babbi Eliezer (récit du rabbin Éliézer), et qui sont lus dans les familles juives, les deux premiers soirs de la fête de Pâques. Ces paroles se rapportent à la captivité d'Egypte.

GORRËSPONDANCË INÉDITE 469

trait d'idées originales sur les Juifs et leur histoire. — Benjamin de Tudèle ', qui se promène sur ma table^ te salue cordialement. Il désire que Zunz le prenne un jour en mains et le publie en traduction. Le travail de ce genre du docteur français Witte, que j'ai là devant moi, est au-dessous de toute critique; pur verbiage d'écolier. Pour ce qui concerne les Juifs de Francfort^ le livre de Schudt^m'a été fort utile; j'ai lu d'un bout à l'autre ses deux inquarto, et je ne sais si j'ai été plus irrité dé la méchanceté antijuive (Rischess)^ qui est répandue sur chacune de ses pages, ou amusé de la lourdeur de butor avec laquelle cette méchanceté s'exprime. Oh I combien nous nous sommes formés, nous autres Allemands ! II me manque encore des notes sur les juifs espagnols, au xv* siècle, et particulièrement sur leurs académies en Espagne, vers ce temps (oii^ trouverai-je cela?), ou, pour mieux dire, cinquante ans avant leur expulsion. Il est remarquable (Jue, l'année même qu'ils furent expulsés, le nouveau

1. Juif navarrais du xii^e siècle, qui parcourut, une grande partie du monde connu, et écrivit en hébreu le récit de ses voyages.

1 Choses remarquables du Judaïsme. 4 vol. Francfort, 1717. (Ed allemand.)

/i70 OEUVRES DE HENRI HEINE

monfiide de la liberté d'écroyaîlèle, F Amérique, ait été découvert. — Cette année lie donnèt*â t[ix*tin mince butiii poétique ; je ne fais presque point de poésies, niôn temp[^] est accaparé par mes maux dj tête et mes études. Et Dieu sait si je pourrai ûhlt cette aîinée ! Èii tout cas, je ne veux pas solliciter mon ofaèle par des càptationes behevolentioe; depuis neuf rii61s, je ne lui ai pas[^] écrit. — En vérité, je ne suis pas aussi pourceau que le pensent lès Harfibottrgêôis. -[^] Tes commatiîcaéioiis silr les chàrigements dahs le nliriistère des cttltes m'ont fort îritère[^]é; tu peux bien pense;[^] pourquoi, To[^]tit est si eriiKroilîll[^] riialntenant dans l'État t)t*ussJeïij qu'on ne sait qui est cblsîfler ou Valet de chafnb'rè. Se voudrais bien savoir à qui m'adresser avec succès pour ifta requête au ministère. Jè t'ai déjà parlé de cela à Berlin ; le tnoment approche où il faudrait exécuter enfin ce[^] projets, ei jè ne puis assôî te reconimander de ûe psls perdre la chose de vue. Tu sais que jè suis iricapâble de combiner et de fati[^]e moi-même de semblables démarches; mes amis serorît toujours mes tuteurs Naturels. Ah) si des femmes étaient au timon de l'État, je serais asse[^] homme pour être bientôt un homme fait.

Que fait ton vis[^]à-vis, M. Normann? Mon oncle Henri Heine est cet été à Pyrmont. r- Michel Béer est-il de retour de Paris ? Ad vocem Michel Béer, n'oublie pas, s'il est à Berlin, de lui faire mes plus amicales salutations. Dis-lui que je lui aurais écrit si j'avais

su où ma lettre le trouverait ; j'eusse été bien aise d'apprendre de lui, sur Paris, maintes choses; par exemple, s'il a fait la connaissance de Boerne, et quelle est son adresse.

Les Robert sont sans dolite partis depuis longtemps. As-tu causé, une fois encore, avec la belle? — J'ai impatiemment attendu jusqu'ici le cahier de Meister, et je te prie de me faire savoir bientôt si je le recevrai ou non. — Que devient la Société? Estelle morte ou vivante? N'oublie pas ce point. Vous yoilà sans doute tout à fait brouillés avec Hambourg ? Qu'y a-l-il là de nouveau? — Je me suis dépité ici supplémentairement pendant quatre \$pmaines contre Gans; j'avais manqué d.e t^mps pcur cela à Berlin. Et n'est-ce pas dépitant, en effet, que l'un des plus grands penseurs de nos jours pense si peu sur lui-même et sur sa conduite (extérieure? . J'ai ou tort, il çst vrai, de l'avoir harcelé airisj, quoique cela ne fût rien moins que blessant, et qu'il

provoque lui-même involontairement ces chicanes; j'aurais mieux fait, chaque fois, de lui dire nettement la vérité, quand il étale ainsi ses côtés faibles, et en fait la xisée de chacun. C'est ce que devraient toujours faire ses amis. Encorç ces jours-ci, j'ai entendu de ces anecdotes gansiennes qui ne devraient être connues que de ceux qui savent combien il esl digne d'estime du côté de l'esprit et du caractère. Mais le monde, dans les comètes, ne voit que l'accessoire.

Lehmann te remettra pour moi un exemplaire du livre de Rousseau. Tu verras qu'il y a là bien du bon, plus qu'on ne pouvait s'y attendre. Il y a aussi dans son journal maintes choses dignes d'éloges, et, somme toute, on ne peut nier qu'il ne soit poète. Il semble avoir conservé pour moi son vieux enthousiasme, et cela aussi est très-louable. — Il m'est indifférent, par-

faitement indifférent que mes poésies plaisent à la grande et à la petite foule. Mais ce qu'on en écrit ne m'est pas indifférent du tout aujourd'hui, et je ne puis en aucune façon te relever de ta promesse quant au Morgenblatt. R. soignera volontiers l'impression de ton article^ Byron est maintenant mort, et un mot sur lui est en place aujourd'hui. Ne

Toublie pas, tu me feras un très-grand plaisir; c'est aussi le seul journal littéraire que Ton lise ici. — La mort de Byron a fait une grande impression sur moi. C'était le seul homme avec qui je me sentisse apparenté, et nous avons dû nous ressembler en bien des choses; raille tant que tu voudras. Je le lisais rarement depuis quelques années : on converse plus volontiers avec ceux dont le caractère est différent du nôtre. Mais toujours, avec Byron, je me suis senti à Taise comme avec un camarade de régiment, dont on est tout à fait l'égal. Avec Shakspeare, ce n'est pas du tout la même chose, je sens trop que je ne suis pas un de ses pairs; il est le tout-puissant ministre, et je ne suis qu'un simple conseiller antique, et il me semble qu'à chaque instant il pourrait me mettre à la retraite.

AU MÊME

Goettingue, le 20 juillet 1824.

Cher Moser.

Je ne puis trouver d'assez vertes paroles pour me plaindre de ton silence. Qu'est-ce à dire? Avec toi, il ne peut être question de négligence, tu es l'homme

le plus ex^oi de ton siècle. Ce n'est pas non plus manque d'amitié, car il est difficile dç supposer que ^ ton manteau de marquis de Posa ait 'été troué par les gerces du temps : par le ciel, il n'y a pas trois mois que nous nous sommes quittés t Ou bien Gaps, qui a chargé officiellement Reinganum de ne pas me saluer, aurait-il réussi, par un de^ses^bavardages, à faire un trou à ce beau manteau? ou serait-ce un nouveau philosophème', ou quelque aphorisme d'Unger qui t'absorbe si bien que tu ne peux penser à moi?

-Con)me il en est autrement pour moi t Malgré tous mes travaux, souffrances et complications^ je pense constamment à toi. Je rêvais encore de toi cette nuit. En ancien costume espagnol, et sur un étalon andalou, tu chevauchais au milieu d'une grande cohue de juifs qui s'en allaient à Jérusalem. Le petit Marcus, avec ses grandes cartes géographiques et descriptions de voyage, marchait en tête comiue giiide. Zunz, << ep escarpins », portait la Jtevue^ reliée en maroquin rouge; madame la doctoresse Zun?, un tonnelet de brandevin de gala (jonteftig *) sur le dos, courait à côté de lui comme vj-

Mol hébreu germanisé

CORRESPONDANCE INKDÖTE 47.)

vandière. C'était une grande annt'e juive, et Gans allait de l'un à l'autre pour établir un peu d'ordre. Lehmann et Wohlwill portaient des bannières où étaient peints le bouclier de David, et le Doctrinal de Bendavid. Sucre-Cohn conduisait les templiers de Hambourg. D'anciens candidats de la Société portaient les osse-

ments de Saül Ascher *. Tous les juifs baptisés suivaient en qualité de fournisseurs, et une quantité de carrosses fermaient le cortège; dans l'un était assis le docteur Oppert, comme chirurgien-major, et Jost, en qualité d'historiographe des hauts faits futurs; dans un autre, Friedlander avec madame de la Recke, et, dans une des plus magnifiques voitures de parade, Michel Béer, représentant le corps du génie, et, à côté de lui, Wolf et la Stich ^ qui devaient immédiatement représenter le Paria à Jérusalem, et récolter une gloire méritée.

Vraisemblablement, je m'étais endormi hier soir en lisant Basnage 3.

^ Les lecteurs des Beisebilder n'ont pas oublié le docteur Saül Ascher, et son entrevue posthume avec Heine, à Goslar, dans le Voyage du Hartz.

Acteurs renommés du temps

3. Basnage de Beauval, mort en 1723. — Cet écrivain > dont la lecture a si fortement préoccupé Heine, était jacobin réformé

À propos de Basnage, je ne puis assez dire mon admiration pour cet écrivain. C'est un homme de beaucoup d'esprit, un historien au regard pénétrant, un noble cœur, l'impartialité même, bref un écrivain d'un mérite inestimable. Ce n'est que maintenant que j'apprends à l'apprécier, en me rendant compte du peu de ressources dont il disposait, et de son immense labeur.

Je suis enfoncé jusqu'au cou dans ma jurisprudence, et, grâce à Dieu, peu à peu tout ce fatras m'entre dans la tête. Je fais de vi-

goureux efforts, je surmonte mes douleurs, et n'ose pas même écrire des vers. Mon frère ira probablement à Berlin à la Saint-Michel, pour étudier la médecine. — Je suis maintenant dans l'angoisse à cause des couches prochaines de ma sœur. — Je suis mêlé ici à toutes sortes d'affaires d'étudiants. J'assiste à la plupart des duels, comme second témoin, impartial[^] ou tout

à Rouen quand la révocation de Tédit de Nantes l'obligea à se retirer en Hollande (1685), où il passa le reste de sa vie. Les protestants tiennent en grande estime cet historien, dont l'érudition n'est égalée que par l'équité de ses vues et de ses jugements. Parmi ses nombreux écrits, ceux dont parle si souvent Heine sont les suivants : Histoire[^]es Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent. Rotterdam, 1699, et les Antiquités judaïques, 1713;[^] surtout le premier de ces deux livres.

au moins spectateur. Cela m'amuse, faute de mieux. Et, au fond, cela vaut mieux que le plat bavardage des professeurs jeunes et vieux de notre Georgia- Augusta. J'évite le monde. J'ai fait la connaissance du vieux Eichhorn< qui m'a recruté comme collaborateur à V Indicateur scientifique de Goettingue, et m'a remis tout de suite, pour en rendre compte, le Voyage cTArdschuna au ciel d'Indra, dans le Mahabarata[^] de Bopp ^ J'ai reçu aussi, ces jours-ci, de Bopp lui-même, une lettre très-amicale. J'attends de toi que tu lises le livre susnommé, et m'en écrives beaucoup de choses savantes et spirituelles, afin que je puisse te dévaliser à fond. Quand mon article sera écrit et imprimé, je désire que tu le remettes à Bopp, en lui disant maintes choses de ma part. Je te l'enverrai en son. temps, avec une lettre pour lui. — La poste part, et j'aurais encore beaucoup à te dire, par exemple de ne pas oublier le Morgenblatt. — Adieu, je suis tout ton ami.

1. L'orientaliste Eichhorn, dont il est ici question, est mort en 4827. — F. Bopp, bien connu en France par ses travaux sur le sanscrit, et la grammaire comparée, est encore aujourd'hui Tune des gloires de l'université de Berlin.

nS CKIJVRKS DE HENBI HEINE

AV MKME,

Gœltingue, le 25 octobre 1824.

Vraiment, s'il y a dans le monde du bon Dieu un honnne qui ait droit de m'en vouloir, c'est Mosès Mosér de Lippehne! Combien de temps y a-t-il que je ne t'ai pas écrit, à toi, l'unique ami? l(oi-^même, . Je t'en veux presque de ce que t^ ne m'as pas envoyé successivement deux, trois lettres courpouées pour te plaindre amèrement de mon silence. Je suis assez mon propre tourmenteur pour me persuader que tu manques de sollicitude pour moi. Rester si longtemps saps écrire à l'unique ami I L'-homme qui a pu a^ir de la sorte doit avoir eu beaucoup à souffrir, et, en effet, il en a été ainsi. Tu m'étais trop cher pour que je pusse te communiquer par lettre, cet étjé, Jes exbjlaispi^s eii^îpoisonpées de njon c}iagrin, et je m'étais trop cher à moi-même pour augmenter encore mes tristesses en les racontant. J'ai passé un triste été : jurisprudence et maux de télé.

GOR^ÉSf>ONi)ANGÈ 1NÉoITË 479

Pour toute distraction, de iriautai^es farces d'ëtiidiants, des diiels, et quelques pi-ofcêà qtte j'ai plaides et perdus. Depuis que je guis juriste, ôri liie ddpe encore plds qu'auparavant. Je îiie stiîs tourmenté comme un désespéré avec le /w5; et pourtarii Dîeû sait si je m'él tirerai. Si Meister refuse cèitè année le décanat, je

suis un hdinitie pétidix j ôar, alors, c'ési Hugo, l'atni de nies plus niôrtèls ennemis, quî sera doyéti. Tu dois savoir (juô je nie suis déjà attiré ici suffisamment d'inimitiés. C'est dans la riaturè des chcisès.

Je ri'ai presque fiën écrit cet été. Quelques feuilles des Mémoires. Point de vers; Du] Rabbin^ peu de chose; de sorte qu'un tiers à peine est fait; niais il sera long, Un fort volume, et je porte cette œuvre dans môh œeilr avec un ineffable amour. C'est l'amour seul qui l'a produit, et non pas un vain appétit de gloire. Au contraire, si je voulais écouter la vdix dé la prudence, je ne l'écri^ rais pas dû tout. Je prévois combien ce livre me fera perdre d'amis et gagner d'ennemis. Maïs, précisément parce qtte c'est une oeuvre d'amour, ce sera un livre immortel, une lampe éternelle dans le dôme de Dieu, et non pas uii feu de paille de théâtre;

J'ai retranché du livre beaucoup de choses déjà écrites; ce n'est que d'aujourd'hui que je suis parvenu à le concevoir dans son ensemble, et je demande seulement à Dieu de me donner des heures de santé pour l'écrire tranquillement. Ne ris pas de de tout ce caquetage de poule avant la ponte; un vulgaire œuf d'oie (je ne songe pas au docteur Gans ^ t) est plus vite couvé que l'œuf de colombe du Saint-Esprit. Tu as oublié de m'envoyer les quelques notes que je t'avais demandées^ pour le Rabbin^ dans ma dernière lettre. Je remercie mille fois le docteur Zunz de ses communications sur les Juifs espagnols. Bien qu'elles soient des plus incomplètes, Zunz, avec une seule indication pénétrante m'a été plus utile jqu'une foule d'in-quarto fouillés inutilement, et, sans le savoir, il aura, lui aussi, travaillé pour le Rabbin,

Gomme Zunz n'est pas formaliste, je puis épargner une lettre en te marquant ce que tu auras à lui dire. C'est 1® que je l'aime, 2** que je l'estime, 3* que je le prie de m'indiquer où je trouverai à me renseigner sur la famille des Abarbanel (ou

Le mot alieuiand Gam veut dire oie

Abrabanel*.) — Dans Basnage, j'ai trouvé peu de chose, sur ce point. J'ai enfin terminé, au milieu du mois dernier, la douloureuse lecture de Basnage. Je n'y ai pas précisément trouvé ce que j'y cherchais, mais beaucoup de choses neuves, et il m'en est venu maintes idées et sentiments nouveaux. L'ensemble du livre est grandiose, et j'ai exprimé, dans les lignes suivantes, le 11 septembre, quelque chose de l'impression qu'il a faite sur moi :

A EDOM

« Voilà déjà mille ans et plus que nous nous supportons en frèi*es : toi, tu permets que je respire; moi, je souffre que tu sois hors de sens.

» Parfois seulement, dans des temps sombres, tu as eu d'étranges caprices, et tes chères et pieuses petites pattes, tu les as teintes de mon sang.

» Aujourd'hui, notre amitié s'affermir et chaque jour elle grandit encore"; car, moi-même, je com-

1. Alarbabel, — rabbin portugais du xv^e siècle qui mourut dans l'exil à Venise, après avoir été ministre d'Alphonse V. 11 a laissé plusieurs écrits entre autres un commentaire en hébreu sur la Bible.

i. II

IST OEUVRES DE HENRI HETNÉ

mence à être hors de sens, et je suis presque comme toi. »

Mais, comme un mot en amène un autre^ ainsi un vers un autre vers, et je veux te communiquer (c'est sans importance) ceux que j'ai faits hier au soir, en me promenant dans la Weenderstrasse, malgré la pluie et le vent, songeant à toi et aux amis, et à^ mon plaisir quand je pourrai un jour Renvoyer le Rabbini

Je composais à l'avance les strophes que j'écrivais pour toi, en manière de préface, sur la couverture blanche du livre, et, comme je n'ai pas de secrets pour Moser, les voici :

« Éclate tout haut en plaintes^ sombre chant des martyrs, que si longtemps j'ai silencieusement porté dans mon âme enflammée 1

» Qu'il résonne à toutes les oreilles, et, des oreilles, qu'il arrive au cœur ! J'ai invoqué, par une incantation puissante, la douleur de mille ans.

» Tous pleurent, les grands et les petits, et même

COBÊSPONDANCE INÉDITE 483

les froids messieurs; les femmes et les fleurs pleurent, et les étoiles pleurent au ciel I

» Et toutes ces larmes coulent vers le sud, silencieusement réunies; elles coulent et s'épanchent toutes dans le Jourdain. »

Je n'ai pas besoin de te faire remarquer que ces vers sont peu de chose, et n'ont été écrits que pour mon propre plaisir.

Songe un peu à ma vie de Göttingue : de tout le jour. Je ne sors pas du Forum[^] et je n'entends parler d'autre chose que de stillicidium[^] te[^]tatuenis[^] emphyiéose[^] etc. Et, si parfois, dans une heure oisive, je m'embarque pour la Thessalie, afin d'aller sur le Pâmasse, là encore, je ne trouve que des juifs (voyez Basm-gé) qui y cultivent des légumes, et je m'entretiens avec eux des douleurs d'Israël. — Et pourtant j'espère écrire encore beaucoup de bons vers I Bien de belles poésies commencent à poindre dans mon esprit; entre autres, -[^] un Faust , J'ai déjà travaillé à l'esquisse.

Mais, mon Dieu ! j'oublie de te raconter que j'ai . fait, il y a six semaines, un grand voyage dont je

ne suis de retour que depuis quinze jours, de sorte que j'ai été tout un mois çn chemin.

Ce voyage m'a été très-salutaire, et je me sens tout réconforté. J'ai parcouru à pied, seul la plupart du temps, tout le Hartz, de belles montagnes, de belles forêts, de belles vallées, et j'ai de nouveau librement respiré. J'ai vécu bien de belles et douces heures, et, si le spectre de la jurisprudence n'avait pas cheminé avec moi, j'aurais trouvé le monde fort beau. Les soucis rampaient aussi après moi. La pension d'une année que mon oncle m'a assurée pour mes études, tire à sa fin; mais je suis bien loin d'être prêt avec mon Jus[^] et me voilà dans une impasse.

En outre, il ne règne pour moi dans ce moment qu'un très-médiocre enthousiasme; je ne suis pas assez sot pour me le dissimuler, et je connais fort bien les motifs de maint haussement d'épaules et hochement de tête. En un mot, on m'envisage comme en pleine banqueroute intellectuelle, et je ne saurais en vouloir à aucun négociant prudent de ne pas se fier à moi. Tu me comprends. J'aurais beaucoup à te raconter de mon voyage du Hartz; mais j'ai déjà commencé à l'écrire et je

te l'enverrai probablement cet hiver pour Gubilz. Il s'y trouvera aussi des vers qui te plairont, beaux et nobles sentiments, et autres balayures poétiques de ce genre. Que faut-il faire? Vraiment l'opposition contre le convenu et le ressassé est un ingrat métier!

J'en viens à ta lettre du 31 juillet, qui était dû petit nombre des papiers que j'avais pris avec moi en voyage, et qui bien souvent m'a réchauffé agréablement le cœur. A mon regret, je n'y ai trouvé aucune nouvelle de la Société. Tu peux pourtant me dire en deux mots où elle en est. A-t-elle déjà expédié des circulaires « pour prendre congé? » ou bien, tiendra-t-elle encore? Dieu montrera-t-il sa force dans les faibles, dans Auerbach et consorts? Élira-t-on un messie ? Puisque Gans veut se faire baptiser, on ne peut songer à lui, et le choix d'un messie sera difficile. Celui d'un âne le serait infiniment moins. La société coloniale de Hambourg veut-elle toujours affirmer son indépendance de la société mère (son indépendance, c'est-à-dire son exemption d'impôts)? Rébellion des membres contre l'estomac; il est vrai que les Hambourgeois prétendent qu'ils sont l'estomac, et, cek, par le motif qu'ils sont grands

mangeurs! —Toi ou Gans ou moi-même, avons déjà fait une fois ce mauvais bon mot. — Que Gans ait voulu m'écrire une lettre de réconciliation, c'est tout à fait superflu, puisque je ne l'aime pas moins aujourd'hui qu'autrefois. Il ne m'est pas si facile d'arracher l'amour de mon cœur. C'est là précisément ce qui m'a causé tant de douleurs dans ma vie. Ce que j'aime, je l'aime pour toujours. Dis-le à Gans. Que fait-il ? A-t-il déjà écrit les dernières

scènes de la seconde partie de son Droit de succès-

•% sion? Délibère-t-il encore, le matin, sur les citations

qu'il fera dans la journée, et dresse-t-il toujours

chaque soir le bilan de sa gloire ? — Mauvaise

plaisanterie, vieille et usée !

Je te remercie des notes que tu m'as envoyées, aucune ne manque d'intérêt. — A en juger par le Morgenblatt, Robert est parti pour Berlin. Si c'est le cas, salue-les, elle et lui.

Il te sied mieux qu'à moi de faire de l'esprit sur Michel Béer. J'ai lu la dernière livraison du journal FArt et l'Antiquité *. Nous vivons dans des temps

I. Journal fondé par Goethe en 1815» et qui parut longtemps avec éclat. Goethe y écrivait encore quelques années avant sa mort (1831).

terribles. Si tu vois Béer, demande-lui ce que fait Schlegel; car je suppose qu'il a été, de plus d'un côté, recommandé à ce jernier, de même qu'au grand Goethe; — Auguste Wolf, M. et madame ^ Wolf, Zelter, etc. Salue pour moi Lessmann très cordialement. J'ai été à Weimar, il y a là de très-bonne bière. Dlmmer-

mann, j'ai reçu, ces jours-ci, une lettre, et sa nouvelle comédie, V Œil de t Amour. Si on la lit avec son titre, elle plaît; autrement pas. Il y a là pourtant bien des choses admirables. Pense donc que je n'ai pas encore lu le livre de Bopp; mais je le ferai bientôt. Je désire toujours que tu m'en dises quelque chose. — Je voudrais toujours, et maintenant plus que jamais, que tu te fisses entendre sur Byrop et C^ . — Ce que tu me marquons' relativement au conseil^ Wilken est vrai ; toutefois, il m'est advenu de beaucoup plus singulières histoires de ce genre. La plus amusante de celles-ci, c'est que j'ai rencontré dans le Hartz un théologien qui remorquait avec lui mes Tragédies pour les réfuter à son aise pendant ses beaux loisirs • de voyage. Journallement m'arrivent de semblables drôleries, qui parfois me flattent beaucoup, parfois aussi m'humilient très-fort. En voyage, et ici aussi.

j'ai remarqué que mes petites poésies se répandaient d'une façon singulièrement mystérieuse. — « Toutefois, on ne vous aimera pas, » disait le grand Sartorius *.

Salue pour moi de tout cœur Joseph Lebmann; je ne sais réellement pas, dans ce moment, si c'est à lui ou à moi d'écrire. Écris-moi beaucoup de nouvelles; j'en suis altéré.

J'ai été à Weimar ; il y a là aussi de bonnes oies rôties. J'ai été à Halle, Lena, Erfurt, Gotba, Eisenach et Gassel. Grands tours, toujours à pied, et seulement avec mon mauvais surtout brun, tout râpé. La bière à Weimar est réellement bonne. J'espère bien te revoir le printemps prochain, t'embrasser, te tourmenter, et me divertir.

Beaucoup, mais beaucoup de salutations au cher biographe d'Hoffmann et de Werner 2.

I. Professeur de droit à Göttingue

1 Ed. Hitzig.

CORRESPONDANCE INÀOLTE 189

AU MÊME

Göttingue, le 30 octobre 1824.

Cher Moser,

Tu auras bien reçu ma lettre de la semaine passée. Toutefois, je ne puis attendre ta réponse pour te demander un service d'ami. Oui, j'ai cette mauvaise fortune de devoir toujours réclamer tes bons offices sa? te donner autre chose en échange que mon aff'ection la plijis fraternelle. Je ne veux pourtant pas estimer trop bas celle-ci. Plus d'un mauvais caillou vaut déjà quelque chose parce qu'il est peu commun.

Marquis! je viens encore mettre à réquisition ta science et ton temps. Il faut que tu fasses à ma place le compte rendu du livre de Bopp dont je t'ai parlé (le Voyage d'Ardsckuna^ etc.). J'avais promis qu'il serait fini à peu près maintenant; mais, pendant mes\acances, en voyage, je n'avaiz pas le livre sous la main pour faire ce travail, et, comme j'allais m'y mettre sont survenus des obàtacles imprévus. Maintenant, mon Voyage dv Hartz est à moi-

tié fait, et je ne veux pas Tinterrompre. Je Técris dans un style vivant et enthousiaste, et non-seulement il me serait difficile de le reprendre après une interruption, mais encore. je ne saurais comment passer de ce style à la sèche prose scientifique de ï Indicateur de Göttingue.

En outre, il faut que je m'occupe aussi vite que possible d'une dissertation dont la sphère est fort différente de l'Inde,, et qui ne me peiynet pas, à moi qui m'égare si facilement, de songer à un autre travail d'esprit. Et cette dissertation, que j'écris pour un de mes amis, il faut absolument que je m'y mette; autrement, un homme très-digne d'être aimé tomberait dans la plus grande détressé. Chose comique que d'autres me tourmentent pour écrire à leur place, et qu'à mon tour je te tourmente pour écrire à la mienne I Ainsi les hommes se tourmentent les uns les autres, selon la méthode connue de Bell et de Lancaster. Et puis je souffre toujours beaucoup de la tête, et j'assiste, chaque joiir, aux cours de HugO, Bauer et Meister.

Je crois que cette dernière raison est suffisante pour que tu te mettes à l'œuvre. Je n'ai pas besoin de te dire comment tu dois t'y prendre. L'essentiel

est un compte rendu paisible, clair, intelligible; une érudition solide et, autant que possible, lardée de vues et de pensées neuves sur l'Inde en général, et le livre en particulier. Je sais que cela te donnera peu de peine; quant au style, peu importe, il faut seulement que Tarticle soit clair et* intelligible, et — je t'en prie — prêt dans quinze jours.

Si tu ne yeu^ pas te rendre à mon désir, je te prie de me le dire sans retard. Daps cette attente, je reste ton ami très-tourmenté et tourmentant.

AU ÂtÊME

GoëttiDgue, le li janvier 1825.

Cher Moser,

Pourquoi ne peux-tu donc pas m'écrire, avant d'avoir reçu une lettre de moi? Te fallait-il attendre jusqu'à ce que j'eusse répondu à ta lettre du 10 novembre? Pour cela, tu n'avais pas besoin d'être ni un génie ni un âne. Moi qui me flatte de n'être ni l'un ni l'autre, j'agis ainsi si j'étais ce Moser qui est assis au comptoir Friedländer, N. Friedricsstrasse, 48, au rez-de-chaussée, et qui est un ami de

ce Heine qui languit au cours de Hugo, lùdenstrasse, 21. Quand je dis que je ne suis ni un âne ni un génie, ce n'est pas pour en tirer vanité. Si j'étais le premier, il y a longtemps qu'on m'aurait promu à quelque dignité, comme par exemple celle àQ professer extraordinarius h Bonn. Et quant au génie, hélas î j'ai fait la découverte que chacun, en Allemagne, était un génie, et que moi, justement moi, suis le seul qui n'en soit pas un. Je ne plaisante pas, c'est très-sérieux. Ce que les hommes les plus ordinaires saisissent facilement, m'est diHicile. J'admire comme ils peuvent retenir dans leur tête ce qu'ils ont à moitié compris, les bribes arrachées par eux à l'organisme de la science, et raconter ensuite tout cela^un air ingénu, dans leurs livres ou du haut de leurs chaires. L'homme qui peut cela, je le tiens pour un génie. Cependant, à cause de la rareté, on donne ce nom à ceux qui n'en peuvent faire autant. C'est là la grande ironie. C'est là aussi la raison foncière de ma génialité. Et c'est aussi pour cette raison que je me tourmente à mort avec ma jurisprudence, que je n'en* ai pas fini encore, et que je. ne serai prêt qu'à Pâques.

Dans la poésie aussi, c'est chose très-équivoque

que la génialité. Le talent vaut mieux, car il suffit à tout. Pour être un génie poétique, il faut d'abord avoir le talent pour cela. C'est la raison foncière de la grandeur de Goethe. C'est aussi celle

pour laquelle tant de poètes font banqueroute, moi, par exemple
I

Ami de mon âme ! âme de mon ami ! âme amicale ! tu vois que je suis de la plus mauvaise humeur du monde ! Ame amicale ? — Non ! cette expression est trop amère. Ne me donne jamais lieu de remployer. C'est avec leur affabilité amicale que la plupart de mes amis m'ont tué. Courrouce-toi contre moi et fais-moi sentir ce courroux. — Dieu soit loué ! je vois que tu te fâches déjà de ce que je ne dis que des non-sens, au lieu de Rapprendre quelque chose de positif sur ma situation actuelle. Mais ce n'est jamais longtemps que je fâche mes amis; aussi je vais brièvement m'expliquer sur mon compte.

Comme je l'ai dit plus haut, je travaille de toutes mes forces à mon Droit, et vis, du reste, absolument en ermite. Je ne suis pas aimé ici, et ne sais pas encore s'il est prudent de faire m^^ doctorat k Pâques. Il y a trois jours, j'ai é^v % ^ ^ ^ ^ ^r\c^^

Salomon Heine que je désirais rester encore ici un semestre. Je lui ai écrit brièvement, et sans phrases. J'attends impatiemment sa réponse. Tu vois que je ne puis' dire avec certitude. D'ailleurs, cela ne signifie rien ; le pire n'est que trop certain, c'est-à-dire que je suis tourmenté de mes maux de tête d'une façon insupportable, et faite pour entraver toute application d'esprit, par exemple en ce moment. J'écris peu et lis beaucoup. Gomme toujours, des chroniques et des sources.

Je suis tombé, avant de m'en apercevoir, sur l'histoire de la Réforme, et, dans ce moment, le second in-folio de VHist Itter, fieformationis de la Hardt est sur ma table; j'y ai lu, hier au soir, avec Un grand intérêt, l'écrit de Reuchlin contre les aûto-da-fé de

livres hébreux. Pour tes études sur l'histoire des religions, je puis te recommander avec enthousiasme, à cause de son solide parallélisme, V Histoire de l'Eglise de Schœckh. Depuis les vacances, j'en ai déjà absorbé deux douzaines de volumes. Mais tu es encore plongé pour quelques années dans les mythes de l'Orient. En outre, je lis des vaudevilles français. — Depuis longtemps déjà, dès la fin de novembre, j'ai terminé, autant que le manque de loisir me l'a

permis, mon Voyage du Hartz, Je l'ai envoyé le mois passé à mon oncle Henri Heine, pour son agrément particulier et celui des dames de la maison. Parmi beaucoup de belles choses, il contient aussi une nouvelle espèce de vers; quand il me reviendra de Hambourg, je le ferai imprimer; il plaira singulièrement, et n'est au fond pas autre chose qu'un travail de marqueterie formé de toute espèce de choses. Je ne puis, dans ce moment, continuer mon pauvre Rabbini, Ça et là seulement, j'écris quelques petits fragments de mes Mémoires,, qui seront ensuite cousus ensemble. rapiécetage! De plus, je me tâte avec les plans d'une foule de chefs-d'œuvre poétiques et non poétiques. Je veux, entre autres, écrire une dissertation latine sur la peine de mort. Contre,, s'entend. Beccaria est mort, et ne peut plus m'aider pour Vol. Je me livrerai systématiquement au pillage des idées.

Salue Gans très-fraternellement et cordialement. Je parle souvent de lui avec Donndorf, que je vois fréquemment ici. S'il va habituellement encore chez les Varnhagen, comme tu me l'écris, il pourrait me rendre un service, c'est-à-dire r^rVetr M. de Varnhagen de me donner l'adresse ^vV'^vxW^Yft

de Gotta. N'oublie pas cela, et, si possible, occupet'en bientôt. — C'est très-dur à toi de me planter là avec le compte rendu indien. J'ai toujours le livre et -je prévois que, comme il m'est impossible d'écrire et de livrer l'article en ce moment, on va me le redemander. Ne peux-tu pas venir à mon aide ? Si tu voulais encore le faire maintenant, tu me rendrais un très-grand service. Il ne faudrait pourtant qu'un peu de sèche érudition. — Je ne vois point de journaux ici. Tu ne me dis absolument rien de la Société... Écris-moi bientôt et beaucoup. Je languis après des lettres de toi. Tu sais bien comment je vis ici. — Si tu peux me conserver la bienveillance d'Hitzig, dont je fais très-grand cas, n'y manque pas. Salue-le de ma part. — Enfin, je le prie de me garder ton attachement, et sois persuadé que de toute mon âme je suis ton ami.'

A CHARLES IMMERUANN

Goettingae, le 24 février 1825.

Cher Immermann,

Je suis impardonnable de n'avoir pas répondu encore à votre chère lettre du 12 octobre. Mais il est aussi impardonnable que j'aie toujours plus ou moins souffert de la tête, et continué opiniâtrement ma juristerie. Pour la tête, cela va mieux chaque jour, et j'espère qu'elle redeviendra, après quelque temps, claire et saine. Quant à la jurisprudence qu'il s'agit de faire entrer de force dans ladite tête, je compte en être quitte dans quelques mois. C'est précisément pour cela que j'y suis plus que jamais enfoncé maintenant, et que je n'ai guère été et ne suis pas encore en état de vous écrire, d'écrire au moins comme je le voudrais. Et le but de cette lettre, qui n'en est donc point une, est de vous dire cela.

Ah ! je vous écrirais pourtant si volontiers une véritable lettre ! je voudrais vous dire tant de choses, tout ce que j'ai pensé et senti pour vous Aam les derniers temps ! .

J'ai fait, Tautomne dernier, un voyage à pied dans le Hartz, et, quand j'avais gravi çà et là une des hauteurs d'où Ton peut distinguer le clocher de Magdebourg, — alors, je restais là longtemps et je pensais à Immermann, et il me semblait voir le génie d'Immermann s'élever bien plus haut que la tour. Peut-être, dans ce moment, étiez-vous assis dans votre demeure à votre table de travail, profondément absorbé dans la poésie. Revenu à Göttingue, je trouvai votre Œil de V Amour. C'est avec l'œil de Tamour que je l'ai lu. Le moment et l'humeur étaient favorables pour goûter complètement ce poème. Réellement j'en ai plus joui que je l'ai considéré en juge. Toutefois, pour ne pas l'admirer avec une aveugle prévention, je l'ai soumis à la plus rigoureuse de toutes les épreuves, c'est-à-dire que je l'ai lu tout de suite après le Songe d'une nuit d'été de Shakspeare. Et je puis le dire avec assurance, votre poème n'y a rien perdu; je veux dire que l'impression n'en a point été affaiblie. Quant à comparer, il ne peut en être question.

Le troisième ouvrage que j'ai lu ensuite a été 1^{re} Comédies du comte Platen. Pour la forme et la structure, elles ont beaucoup d'affinité avec les vôtres.

Seulement, malgré tous ses efforts pour le prendre au vol, Tesprit échappe complètement au pauvre Platen, et, chez lui, la poésie, bien que sincère, ne coule que goutte à goutte. De l'Œil de VAmour au contraire, s'échappent, en mille rayons, les éclairs de Tesprit, et les sources merveilleuses de la poésie. Je n'ai rappelé le livre de Platen que pour vous y rendre attentif.

J'ai lu également votre Nouveau Pygmalion. Je pourrais vous en dire à peu près ce que ce fou d'Anglais dit à Goethe dans un escalier, à Naples, en parlant de Werther: «Le livre ne me plaît pas, mais je ne comprends pas comment il a été possible de l'écrire. ^ Sérieusement, ce récit ne me plaît pas, je suis même hostile à ce genre; mais j'admire la perfection de votre récit, et plus encore votre prose achevée.

Je n'ai nul attrait pour la littérature d'Almanachs, et, si dans cette lettre je n'étais pas contraint de venir vous solliciter en faveur d'un semblable recueil, si je n'étais pas moi-même sur le point de donner aux Fleurs du Rhin quelque chose de plus en plume, vous m'entendriez médire de la manière de tous les Almanachs du monde.

mon

conseiller d'y prendre la moindre part. Mais une merveilleuse beauté, madame Robert (sœur du libraire Braun, de Karlsruhe, qui publie les Fleurs du Rhin) s'intéresse beaucoup à cet Almanach, et me somme de me souvenir que je lui ai promis pour ce recueil la collaboration de mon ami Immermann. Son mari (le frère de madame de Varnhagen) appuie cette sommation ; on me démontre que le livre ne doit contenir que des œuvres de choix, et je viens vous demander encore si vous ne voulez pas y contribuer pour votre part. Mais il faudrait envoyer prochainement votre manuscrit à Karlsruhe audit libraire, qui vous rémunérera aussi bien que tout autre rédacteur. — Me voilà maintenant quitte, pour la seconde fois, de ma commission, et je ne puis me faire le reproche de négliger les intérêts de mes amis. Mais je ne veux pas non plus me faire celui d'être importun auprès d'un ami tel que vous : aussi je vous demande simplement de m'écrire si

vous donnerez ou non quelque chose. Quelques lignes suffiront, et je les attendrai avant d'écrire moi-même aux Robert. Mais, je vous en prie, ne me faites pas trop attendre votre réponse ; je ne veux pas une lettre, quelques lignes seulement. Il m'est

facile de penser, cher Immermann, que vous êtes aussi pesamment chargé que moi.

Je regrette d'avoir oublié de mettre la carte d'Hitzig dans ma dernière lettre, et je ne sais comment il se fait que je ne vous l'envoie qu'aujourd'hui. A ce que j'apprends, Hitzig est à la tête de beaucoup de menées littéraires, et a fondé à Berlin une société de poètes. Quand je serai libre et bien portant, je prendrai volontiers part à toute entre-

prise littéraire où vous me convierez. — Je n'ai rien vu du journal de Steinmann ; il m'a écrit plusieurs fois, mais je n'ai pu répondre.

Rousseau est actif sur le Rhin, à sa façon ordinaire. — Je resterai certainement ici jusqu'en juillet. Puis je me tournerai soit vers Bwlin, soit vers Hambourg. Comme je vous l'ai dit, ma santé s'améliore, et j'espère pouvoir écrire bientôt maintes bonnes choses. Quant à publier, je serai toujours temporisateur et anxieux.

Adieu, cher Immermann ; soyez persuadé que je vous aime et vous honore plus que je ne puis dire.

A LOUIS ROBERT

Göttingue, le 4, mars 1825.

Cher Robert,

Gomme je suis plongé dans des ennuis qui ne me laissent pas, précisément aujourd'hui, assez de liberté d'esprit pour écrire à votre chère femme, et que pourtant je voudrais lui faire savoir ce qui a trait à sa lettre du 18 février, c'est à vous que j'écris; avec vous, il suffira de quelques mots.

Veuillez donc dire à notre aimable Turque, premièrement que je vous aime et que je l'aime, ensuite que je ne la laisserai certainement pas dans l'inquiétude au sujet des Fleurs du Rhin, Vous n'avez pas d'idée combien c'est une rude tâche pour moi que de tenir ma promesse. Je ne veux pas parler de mon aversion pour la littérature d'Almanachs, non plus que des hésitations et des scrupules que je dois avoir maintenant à propos de chaque ligne que j'écris. Je veux seulement vous dire que, depuis une année, mes> maux de tête (qui ne commencent que maintenant à disparaître peu à peu) ne m'ont per-

mis d'écrire que peu de chose qui ait une certaine valeur. Je n'ai guère travaillé qu'à, une espèce de Fiction et Vérité *, qui ne pourra paraître que dans des temps très-éloignés, et à mon Rabbⁿ qui n'est pas encore prêt à moitié, et n'est pas fait non plus pour être publié maintenant. La plus jolie chose que j'aie écrite dans l'intervalle, est le récit d'un voyage que j'ai fait dans le Hartz, l'automne passé, — un mélange de descriptions de la nature, d'esprit, de poésie, et d'observation à la Washington Irving. Une Nouvelle,, que j'ai commencée pour les Fleun du Rhinⁿ est

là à moitié faite, et ne sera probablement pas terminée ; car je suis enfoncé plus que jamais dans ma jurisprudence, dont je suis décidé à être quitte le mois prochain, de sorte que maintenant je ne puis avoir affaire qu'avec mon Corpus juris.

Aussi, comme je prévois que je ne puis venir à bout de la Nouvelle, je vous enverrai dans cinq semaines mon Voyage du Hartz^ qui peut avoir, à peu près, trois feuilles à trois feuilles et demie du format àmFkuT:^ du Hkm^ et que vous lirez ^ l*^ti &uv^ sûr,

1» C'est le liirtî bî«n connu dori .Ué^noiret

avec autant de plaisir que je vous l'envoie avec déplaisir. Car ce nouvel arrangement fait échouer maints projets importants pour moi, et me force à changer et à retrancher beaucoup de choses dans mon manuscrit. Je l'enverrais plus tôt, s'il ne fallait d'abord le faire revenir de chez les miens, où je l'ai envoyé comme lecture d'hiver. Il me semble aussi que c'est terriblement vite pour faire rentrer déjà les contributions des auteurs à TALmanaCh de Fan prochain. — J'aurais pourtant répondu depuis plusieurs jours si je n'avais attendu pour cela une lettre d'Immermann, à qui j'ai écrit d'une manière pressante de me dire sans délai s'il voulait ou non donner quelque chose pour les Fleurs du Min. Je n'ai pas encore sa réponse, et je devrai ainsi vous écrire encore aussitôt que je l'aurai reçue. Je lui marque, du reste, que M. Braun lui donnera les mêmes honoraires qu'à tout autre rédacteur de son recueil. Pour ce qui me concerne moi-même à cet égard, je me souviens que vous m'avez offert à Berlin quatre carolins ^ par feuille d'impression, quand vous m'avez engagé, peu de temps avant mon

i. Monnaie d'or de Cologne, valant à peu près vingt-quatre francs.

CONRESPO.NDANCE IMJDITK 805

premier départ de Berlin, à collaborer aux Fleurs du Rhin. Si donc mon voyage du Hartz est accepté, je compte sur cet honoraire, et je désirerais pouvoir en disposer trois mois après l'envoi de mon manuscrit. Dans des temps meilleurs, - je ne mentionnerais pas même ces choses. - Et ces temps viendront.,

Votre nouvelle comédie, qui doit être une Nuit de Walpurgis ♦ de l'esprit, ne m'est pas encore tombée sous les yeux; mais je me suis d'autant plus délecté, cher Robert, de vos Xénies dans les Fleurs du Rhin. Encore aujourd'hui, elles me bourdonnent dans la tête. Vous êtes incomparable, et chacun vous admire avec enthousiasme. J'apprends avec plaisir de votre femme que vous travaillez diligemment. Vrai, si vous vous conduisez gentiment, vous pouvez finir encore par devenir célèbre. Même à Göttingue, on commence à vous connaître, — et «ela veut beaucoup dire. Nommément, mon ami le grand Sartorius, chez qui j'ai bien souper ce soir, s'est informé avec beaucoup de chaleur de l'auteur des Épîtres à Tieck et de l'Anniversaire de Goethe.

oué l'l/™₁ **" «naez-vous annuel des habi, „ à« Veufet. «"e la légende a placé dans les montagnes du cj**

206 CEUVRES DE HBNRI HBINC

De Berlin, je n'apprends presque rien, si ce n'est que Walter Scott doit y arriver pour y recueillir de nouvelles impressions des beautés de la nature, et faire la connaissance personnelle de Glauren «.

Faites mes salutations les plus cordiales à notre parfaite Turquie. Dites-lui aussi que n'ai point reçu d'elle de lettre « au sujet de laquelle elle pourrait s'en faire accroire, i^ à moins qu'elle ne veuille dire par là une lettre d'affaire qu'elle m'a écrite de Berlin en mai dernier. Dites-lui encore ce que c'est que d'être sur le point de faire son doctorat de juriste, sous le décanat du chevalier Hugo; et, si elle corn* prend cela, elle comprendra aussi comment il est humainement possible de ne pas répondre à la très-' chère lettre de la plus belle femme d'Europe. — Mais il viendra des temps meilleurs.

Parmi les onze personnes que j'aime, se trouvent M. et madame Robert.

1. Ce romancier populaire était tout particulièrement en butte aux sarcasmes de Heine. En parlant de l'Album du Brocken, il a dit dans les Reit^Hdêr : % Le liTre entier exhale une odeur de fromage, de bière et de tabac; on croit lire un roman de M. Clau-ren. >

LIII * AU MÊME

GoBUingoe, le • • mars 18Së.^

Ma lettre pour vous venait à peine de partir, cher Robert, que j'en ai reçu une dlmmermann qui commence ainsi... « Pour répondre d'abord à votre demande, je viens vous dire que je donnerai trèsvolontiers quelque chose, cette année, aux Fleuri du Rhin, et que vous pouvez l'annoncer à vos amis. Il faut toujours obéir aux appels et aux sommations des jolies femmes, — autrement le

bonheur se retire de nous. J'ai entendu d'autres encore que vous vanter la beauté de madame Robert, et je serais heureux de rencontrer une fois cette charmante femme. »

Après vous avoir rapporté ainsi les propres paroles d'immermann (à qiibi j'ajoute que je lui avais écrit, antérieurement, d'envoyer bientôt ce qu'il destinait, à l'Almanach), je crois n'avoir plus rien à faire. C'est maintenant au rédacteur lui-ra^viie de demander directement à Immernn^»^ QUflHfl ^t combien il compte envoyer.

Je VOUS prie, cher, très-cher Robert, d'excuser la précipitation et la négligence de ma lettre; je suis,' réellement, enfoncé jusqu'au cou dans les tribulations. Votre bonne Frédérique — car cet attribut lui appartient aussi de plein droit — me pardonne, j'en suis sûr.

A M. MOSER

Gœuingue, le i*' août 1825.

Cher Moser,

C'est beau à toi de ne* pas complètement ra'oublier. Je ne donne guère à mes amis Toccasion de songer à moi, et, dans ma disposition morose,' ou, pour mieux dire, dans ma situation actuelle, il n'y aurait rien de bien étrange s'ils se détournaient de moi peu à peu. —N'attache point d'importance à ce début; car, de par Dieu, je ne suis pas en état, dans ce moment, de penser à autre chose qu'à mes douleurs physiques. J'en ai été tourmenté, ces quinze derniers jours,. presque autant que je tourmente mes amis en les entretenant constamment de mes souffrances. — Le but essentiel de cette lettre

CORRESPONDANCE INÉDITE SÛ

est de te recommander mon frère, qui est sur le point de partir pour Berlin, où il va étudier la médecine. Ce que tu peux faire de mieux pour lui, c'est de le mettre en relation avec un habile médecin qui lui indique les cours universitaires à suivre, et avec un bon économiste qui lui apprenne comment on peut vivre le plus économiquement à Berlin. Fais-lui faire aussi la connaissance de Zunz et de Gans, et, si cela te plaît, du vieux Friedländer. Il est assez jeune encore pour s'éprendre de lui. — Mon frère est un homme rangé, de bonne volonté, d'un extérieur assez peu attrayant; au dedans, farci des auteurs grecs et romains, et qu'il faut surtout mettre en garde contre l'esthétique, la v, et autres maladies contagieuses. Et, puisque j'en suis aux recommandations, je prends aussi la liberté de me recommander à toi. Conserve-moi, car tu ne trouveras jamais un ami pour qui tu puisses mieux mettre en oeuvre toute la patience et toute la sollicitude de l'amitié. Oui, vraiment, cher et bon marquis t

Ma situation extérieure n'a guère changé. J'ai travaillé tout l'hiver à la jurisprudence 5 î^{^^^^} des jours de santé, et, si dans ce it[^]. ^{^^}vt \^{^^}àsin[^] pas un si rude retour de mes nria[^]. \\\e[^]etTi*à

rx r

annoncer pour le doctorat. Mais, dans l'état où je suis, Je n'y peux penser; ce qui est d'autant plus triste qu'après ma promotion, je comptais beaucoup écrire, et surtout fitiir le Rabbîn., qui pèse lourdement sur mon âme* Cette œiivre[^] la plus désintéressée de toutes, sera aussi la plus parfaite. — J'ai bon espoir de guérir réellement cet été ; mon médecin se donne beaucoup de peine

pour cela, et moi aussi : force dépenses et ingurgitations de désagréables drogues.

Mon oncle, à Hambourg, a mis encore un semestre à ma disposition. Mais tout ce qu'il fait arrive d'une façon peu agréable. A cette heure, je ne lui ai pas encore répondu ; car il me répugne de lui démontrer combien sottement et misérablement on m'a calomnié à ses yeux. C'est aussi par dégoût que je ne m'arrête pas sur ce sujet nauséabond. Quand je serai bien portant, je me sens assez fort pour changer tout cela; jusque-là, il faut que je patiente.

J'ai écrit aux Robert, à Carlsruhé. Je veux publier mon Voyage du Hartz dans les Fleurs du Rhin h l'ai redemandé à mon oncle Hettri Heine, à qui je l'avais envoyé, et, aussitôt reçu^ je l'adresserai à Carlsruhe. J'étais résolu d'abord à le publier dans

CORRESPONDANCE INÉDITE SM

leMorgenblatt^ et c'est pour cela que je voulais écrire à Gotta. C'est contre mon gré que je le donne clans les Fleurs du Rhin^ car la littérature d'Almanacis m'est antipathique au plus haut point. Mais je n'ai pas le talent de refuser quelque chose à de belles personnes. Au fond, toute la littérature actuelle m'est antipathique, et c'est pourquoi je suis plus occupé de l'idée d'écrire pour l'avenir que pour le présent : ainsi, par exemple, un Faust commencé, mes Mémoires e.t autres choses semblables. Le présent me dégoûte avec ses louanges, et plus encore avec son blâme.

Je ne puis mieux te dire ce que pense Immermann, et où il en est aujourd'hui, qu'en te communiquant sa dernière lettre. Mais, je t'en prie, ne la montre pas à un tiers, surtout à cause de son jugement sur Robert. Je n'ai pas lu encore son Oiseau de paradis; — mais je connais le Chat botté de Tieck, avec lequel le premier semble avoir plus d'analogie qu'il n'est besoin.

Si ce qu'un certain Péters a écrit sur moi dans le *Gesellschafter* t'a plu le moins du liiotid-j i^{^^} ^{^^^} très-fâché, et, à vrai dire, pour toi n'eS^{^^} ^{^^^} insipide et le plus ridicule compag^x ^{o^{^^^}}—"

Adieu; je finis parce que mon papier est à sa fin. Salue à Toc-casion pour moi le conseiller Hitzig.

XLV j

AU PROFESSEUR GUSTAVE HUGO ' j

Decane[^] vir excelse nec non prudenissim!

Illustris ordinis viri præclari[^] doctissimi, honoratissimit

Audeo, quum summis in facultaté juridica honoribus ornari cupiam, vos orare, ut mihi indicelis leges quas interpretatione illustrem, et ut me admittatis ad privatam de jure interrogationem.

Vitam meam, licet satis>plenam turbationibus et çventis, adversis magis quam prosperioribus, paucis verbis enarraturus sum, illa tantum attingens, quae extrinsecus plurimum habuerunt auctoritatis ad animum meum literis artibusque excolendum,

Natus sum mense decembri anni 1779 *, Dussel-

I * Celte étrange erreur de date (1 7 7 9 au lieu de 1 7 9 9) se trouve dans rorigiial, aux Archives de l'université de Goettingue.

Heine, pour passer son doctorat, n'a pas écrit une thèse, comme cela est de rigueur aujourd'hui, et comme cela n'avait lieu alors que pour les candidats qui songeaient à entrer dans l'enseigne-

CORRESPONDANCE INÉDITE t\l

dorpii ad Rhenum,maximus natu inter très fratres, quorum atter rei rusticœ, alter arti medendi opéra m dat. Pater meus Siegmund Heine, quondam miles, postea mercator, nunc aegrotus proculque vivit a negotiis, diebus laetioribus in matrimonium duxe-

ment universitaire. — L'examen qu'il sollicite dans sa lettre latine eul lieu le 3 mai 1825. — Il faut remarquer» pour rintriMi- f gence des premières lignes de celte lettre, qu'on donnait à chaque ^* candidat deux textes de loi sur lesquels le récipiendaire li^;^it, au commencement de son examen, une courte exposition *lenie. Ces textes, empruntés aux sources juridiques, sont inctiquit'^ comme suit, pour l'examen de Heine, dans les Actes de la Ka- calté : Cap. 28 Extra. De jurejurando 2, 24, et Lex 18 Dlgfsio- ; ram. Depignoribus (20. 1). — L'intérêt particulier qui s'attache à cette période de la vie de Heine nous a engagé à conserver, ' comme cela a eu lieu dans l'édition allemande de ses lettres, >srin épître latine au doyen Hugo (litera pelUoria), et à en donner ici la traduction française. — Nous faisons grâce à nos lect- nir^ du luxe des titres par lesquels elle s'ouvre» et qu'il faut chiTt^lnv i* dans le texte latin :

« Oommo je désire obtenir les honneurs suprêmes dans la Faculté de droit, je vous adresse la prière de m'indiquer les textes de lois que j'aurai à expliquer, et de m'accorder un examen particulier par voie d'interrogation.

* Je raconterai ma vie en peu de mots, bien qu'elle ait été assez s[^]tée, et remplie de circonstances malheureuses plutôt que p[^]n[^]> pères, et je ne toucherai qu'aux faits qui ont le plus contribué, extérieurement, à préparer mon esprit pour la science et TaTt.

» Je suis né à Dusseldorf, sur le Rhin, dans le mois de décembre de l'an 1779, l'aîné de trois frères dont l'un se [^]oue à l'économie nirale, l'autre à l'art de guérir. Mon père QieC^{*^ ^ ^ ^} Hlîlhp, d'abord soldat, puis négociant, maintenant r[^] [^] an et. Vivaitl Ma

rat Ëlisabetbam de Geldern, matrem meam, nunc mariti aegrotationis generosam cultricem, curarum participem, senectutissolatium.

In monasterio Franciscanofum Dusseldorpii infantia mea primis elementis eruditionis atque insti-

dés affaires, avait épousé dans des jours meilleurs Elisabeth de Geldern, ma mère, qui, aujourd'hui, le soigne avec un noble dévouement dans sa maladie, partage ses soucis, et console sa vieillesse.

» C'est dans le cloître des Franciscains[^] à Dusseldorf, que mon enfance a reçu les premiers éléments de l'instruction. Je garde un sentiment tout particulier de respect pour le très-vénérable Schallmeyer[^] mort maintenant, de son vivant ecclésiast-

tique catholique et recteur du Gymnase de Dusseldorf, Homme qui a formé le premier mon cœur et mon esprit. J'ai joui de son enseignement particulier quand je fus admis au nombre des élèves de son Gymnase, dont j'ai parcouru successivement toutes les classes, et je n'ai quitté cet asile des lettres que lorsque la seconde guerre contre les Français allait éclater, et que la classe supérieure du Gymnase fut désertée de tous ses élèves, dont le plus grand nombre (et j'étais parmi eux) offrirent leurs services à la patrie, qui n'usa guère de cette offre, la paix de Paris étant intervenue peu de temps après.

» Plus tard, vers le milieu de l'an 1819, Je me rendis à Bonn, pour suivre les cours de cette université récemment fondée; j'entendis les leçons de droit de Mackeldey et de Welcker, ainsi que celles d'histoire et d'esthétique des Schlegel, Hüllmann»» Arndt, Radlof, etc., qui tous m'ont témoigné une bienveillance particulière. Au mois d'octobre 1810, je passai à l'université de Göttingue, où je ne restai qu'un semestre, parce que, ayant vu les règlements qui interdisent le duel, je reçus l'avis de m'éloigner. Je suivais alors les cours de Sartorius et de Henke, qui, l'un et l'autre, le premier surtout, m'honorèrent d'une faveur

CORRESPONDANCE INÉDITE 215

tutionis imbutus. Virum reverendissimum, nunc defunctum, Schallmeyerum, clericum dum in vivis erat catholicum Gymnasii Dusseldorpiensis rectorem, ut primum cultorem cordis ingenii mei veneror atque observo. Singularem hujus viri institu-

particulière. Je me rendis ensuite à l'université de Berlin où j'ai été admis au nombre des étudiants, au mois d'avril 1821; j'étu-

diai là jusqu'en décembre 1823, suivant, pendant cette période les cours juridiques de Basse et de Schmaitz, les cours philosophiques de Hegel, Wolf, Bopp, Raumer, etc. Puis je retournai à Gœttingue, où j'entendis vos leçons, très-noble doyen, et vous, illustres membres de la très-louable Faculté, pour lesquels je professe la plus grande affection et un profond respect.

» Bien que, pendant ces six années consacrées à l'étude, je n'ai jamais abandonné le droit proprement dit, mon intention ne fut jamais non plus de faire, plus tard, de la jurisprudence, mon gagne-pain; j'ai cherché bien plutôt à acquérir cette érudition qui forme l'esprit et l'âme par l'étude savante des humanités. Néanmoins, je n'ai pas à me féliciter à ce point de vue d'un succès bien complet, ayant négligé plusieurs disciplines très-utiles; pour m'occuper avec trop de prédilection de la philosophie, de la littérature de l'Orient, de celle du moyen âge allemand et des peuples modernes. A Gœttingue, il est vrai, je me suis exclusivement voué à l'étude du droit; mais des maux de tête opiniâtres qui me tourmentent depuis deux ans jusqu'à ce jour, ont nui à mes travaux d'une manière qui dépasse toute croyance, et sont cause que mes connaissances ne répondent pas à mon application et à mon zèle.

• J'espère donc beaucoup, très-noble doyen, etc., de votre indulgence, dont je promets à l'avenir, au prix des plus grands sacrifices, de ne pas me montrer indigne. Je suis> et^.

tione utebar, quum adscitus essem in numerum discipulorum Gymnasii sui, cujus omnes deinceps classes percurreram — tum demum hoc literarum asyllum deserui, quum secundo illo bello contra Gallos instante suprema Gymnasii classis omnibus destitueretur discipulis, quorum maxima pars, et ego in horum numé-

ro, munera sua patriae obtulit, quae quidem, pace Parisiensi paulo post interveniente, parum usa est oblati nostris.

Postea Bonam me contuli sub mediam partem anni 1819, universitatem literarum in hac urbe nuper constitutam frequentabam, lectionesque juridicas Mackeldey et Welckeri audiebam aequae ac lectiones historicetaestheticas Schlegeli, Hüllmanni, Arndtii, Radiofii, etc., qui omnes singularem mihi praestabant benevolentiam. Mense octobri, anni 1820, in universitatem literarum Göttingensem me contuli, ubi unum tantum semestre versabar, quia mihi accidit, ut ob interdicta de certamine singulari a me violata consilium abeundi subirem. Audiebam tum lectiones Sartorii et Benekeii, qui uterque, praecipue ille, me gratia singulari dignabatur. Oeinde in universitatem Berolinensem me contuli, ubi in numerum civium academicorum receptus sum meum

CORRESPONDANCE INÉDITE III⁷

aprilis anni 1821, studiis operam meam navabam usque ad mensem decembrem anni 1823, et in hoc tempore lectiones juridicas frequentabam Hasselii et Schmalzii aequae ac lectiones philosophicas Hegelii, Wolfii, Boppii, Raumeri, etc. Tum denuo Göttingam profectus sum, ubi vestras lectiones, decane excelsae et illustris ordinis viri praeclari, quos huiusmodi amore summaque reverentia aniplector, audiebam. ^

Quamvis autem per sexennium illud, quo fidiis operam meam dabam, semper ordinem juridicum professus essem, nunquam tamen mens mea huiusmodi erat, ut juris scientiam ad vitam aliquando sustinendam tractarem, tali potius eruditione comparandae studebam, qua ad humanitatem ingenium animumque

conformarem. Nihilominus hac in re felicissimo quidem eventu non valde gavisus sum, non paucas easque utilissimas disciplinas negligens; nimioque amore tractans philosophiam, literas Orîentis, medii aevi quidem germanicas, bonas([Lic recentiorum popu-
lorum. Gœttingae vero jurisprudentiae tantum operam dabam, sed pertinax capitis morbus, qui me duos annos usqn^ ad ^^^^' ieï\\\Ris excruciat, iicredibilein in nlod^lv »t> 'èvivvxv^v

âtH UKUVUKS DE UKNRI UEINB

pediebat, et efl'ecit ut scîentiae non respondeat diligentisB studioque meo.

Multum digitur, decane excelse et illustris ordinis viri praeclari, spero de indulgentia vestra, qua me postea summa animi intentions hàud indignum praestaturum esse, promitto.

Nominum vestrum cdltor obedientissimus.

OœttiDgsB; die 16 aprilis 1825.

A FRÉDÉRIQVE ROBERT {satisf date)

Bonjour I

Vous croyez que je suis un homme sur qui Ton ne peut pas compter, et pourtant cela n'est pas. Le manuscrit de mon Voyage du Hartz, quatre-vingts pages du papier à lettre sur lequel je vous écris, est là prêt à être expédié à Garlsruhej mais je voudrais beaucoup le garder ici trois semaines encore sous la lime, et pour quelques changements dont je ne puis m'occuper à cette heure, enfoncé que je suis dans mon boursier juridique. Mais, s'il y a grand hâte pour l'impression, faites-moi dire deux mots, et vous recevrez mon manuscrit par le prochain

COHRESPONUÂNCK INÉDITE î\\

courrier, — Seulement, ne vous tâchez pas de mes manières troj) rudes et des eiinuîs que je vous cause; mais éoiigez que le nionde est ainsi fait- ([iie l'un doit tourmenter Tautré et lui apprendre la patience. — Mais, aussitôt que je s^râi au clair avec mon fatras juridîjtue, je vous dirai, avec beaucoup de belles et cordiales paroles, combien je suis de la plus aimable dés fem-nies^ le très-dévoué.

âoëttingue, le IB mai lsi\$.

Enfin, bonne et belle dame, me voilà assez affranchi de mes tracas juridiques pour que je puisse vouë écrire une longue et jolie lettre. Et pourtant cela ne se peut faire, car, à peine délivré d'un fléau, un autre tombe sur moi, et, pour écrire convenablement, il me faudrait d'abord attendre un bon moment, et le

temps me manque pour cela, car je né puis retar-

der davantage l'envoi de mon manuscrit. Puisse-til

obtenir vdtre approbation ! Je l'ai façonné aul&nl cjue

possible pour les Fleuri ffff Rhin '■] kU à \ efi^^^^'^^^^^

de^ passages, et, pour cuMibler ct3s^ .e?>^^^^^^

220 OKUVUTiS DE HENRI HEliNE

à la fin des grandes poésies, le loisir m'a manqué. Pourtant cela ne se remarque pas. Si le persiflage du ballet semble trop fort^ j'autorise volontiers la suppression de tout le paragraphe où il se trouve, et que j'ai marqué au crayon. Si, pour de semblables motifs politiques de haute nécessité^ il en faut faire autant dans

d'autres endroits, je demande que le vide soit rempli avec les moins { } ordinaires. D'ailleurs, je prie la rédaction des Fleurs du Rhin de ne faire de son chef dans mon Voyage^ pour des raisons esthétiques, ni changement ni suppression d'aucune sorte. Comme il est écrit dans le style le plus subjectif, qu'il fait son entrée dans le monde sous mon nom et engage ainsi ma responsabilité d'homme et de poète, je ne puis laisser passer aucun procédé de ce genre; ce qui serait bien différent s'il s'agissait de petites poésies anonymes dont on supprime la moitié. Toutefois, pour laisser quelque chose à faire à votre amicale sollicitude, je remarque ici qu'il y a dans mon manuscrit quelques fautes d'orthographe faciles à corriger; c'est du moins ce que dit un ami qui l'a lu récemment, et je n'ai ni le temps ni l'envie de faire moi-même une nouvelle révision. Je vous envoie ci-joints six nouveaux pe-

CORRESPONDANCE INÉDITE 321

tits Lieder dans l'ancienne manière, qui ne sont signés que de mon chiffre (. . . E), dont les trois premiers me plaisent assez, beaucoup moins les trois autres, qui peuvent très-bien être supprimés, et que j'ai peut-être écrits dans ce but. — Les vers qui se trouvent dans mon Voyage du Hartz sont d'une toute nouvelle espèce et admirablement beaux. t'*

Toutefois, on peut se tromper. Je regretterais beaucoup que mon manuscrit ne répondît pas à votre attente, non point à cause de moi, mais parce que je n'aurais pas de plus grand plaisir que de voir vos désirs accomplis. Si donc, dans l'intervalle, vous receviez quelque autre manuscrit meilleur, ou que vous ne puissiez faire imprimer le mien à cause de mes exigences, je désire qu'il me soit renvoyé sans trop perdre de temps à Göttingue, non affranchi, par le courrier. Je vous aurais volontiers envoyé une jolie

Nouvelle, mais cela n'a pas été possible; veuillez les Muses m'être plus favorables l'année prochaine ! — Et maintenant, encore une prière : au cas où mon Voyage aurait la bonne chance de prendre place dans les Fleurs du Rhin^ \q voudrais t\ie Ion m'en envoyât quelques exemp\^. ^^ l\t^s l\ pavi, ainsi que quatre exemplaires du ,^ ^^^ eA\ \^^î ^^

fit OEUVRES DE HENRI HEINE

Fleurs du Rhin^ sous l'adresse de H. Heine, chez Hérold et Wahlstab, à Lunebourg, — aussi vite que possible, et en en portant la valeur à mon compte.

Et maintenant, chère madame, ne remarquez-vous point que les hommes qui semblent d'ailleurs faciles et sans prétentions, dans la vie de tous les jours, deviennent tout fait vaniteux et difficiles du moment qu'on les prend à partie comme poètes? Mais, insensé que je suis, Je dis cela à la femme d'un poète, poète elle-même ! Que fait le premier? Tragédie ou comédie?... Vraiment^, ce doit être un travail pour le mari de madame Robert d'écrire une tragédie ! Pauvre bienheureux ! A peine a-t-il contracté ses sourcils pour se monter au sérieux tragique, un doux sourire de sa charmante femme fait évanouir cette colère, et, de dépit, il saisit son tricotage, au lieu du poignard de Melpomène.

Ici, tout est silencieux et triste; pas ijn seul beau visage, et je vis enseveli dans l'étude. Le docteur Gans, passant ici, a interrompu pour quelques jçurs mon travail. Il aura Je bonheur de vous voir pendant son voyage. Il m'a dit que notre Paria * fait

La tragédie de Michel Béer

rORRESPONnANTR INI^DITF fñ^

toujour couler bien des larmes. Les temps sont si mauvais, tout le monde se plaint, et c'est très-poJitique à nos gouvernants, de favoriser partout la représentation du Paria^ afin que nous voyions qu'il y a dans l'Inde des gens qui endurent plus encore que iU)us autres Allemands. — Le départ de la poste me force à écrire très-vite. — J'ai niaintenant fait mon examen de droit ; le mois prochain, si je suis bien, je soutiendrai mes thèses, et, quand vou?^ m'écrirez la prochaine fois, vous adresserez votre lettre au docteur Ju7ns H. Heine de Dusseldorf, à Gøettingue. A la mi-août, je quitterai probablement cette ville, pour faire un court séjour à Lunebourg; puis j'irai à Berlin. J'y resterai longtemps, et j'étudiêpaî Glauren. N'y reviendrez- vous pas bientôt» vous et Robert? Venez; faites quelque chose pour la pauvre Marche de Brandebourg; autrement, nous nous dessécherons sans remède, et deviendrons poussière, même avant d'être morts. — Mais, avant tout, portez-vous bien; embrassez Robert et dites lui cjue je l'aime très-fort, ainsi que sa femme.

Je suis, madame, votre tout dévoué.

A M. MOSER

Gøettingue, le !•' juillet 482».

Clier Moser,

J'ai reçu ta lettre du 11 juin, dont Taccent montre que tu es de bonne humeur; ce qui m'a fait grand plaisir. Quant à moi, cela va passablement. Ma tête guérit peu à peu et je n'épargne rien pour

cela. J'ai pris un petit logement sur un jardin; le soir, je me promène parmi dejs rosiers en fleurs, et, le matin, à cijiq heures trois quarts, ce sont les rossignols qui me réveillent. C'est pourtant mieux d'être réveillé par les rossignols que par un décrotteur qui heurte à votre porte. Puis je travaille aussi vigoureusement que possible, jurisprudence, histoire, Ip Babbin^ etc. — Ce dernier n'avance que lentement : chaque ligne est emportée de haute lutte; mais quelque chose me pousse infatigablement en avant, parce que j'ai la conscience quesé?M/ je puis écrire ce livre, et que l'écrire est une œuvre utile, agréable à Dieu. Mais je brise là-dessus, car ce thème m'en-

CORRESPONDANCE INÉDITE ttt

traînerait bien vite à m*admirer complaisamment dans ma propre grandeur.

Zunz m*a fait déjà savoir par toi où se trouvait. au XV* siècle, l'école la plus importante des juifs d'Espagne, c'est-à-dire à Tolède. Mais je voudrais savoir si cela doit s'entendre aussi de la fin df^ ce siècle. Il m'a nommé encore Séville et Grenade; mais je crois avoir lu dans Basnage que, déjà anh-rieurement, les juifs avaient été expulsés de (vAtv dernière ville. Comme je te l'ai dit, je voudrais aussi savoir sur les Abarbanel certaines choses que je ne puis trouver dans les sources chrétiennes. Wolf a cité toutes celles-ci dans sa Bibliothèque, Bagl est incomplet... Je n'ai pas encore lu Bartolucci. Quant aux historiens espagnols, ils n'ont que peu de chose, incroyablement peu, sur les juifs. Sur toute cette période en général régnent les ténèbres d'Egypte.

A la fin de l'année, je compte avoir fini le Rabbin. Ce sera un livre que les Zunz de tous les siècles appelleront une sawrc^ his-

torique. —Je te répète tuïcont que tu n'as pas besoin d'attendre impatiemment La lecture de mon Voyage du Bartz, Je l'ai écrit pour

des motifs pécuniaires, et autres somW^ ^ ^ ^* ^' ^- i* ^ ^ ^ ^* I.
V-i

être le nécrologe de Saül Âscher t'amusera. Je vais écrire à Carlsruhe que l'on ait à envoyer, sous ton adresse, h Berlin, plusieurs exemplaires des Fleurs du Rhin où se trouve mon Voyage^ ainsi que les honoraires du inanuscrit. Je suis dans le plus grand embarras d'argent, et, pour des motifs politiques très-compréhensibles, je ne puis rien demander à mon oncle avant de lui annoncer mon doctorat. Si tu voulais, cher Moser, me prêter dix louis, tu me rendrais le plus grand service d'ami. D'ici à deux ou trois mois, tu pourras te rembourser sur l'argent qui t'arrivera de Carlsruhe, et qui monte presque au double. D'ailleurs, je mets. ma parole d'honneur en gage pour ce soutirage d'argent, et j'en dirais davantage si je ne savais que je \e blesse en me défiant de ta confiance. Je l'avoue toutefois, bien que je sache que tu te connais et me connais trop bien pour ne pas être sûr que tu n'as rien à craindre ^quan4 je te soutire de l'argent, et bien que je sois persuadé que tu viens volontiers à mon aide, je préférerais emprunter de tout autre si j'étais dans ce moment moins mal disposé, moins seul, et moins tourmenté. Pour ce dernier motif, je te prierai de m'envoyer les dix louis aussi vite que possible, et

CORRESPONDANCE INEDITE 117

la meilleure voie me semble par la poste, en bons du trésor.

Quand j'écirai à mon oncle, je lui demanderai de Targent pour une saison de bains, et, s'il accueille ma requête, j'irai plus

tôt à Berlin que je ne pensais. — Tu n'as rien perdu au silence que j'ai garde sur Goethe, sur mon entrevue avec lui à Weiiiiar, son amabilité et sa condescendance. Ce n'est plus quel^ temple vide où resplendissaient autrefois Vàn1 de magnificences, et c'est là seulement ce qui m'intéressait à lui. Il a éveillé en moi un sentiment dou* loureux, et m'est devenu plus cher depuis que je le plains. Mais., au fond, Goethe et moi sommes deux natures hétérogènes et, par conséquent, répulsives. Goethe est, par essence, un homme de ce monde, pour qui la jouissance facile de la vie a été la cliose souveraine, qui parfois a senti la vie dans l'idée et a su l'exprimer dans la poésie, mais qui ne Ta jamais profondément saisie, et moins encore vécue. Moi, tout au contraire, je suis de nature un fanatique, c'est-à-dire que je me passionne pour l'idée jusqu'au sacrifice, et que quelque chose me pouî^tse invinciblement à m'abîmer en elle, T)' autre part, J'ai

compris la jouissance de la vie, et ;» ^S V^^^ p^i^^îr.

:^â8 OEUVRES DE HENRI HEINE

et c'est précisément là qu'est en moi la grande lutte entre ma raison claire et saine, qui approuve la jouissance et repousse comme folie tout enthousiasme désintéressé, et mon penchant fanatique, qui m'entraîne avec lui dans son éternel empire, ou plutôt m'y fait monter ; car c'est encore une grande question de savoir si le fanatique qui abandonne sa vie pour l'idée, n'est pas plus heureux et ne vit pas davantage en un instant que M. de Goethe dans sa. longue vie égoïste et facile de soixante-seize ans.

Une autre fois, je t'en dirai davantage là-dessus; aujourd'hui, j'ai la tête épuisée par d'indicibles efforts. Tu retrouveras aussi ce thènne dans h Rabbin,

Le Saphir * dont tu parles n'est guère encore ni taillé ni poli. J'ai lu dernièrement de lui une bagatelle dans le Geseilsohafter. Un trait d'esprit, isolé, est sans valeur. Une saillie n'est supportable que

i. Saphir, ce faiseur dans Thamour, avec son esprit tout en mots, sa raillerie sans profondeur, acquit pour un temps une réputation bruyante. Il avait établi à Vienne, dans un journal et des livres od hoc, un immense. débit de poin'es, do. bons mois et de jçaiéré à heure fixe. Ct-t homme d'esprit abusait, dit-on, de la permission (VHre laid, cl Heine y fait allusion dans ce passage. Il est mort on 18rJ8.

CORRESPONDANCE INÉDITE tt9

quand' elle sort d'un fond sérieux. C'est pour cela que la saillie chez Boerne, chez Jean-Paul, etcellt^ du fou dans Z>ar nous frappe si puissamment. Le^ bons mots ordinaires ne sont autre chose qu'un éternuement de l'esprit, un chien de chasse qui court après son ombre, un singe en jaquette rouge qui se regarde bêtement entre deux miroirs, un bâtard engendré au passage, dans la rue, par le bon sens et la folie; — oui ! je m'exprimerais pla*^ durement encore si je ne me souvenais pas que nous descendons quelquefois, toi et moi, jusqu*à commettre un calembour. — Cijoint, une des poésies tirées de mon Voyage dans le Hartz. Je te prie de ne la montrer à aucun de nos amis, pas même à mon frère. J'ai de bonnes raisons pour cela.

En tout cas, j'attends incessamment de tes lettres. Voici mon adresse : H. H. Stud, juris, de I>. demeure sur le jardin de madame la recteur Seitfert, près de la porte d'Albani.

Göttingue, le 22 juillet i825«

Cher Moser, Il y a longtemps que j'aurais répondu à ta lettre du 5 courant, si mon doctorat, traînant d'un jour à l'autre, et qui n'a eu lieu qu'avant-hier, ne m'en avait empêché. Aujourd'hui, je ne puis que t'accuser réception des dix louis, et, comme je viens de le dire, t'annoncer ma promotion. J'ai disputé comme un cheval de fiacre sur la quatrième et la cinquième thèse, serment, et confarreatio *. Tout a fort bien

\. Voici les thèses de U promotion de Heine ;

THESES

quas

illustris jurecotfiiurtornm ordinis

auctoritate atque condensa

in

Academia Georgia-Augusta

pro

summis in utroque jure honoribus

^ rite obtinendis

Die XX, mens. Julii A. MDCCCXXV publiée defendet Henricus Heine

CORRESPONDANCE INSDITE 231

été, et le doyen (flugo) m'a fait, dans cette scène solennelle, les plus grands éloges, exprimant son ad^

Dusseldorpiensis.

Opponenlibus :

C.-F. Culematin, D' phil

Th. Geppert, Stud. jur.

Maritus est dominus dotis.

Créditer apocham dare débet.

Omnia judicia publiée peragenda sunt.

Ex jurejurâdo non nascitur obligatio.

Çonfarreatio antiquissimus apud Romanes fuit in ma nu m couvêflrieridi modus. ' "

« Thèses que, sur Tordre et avec Tautorisation de la très-louii-bli^ Faculté de droit de l'université de Gœitlngùe, soutiendra fiuhlîctnement, le 20 juillet 1815, Henri Heine dô Dusseldôff, pouf ob- Itnif, selon les formes voulues, les plus hautes dlgniltiad'un doct«ttr dan< les deux droits.

Opposants :

C.-F. Culemann, D^{phil} Th. Geppert, Stud. jdr

miration de ce qu'un grand poète pût être aussi un grand juriste.
Si ces derniers mots ne m'avaient

Le mari est maître de la dot.

Lé créancier doit donner quittance.

Tous les actes judiciaires doivent avoir lieu publiquement.

L'obligation ne résulte pas du serment.

La confarréation fut, chez les Romains, la forme la plus ancienne du mariage juridique.

Le diplôme de docteur obtenu par Heine, à la suite de ces épreuves, est un diplôme de troisième degré, post exhibita legitimæ scientiæ specimen. Le premier degré exige egregia specimen; le second, laudabilia. Nous rapportons ce détail qui ne peut nuire à la gloire de Heine, et consolera peut-être les docteurs qui n'ont pas été plus heureux que lui.

Quant aux compliments latins faits par le doyen Hugo au jeune poète, dont il aurait dit que les vers, au jugement général, pouvaient être placés à côté de ceux de Goethe, il semble qu'il, dans sa lettre à Moser, Heine les traduit en les amplifiant quelque peu. Le célèbre jurisconsulte s'il en faut croire les témoignages venus de Göttingue, aurait dit simplement que Heine pouvait être comparé à Goethe en ceci, que, comme Goethe il avait mieux réussi dans la poésie que dans la jurisprudence.' —

On voit que le doyen Hugo, avec son fin sourire, était digne d'avoir affaire à un récipiendaire tel que Hoine.

rendu défiant à Tendre de l'éloge, je ne m'en ferais pas peu accroire d'avoir entendu, dans un long discours latin, du haut de la chaire, comparer Henri Heine à Goethe, et assurer que, de Ta-veu général, mes vers peuvent être placés à côté des siens» Voilà ce qu'a dit le grand Hugo dans la plénitude de son cœur, et, le même jour, il m'a dit encore privatim beaucoup de belles choses, en nous promenant ensemble, et à sa table du soir, où il finit prendre place. Aussi je trouve que Gans a tort de parler de Hugo d'un ton dédaigneux. Hugo est un des plus grands hommes de notre siècle !

Hier, j'ai perdu toute la journée à écrire des lettres à ma famille, à recevoir des félicitations, et, aujourd'hui, je suis mort. Ne t'effraye pas, je parle au figuré. Je ne puis donc pas t'écrire maintenant, bien que j'aie matière à une lettre infinie, surtout si je voulais te dire tout au long combien je t'aime, et combien tu mérites d'être aimé.

En somme, ma santé va bien. Probablement j'en ne resterai plus longtemps ici. Dans une lettre à mon oncle, j'ai laissé entrevoir mon désir d'aller aux bains de mer, et j'attends de sa grâce et de sa miséricorde que ce vœu pourra s'accomplir. Clémentine Reine

a passé ici en voyage, m'a fait tout de suite chercher, et a été amical au delà de toute idée : aussi ai-je passé avec lui des heures agréables. Mais, comme des étrangers ont été constamment présents, je n'ai pu parvenir à lui parler de mes affaires personnelles, et, au moment où j'allais partir avec lui pour Cassel, la voiture s'est trouvée si remplie, que Pierre Schlemihl * a dû rester en ar-

rière. — Pourtant j'ai assez d'esprit pour ne pas croire qu'il fera beau demain parce que le soleil a brillé aujourd'hui.

Ci-joint, un paquet de Thèses dont tu enverras un exemplaire chez M. 4© Yarnhagen. (Ne peux-tu pas me dire s'il est parti ou non ?) Remets-en un aussi au conseiller Hitzig, dont le vif intérêt à tout ce qui m'arrive m'a toujours fait un vif plaisir. Salue-le aussi. Distribue les autres exemplaires à nos amis et connaissances, Zunz, Rubo, Lehmann, Lessmann, le vieux Friedländer, et, si tu veux aussi, aux Hillmar, aux Veit, etc. Si tu pouvais faire parvenir un exemplaire à Gans ou à Marcus, j'en serais bien aise. Salue très-cordialement Zunz; dis-lui que je le remercie beaucoup de ses notes. Des juifs ont réel-

Lfi héros du récit le plus connu d'Adalbert de Gbamisso

lement habité Grenade en 1492; car ils sont expressément mentionnés dans la capitulation de cette ville. Quant à Abarbanel, j'ai réussi à mettre la main sur la dissertation de Majus (Vtta Abarbanelis); j'ai comparé toutes les sources chrétiennes et n'ai trouvé que peu de chose.

Adieu; écris-moi bientôt; si ta lettre ne me trouvait plus ici, je donnerai or(Jre- qu'on me l'envoie. Si tu n'as rien d'important à me communiquer, ajourne ta lettre jusqu'à ce que je te dise si je vais aux }ains.

Aujourd'hui (je te l'ai déjà dit), je suis mort, ou, tout au moins, j'ai tant de confusion dans la t^{He}, que je sais à peine ce que

j'écris. Mais ce que je ^ais fort bien et très-clairement, c'est que tu es mon meilleur et plus véritable ami, et que je suis le tien.

P-S, — Envoie aussi un exemplaire des Tlioses au professeur Gubitz, et au banquier Lîpke. IU ne savent le latin ni l'un ni J'autre; inais ils ont iHé jadis ainiables pour moi.

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Loneboarg, le i2 octobre 4825.

A la plus helle^ la meilleure^ la plus aimable des femmes.

Je mentirais en vous disant, avec les hyperboles ordinaires entre amis, que le temps pendant lequel je ne vous ai pas vue m'a paru uti siècle, et que je brûle d'impatience de vous revoir. Il me semble, au contraire, que c'est hier seulement que je vous ai quittée, et même, à dire la vérité, vous ne me manquez aucunement, car toujours se, tient en personne devant moi la parfaite Turquie dans sa beauté merveilleuse, avec toute sa grâces et son amabilité. Si le souvenir me suffit ainsi, et que je ne désire pas autre chose, ne m'accusez pas, au nom du ciel, d'avoir le cœur sec et paresseux en amitié ; non, mais je suis ainsi fait, grâce à Dieu !

Je ne vous écrirais pas même, belle dame, n'était cet Almanach de malheur. li^se fait tellement attendre, que je suis tenté de croire qu'il finira par ne

CORRESPONDANCE INEDITE %il

pas paraître du tout. Or, ce serait une vraie fatalité pour moi; car le Voyage dû Hartz, vu ses nombreuses allusions au présent,

aurait dû paraître comme nouveauté, et c'est seulement parce que la conclusion de ma Nouvelle n'était pas terminée que je me suis décidé à le publier dans un Almanach qui ne paraissait qu'en automne. En outre, mes écrits ont si rarement trait au présent, que, quand une fois j'ai pondu quelque chose de sembjiihie, maintes considérations publiques et privées me sollicitent de ne pas ajourner l'impression. Enfin quelques amis peu scrupuleux (Robert dirait des ennemis intimes), qui ont eu entre les mains le manuscrit du Voyage et en ont copié des fragments, pourraient encore me jouer le tour de les publier en les altérant. Vraiment, ce n'est point par mauvaise humeur que je mentionne tout cela, c'est pour qu'on ne me reproche pas de mesquines prtïoccupations de boutique? Et si, dans ce moment, je suis d'humeur morose, ce n'est assurément pas conti-e la belle et chère Frédérique; c'est contre moi-même, et contre Louis Robert, dont i'^^ ^^ ^'^*^^ VOiseau de paradis. Mon ami, le (lo^^ipvxt CWVï^l'iawl de Göttingue, l'homme le plus 1^* ^^ Vo\i^^^^^^

novre, me l'a remis avec des éloges enthousiastes; je Tai lu la semaine passée, et j'en ai été médiocrement édifié. Je puis dire cela à vous et à Robert, mais je me garderai bien d'en rien laisser voir aux autres; car les autres n'ont aucune idée de ce qui in- anque â mes yeux à cette pièce, et ce qui m'y déplaît est précisément ce qui les divertit le plus. Mais à vous, — voyez bien s'il n'y a personne autre que Robert dans là chambre, — à vous, je puis ou* vrir mon cœur ;^ peu avant de lire V Oiseau de paradis^ j'avais appris à connaître de toïit autres oiseaux, c'est-à-dire ceux d'Aristophane. Peut-être, belle Frédérique, n'avez- vous jamais entendu parler de ceuxci, ou bien n'en avez-vous rien entendu dh'e de correct. Mon inaître lui-même, dont la finesse passerait pourtant par le trou d'une aiguille, A.-6. de Schlegel, en a parlé

dans son Cours sur l'Art dramatique, d'une manière insupportablement fautive et superficielle, ne voyant (Ju'une plaisanterie gaie et baroque dans l'idée d'Aristophane, (Jui montre ici les oiseaux se réunissant de toute part, fondant une ville dans les airs, et*déclarant aux dieux qu'ils leur refusent désormais l'obéissance, etc. Mais il y a dans ce poème un sens profondément sérieux, et. tandis

COHHE8PoNDANGE INÉOITK ;239

qu'il amuse royalement les spectateurs exotiques (c'est-à-dire les badauds d'Athènes), par des figures, et des railleries, et des saillies, et des allusions fantastiques; — ainsi, par exemple, à propos des ambassades d'alors, le spectateur ésotérique (c'est-à-dire moi) découvre dans les Oiseaux une prodigieuse vue d'ensemble sur l'univers; j'y vois la folie humaine affrontant les dieux, une véritable tragédie, d'autant plus tragique, que cette folie ânit par triompher et garde jusqu'au bout l'heureuse illusion que sa ville aérienne existe réellement, que les dieux ont été vaincus, et qu'elle a tout obtenu, même la possession de la toute-puissante et superbe Ba-^ siléa.

Je sais très-bien, belle dame, que vous ne voyez point encore où j'en veux venir, et même, si vous lisiez les Oiseaux dans la lourde traduction de Voss» vous ne le comprendriez point encore; car personne ne saurait ii*admirer ces chœurs aériens se perdant dans l'ihfiiii, cette poésie ailée, escaladant hardiment le ciel, ces chants de triomphe de la folie, eiiiivrants comme des mélodies de rossignols eh gaieté. Et pourtant il m'a falki écrire tout cela pour que vous n'éclatiez pas de rire à ma barbe eu m'en tendant repro-

cher à l'Oiseau de paradis de Robert, de n'être pas une tragédie I « Prétention inouïe ! vous écrivez- vous avec surprise : il faut qu'une comédie soit une tragédie!... » Mais Robert est devenu sérieux, il sait que je ne demanderais rien de semblable à quelque pièce légère, dialoguée à la française, mais qu'il en est tout autrement pour la comédie romantique. Robert a fort bien saisi le caractère distinctif de ces deux espèces de drames, c'est-à-dire que la comédie romantique se détache complètement du sol, et flotte en quelque sorte hardiment dans l'air; et ce que raconte la vieille légende populaire de l'oiseau de paradis réel, c'est-à-dire qu'il n'a point de pattes, et ne peut marcher sur la terre, peut s'appliquer avec éloge au sien. Mais il y manque une vue grandiose du monde, et une intuition de ce genre est toujours tragique. Elle ne peut être compensée par un regard jeté sur le monde de la scène, par une vue comique des misères du théâtre, ou de quelquesunes de celles du monde réel : c'était là le sujet d'une comédie ordinaire, dans la donnée conventionnelle et non pas d'une comédie romantique. Combien grand et réussi est, en échange, le Babouin, cette comédie vraiment aristophanesque ! II y a là

CORRESPONDANCE INÉDITE 511

une vue plus étendue du monde que dans le Paria lui-même, et le Babouin est au fond plus tragique. Au premier moment, on rit de bon cœur de ce babouin qui se plaint avec amertume de l'oppression et des outrages de créatures plus privilégiées que lui; mais, en y réfléchissant davantage, on est bientôt tristement frappé de cette vérité cruelle, que ces plaintes sont au fond parfaitement légitimes. Là est cette ironie qui est toujours l'élément essentiel de la tragédie. Il est impossible, à moins de tomber dans

ce qui est le contraire même de la poésie, de représenter autrement que dans le vêtement bariolé de la folie, ce qu'il y a de plus monstrueux, de plus effrayant et de plus horrible; on se réconcilie ainsi avec ces choses ; — c'est pourquoi Shakspeare, dans le Roi Lear^ met dans la bouche d'un fou les vérités les plus hideuses ; que Goëthe a choisi la forme d'un jeu de marionnettes pour le sujet le plus formidable de tous, Faust; et c'est pour cela aussi qu'un poëte plus grand encore (le poëte primitif, dirait Frédérique), c'est-à-dire Notre-Seigneur Dieu, a mêlé à toutes les scènes de terreur de cette vie une bonne dose de bouffonnerie. — Mais j'écris ici bien plus pour le

uiari que pour la femme. Faites votre possible, je i. 14

mZ OEUVRES DE HENRI HEINE

VOUS eh prie, pour que le Babouin soit bientôt publié.

On ne devrait jamais, il est vrai, comme cela arrive souvent, sacrifier l'ami à un bon mot. Mais, quand il s'agit de toute une cargaison de bons mots, on peut bien le periiiettré. — Qu'est-ce que Robert écrit maintenant?

j'ai appris avec plaisir, belle dame, que vous aviez fait la connaissance de mon oncle Salonion Heine. Vous a-t-il plu? Dites, dites! C'est un homme considérable, qui, avec de grands défauts, a aussi les plus grandes qualités. Nous vivons, il est vrai, en démêlés continuels ; mais je l'aime extraordinairement, presque plus que moi-même. î) nature et de caractère, nous nous ressemblons d'ailleurs beaucoup. La même hardiesse obstinée, la même tendresse d'âme sans limites, la même folie incalculable; seulement, la fortune a fait de lui. un millionnaire, et de moi le contraire, c'est-à-dire un poëte, . et, à cause de cela, nous a

faits très-différents l'un de Vautre, dans notre manière de voir et de vivre. Je vous en prie, dites-moi comment vous le trouvez. Je le reverrai cette semaine, car je vais m'établir à Hambourg comme avocat. — Pour ma -saiité, cela

va toujours mieux. J'ai pris, cet été, les bains de mer à Norderney \ Je vous enverrai le récit de quelques courses que j'ai faites en mer. Les dames à Norderney m'ont traité avec beaucoup de distinction, et c'était justice. J'ai été là très-aimable et de très-bon ton.

Adieu, belle dame; écrivez-moi, si possible est, tout de suite, pour que je sache si TALmanach paraît cette aiinée; dans le cas contraire, renvoyez le manuscrit par la poste, à Tadresse du docteur Juris H. Heine, chez Hérold et Wahlstab, à Lunebourg. N'allez pas me mettre dans l'embarras ; recommandez le paquet afin qu'il ne s'égare pas, et que je ne sois pas obligé de copier une seconde fois mon brouillon. Mais, avant tout, gardez-moi votre amitié. Peut-être vous ferai-je visite l'année prochaine; j'ai le projet de beaucoup voyager et de beaucoup voir. D'ailleurs, ma poésie l'exige. Si vous écrivez aux Varnhagen, n'oubliez pas de les saluer de ma part. Je salue cordialement Robert, qui ne m'en voudra certainement pas de mes critiques; car je l'aime, et je sais qu'il est magnanime. Enfin je reste, de la

i. Petite tle de la mer da Nord, très-près des côtes do Hanoyre.
plus aimable des femmes, le serviteur le plus dévoué.

A M. MOSER

Je parcours avec avidité toutes les annonces de librairie pour voir si las Fleurs du Rhin ont paru. Elles se font bien attendre, et

je suis sur le point d'écrire aux Robert pour en demander la cause. Ce serait une indélicatesse sans pareille si l'Âlmanach devait ne pas paraître, et que Ton ne m'en eût pas d'avance informé. Dans ce cas, je fais revenir mon manuscrit, et je l'imprime immédiatement. — Il faut même que je peste contre de jolies femmes! — Mais je vois que tu ris ; aussi je ne veux rien dire de mon emprunt de dix louis, et songer plutôt au moyen de le couvrir. — Prochainement un mot précis sur ce point.

Informe-toi donc si un docteur Juris après avoir soutenu, pro facultate legendi, une thèse à Berlin, peut ouvrir un cours de philosophie à l'Université.

1. Sans date; vraisemblablement de Lunebourg, commencement de novembre 1825.

CORBESPONDANCE INÉDITE 945

Écris-moi beaucoup. Je parle constamment de toi avec mon frère, que j'ai trouvé ici. C'est une joie pour mon âme d'entendre redire ce que tu es et ce que tu fais, comment ton esprit est toujours plus étincelant et ta robe de chambre toujours plus délabrée, et comment, le dimanche matin, couvert de ce vêtement tailladé, ton Homère ouvert devant toi, tu grommelles à demi-voix, comme autrefois nos pères devant le Tausves Jontof *. — Mon frère m'a dit aussi que tu avais été singulièrement édifié par la lecture de Ségur, et que tu l'appelais le nouveau Salluste. Aussi n'ai-je rien eu de plus pressé que de le lire; j'ai commencé avant-hier, et, ce matin déjà, j'engloutissais le dernier chant. Ce livre est un océan, une odyssée et une iliade^ une élégie ossianique^ un chant populaire, un soupir du peuple français tout entier! Un Sal-

luste?... Va pour Salluste! Je n'en saurais juger, je suis encore tout étourdi.

Puisqu'il est question de livres, je te recommande le Voyage de Golowin au Japon, Tu y verras que les Japonais sont le peuple le plus civilisé de la terre.

i. Tossefoth Jomtob, — un commentateur du Talnrad.

le peuple de Turbanité par excellence; je dirais volontiers le plus chrétien, si je n'avais lu, à mastupéfaction, que rien autant que la croix n'est en haine et en scandale à ce peuple. Je veux devenir Japonais. — Rien ne leur est aussi odieux que la croix. Je veux me faire Japonais.

Peut-être t'enverrai- je aujourd'hui une poésie tirée du Rabbin[^] que j'ai dû malheureusement interrompre encore. Je te prie de ne la communiquer à personne, pas plus que ce que je te dis de mes affaires privées. Un jeune juif espagnol, juif de cœur, mais qui se fait baptiser par bravade, est en correspondance avec le jeune Jehuda Abarbanel, et lui envoie ce[^]te poésie, traduite du maure. Peut-être craint-il d'avouer tout uniment à son ami une action qui n'est pas très-noble [^] ; bref, il lui envoie cette pQésie. — ÎJ'y pense pas.

Aussitôt que j'aurai i[^]n peu de tranquillité, à Hambourg ou à Berlin, je continuerai le Babbin, Je veux décrire mon dernier voyage. Mes poésies s'augmentent, et je pourrai bien en publier un petit vo-

1. Ce passage significatif marque le moment précis où Heine passa au protestantisme, et se fit baptiser.

lume à Pâques. J'ai là, tout prêts, les matériaux de grands ouvrages, et j'espère que le bon Dieu me donnera des jours de santé.

Salue Zunz et sa femme pour moi. Je le remercie de se montrer si obligeant pour mon frère. Celui-ci m'a raconté de Zunz beaucoup de nouveaux bons mots.

Je suis dans une grande attente* du retour de Gans. Je crois réellement qu'il reviendra sous la forme d'Éli Gans *. Je crois aussi que, si la première partie du Droit de succession peut être envisagée à }on droit (selon la classification bibliographique de Zunz) comme une source pour l'histoire juive, la portion de ce même Droit qui paraîtra après le retour de Gans de Paris, ne sera pas plus une source pour cette histoire que les paroles de Savigny, et d'autres Gojim et Reschoim ^. Bref, Gans reviendra de Paris, chrétien, dans le sens le plus aquatique du mot. Je crains que Sucrc-Cohn ne soit son Karl Sand ».

ft. CTest-à'dirc 4u dUv, Gms, 1 Les gmtili et les tmpiet, 3. L'as-sasBin d« I^otzebae.

Le 8 (vraisemblablement le 8 novembre 1825).

Mon frère — qui te fait saluer — a reçu hier au soir ta lettre. Je n'ai plus que peu de temps, et la mienne est assez longue ; autrement, je te dirais encore beaucoup de choses. Moi aussi, j'ai la tête pleine de soucis, et je me vois déjà devant les portes * de Hambourg. Fais-donc insérer, dans n'importe quel journal, que j'ai fait mon doctorat ^ à Goettingne, ou bien prie Lessmann, que je salue cordialement, de le faire à ta place. Il faut que j'avise à ce qu'on chante mes louanges, et je puis le faire en bonne conscience; car, chaque jour, je gagne en étendue et en objectivité poétiques.

J'ai lu ce que V Impartial * raconte de Gans, et je m'en suis fort divertie. J'apprends, à ma grande sur-

i. Il y a ici, dans TorigrinaU un calembour intraduisible; le mot allemand Thott signifie également porte et fou.

2. Voici le singulier article de VImpartial du 1^{er} novembre 1825, auquel se rapporte le passage ci-dessus : « Les journaux le plus récemment arrivés de l'Amérique du Nord contiennent un document des plus remarquables, une proclamation adressée aux juifs, par MarJochée Noah, citoyen des États-Uni» d'Amérique, ancien consul américain à Tunis, bachelier de New-York, conseiller, et, par la grâce de Dieu, gouverneur et juge d'Israël. Comme les temps sont venus où les promesses faites au peuple de Dieu doivent s'accomplir, il fait connaître et savoir à

prise, que notre comète est maintenant visible à Londres. S'il y est anglicisé... Mais le temps presse. Adieu ; aime-moi toujours. Ma santé s'améliore. Si tu peux faire parvenir mes salutations à Varnha-

tous les juifs dispersés dans le monde qu'un asile leur est préparé, où ils trouveront la paix, l'aisance et le bonheur, où leurs personnes, leurs propriétés et leurs droits religieux seront sauvegardés; où ils pourront se préparer pour le grand rétablissement final dans leur antique héritage, qu'annoncent avec tant de force les signes du temps; — et cela, dans un pays découlant de lait et de miel, où Israël pourra se reposer sous sa vigne et son figuier. Cet asile est dans l'État de New-York, le plus grand et le mieux cultivé de la Confédération. Le lieu où doit être fondé le point central de cet asile, la ville d'Ararat, est la Grande-Ile (Grand-Island), sur le Niagara, à quelques milles des lacs Ontario et Érié.

Cette île, d'une longueur de douze milles, et de trois à sept de largeur, contient 17,000 acres d'un sol extraordinairement riche et fertile, est admirablement située pour le commerce et le trafic, et deviendra un jour le centre de l'activité commerciale la plus considérable dans le nouveau et meilleur monde. M. Noah espère surtout que ses coreligionnaires apprendront avec bonheur qu'ils pourront devenir, dans cette contre, propriétaires fonciers, droit dont ils sont dépouillés depuis tant de siècles. Au nom de Dieu, qui a conduit autrefois leurs aïeux hors du pa\s d'Egypte, il renouvelle, en vertu de cette proclamation, le gouvernement de la nation juive sous les auspices et la protection de la constitution des États-Unis, et somme tous les rabbins, présidents, anciens des synagogues, etc., de faire accueillir et exécuter cette proclamation. La première mesure prise par M. Noah est d'ordonner un dénombrement du peuple, avec l'indication de l'âge et des occupations de tous, et spécialement de ceux qui se distinguent en quelque manière. Ceux qui, pour un motif quelconque, préféreront rester au lieu où ils se trouvent, sont libres de le faire. Mais l'on attend d'eux qu'ils favorisent

250 OEUVRES DE BETCRI HEINS

gen, n*y manque pas. Ne manque pas non plus de saluer pour moi le conseiller Hitzig. Dis-lui que j'ai été fort occupé de lut à Norderney; car, parmi le peu de livres que j*y ai trouvés, était la Biographie

l'émigration des individus jeunes et entreprenants, et' surtout de ceux qui peuvent faire honneur au caractère national par leur industrie, leur loyauté et leur patriotisme. Les juifs qui sont au service militaire des différents souverains d'Europe, doivent y rester jusqu'à nouvel ordre, et se conduire bravement et fidèle-

ment. Dans la lutte entre les Grecs et les Turcs, Mardochee Nuah ordonne de garder une stricte neutralité ; car, autrement, il pourrait mésavenir aux nombreux juifs qui vivent sous le sceptre du sultan. Les dons annuels qui sont envoyés depuis des siècles aux frères de Jérusalem ne doivent point être suspendus; les établissements d'éducation et de bienfaisance existant partout doivent être augmentés, afin que la vertu et la sagesse régner constamment parmi le peuple élu. En outre, la polygamie^ qui règne encore chez les juifs d'Asie et d'Afrique, est interdite pour toujours, et le mariage ne peut se conclure que lorsque le fiancé et la fiancée ont atteint l'âge requis, et savent lire et écrire daïiS la langue du pays où ils vivent. — Les prières seront toujours prononcées en langue hébraïque ; mais les discours de circonslanee, etc,> pourront l'être dans la langue d'autres pays. Les juifs caraïtes (c'est-à-direj les sectateurs des livres de T Ancien Testament» à l'exclusion du Talmud, etc.) et samaritains, ainsi que les juifs noirs déjà Cochinchine, de l'Inde et de l'Afrique, et les sectaires de la côte de Malabar, doivent participer également aux droits et aux privilèges religieux de la nation. Les Indiens du continent américain, en tant qu'originaires d'Asie, doivent peu à peu être réunis au peuple élu. En outre, une capitaïion annuelle de' trois sicles, soit un écu d'Espagne, est établie pour couvrir les frais de la réorganisation du gouvernement, de subsides aux émigrants, d'achats d'outils de labourage, etc. Le Consistoire de Paris doit élire, tous les quatre ans, un juge en

CORIIËSPONDAXCE INÉDITE 201

d'S'offmaim, que j'ai relue encore. Je ie remercié de son intérêt persévérant; lui qui entend si peu parler de moi. Tu pourrais bien lui cohfiniuniquer (mais S personne autre) VIdylle du Éartz.

Israël ; toâtes les congrégations ont une voix dans cette élection. Sont nommés commissaires de Mardochée Noah : le grand rabbin Abraham de Cologne, chevalier de la oourooi^e de fer, et prési* dent du Consistoire israéiite de Paris ; le grand rabbin Andrade^ à Bordeaux; les rabbins Herschell etMendoza, à Londres; Aaron Nunez Cardcya, à Gibraltar; Abraham Busaac, àUyourne; Ben* jamin Gradis, à Bordeaux; le docteur E. Gans et le professeur Zunz, à Berlin ; le docteur Léo Wolf, à Hambourg. Ils ^ont tenue de travailler à atteindre le but indiqua dans la proclamation» de nommer des agents dans les diverses parties du monde, de fonder des sociétés d'émigration, afin <iue les juifs ioient centralisés davantage, et forment un corps distinct à la tête duquel, dans les différents royaumes et républiques, seront placés des fonctionnaires nommés par Mardochée^ sur la proposition de^ copamissaires susnommés. Ceux-ci recevront incessamment des instructions sur ce point. Le Consistoire de Paris enverra trois délégués aux Êlats-Uni^, pour faire u|[(rap^prt sur, l'état actuel de la confédération. Rheshodes Adac, ou le 7 février 1826, sera célébré comme un jour d'actions de grâces et de prières. EnGn, 4a proclamation recomiuande aux juifs la paix et la concorde e^tre eux> la douceur et la bienveillance, là tolérance et la libéralité envers ceux qui appartiennent à une autre foi, la fidélité» la modéra* tion, l'épargne et le travail. — La proclamation est datée de Buffalo, dans l'État de New-York, le 2 tisri de l'an du monde 5585, qui est le 15 septembre 18^5, dans la cinquantième année de l'indépendance américaine, et signée par le juge et son secrétaire ad intérim, A.-B. Seixas. —On lit dans le New- York commercial A dvertiser une relation détaillée de la journée du 15 septembre à Buffalo, où le gouvernement juif fut élu en la personne de M. Noah. »

ioi UKLVUES DE HENRI HEINE

As-tu ouï dire que mon cousin Scliiff entreprenait la continuation du Chat Murr d*Hotimann? Cette terrible nouvelle a failli me tuer*. — Salue Lehmann, ^insi que les Veit, et dis-leur que je prendrai la liberté de faire visite à madame Veit. Mais comment trouver l'adresse de cette dame, car il y a sûrement beaucoup de Veit à Hambourg? Excuse-moi, cher Moser, d'écrire si confusément; j'ai beaucoup écrit aujourd'hui; aussi ne me demande pas de bien construire, ni de relire ma lettre, ô grand latiniste !

A propos, si j'oublie parfois de saluer les Hillmar, salue-les tout de même. Ne va pas me décrier non plus comme un mauvais juriste. Sois tranquille, asrsez de gens le feront qui, pour cela, n'ont pas besoin d'être mes amis. Mais c'est pure envie de ta part : tu es jaloux de ce que je suis docteur, et tu épilogues sur ma science juridique, sans laquelle je suis ton fidèle ami.

1. Malgré Tépouryante de Heine, on as&uro que Schiiff élaît un homme d'esprit. Cet écrivain satirique est mort dans la pauvreté, à Hambourg.

LU

AU MÊME

Maudit Hambourg, le 14 décembre 1825.

Cher Moser, homme excellent et enviable !

Tu es bien injuste pour moi. Je ne veux pas de grandes lettres, quelques lignes me suffisent, et pourtant je ne les reçois pas. Et jamais je n'en ai plus senti le besoin que maintenant; car de nouveau la guerre civile a éclaté en moi, et tous mes sentiments se ré-

voltent — pour moi, contre moi, contre le monde entier. Je te dis que c'est une mauvaise plaisanterie. — N'en demande pas davantage.

Me voici maintenant logé rue de TA B G, fatigué de courses, de sentiments et de pensées sans objet; au dehors, nuit et brouillards, un spectacle infernal, et grands et petits courant déjà les boutiques pour acheter les cadeaux de Noël. Au fond, c'est gentil aux Hambourgeois de songer six mois d'avance aux étrennes qu'ils feront à Noël. Et toi aussi, cher Moser, je ne veux pas que tu puisses te I. 15

254 CeUVRES DE HENRI MBINB

plaindre de ma lésine, et, comme précisément aujourd'hui je ne suis pas en fonds, et que je ne veux pourtant pas t'acheter une bagatelle ordinaire, je vais te donner pour Noël quelque chose de tout à fait à part, c'est-à-dire la promesse de ne pas me brûler immédiatement la cervelle.

Si tu savais ce qui se passe en moi^ tu jugerais que cette promesse est vraiment un présent df gitnd prix, et tu ne rirais pas comme tu le fais sans doute, n)ais tu deviendrais aussi sérieux que je le suis moi-même.

J'ai lu dernièrement Werther. C'est un vrai bon* heur pour moi.

Dernièrement aussi, j'ai lu le Kohlhms ^ d'Henri Kleist; je suis plein d'admiration pour Técrivain^ je ne puis assez regretter qu'il se soit tué, mais je comprends très-bien pourquoi il Ta fait.

1. Rédt célèbre, le plus popnls»ire des ouvrages de Kloist* -**
Go sail que ^leist, jeune encore (|1 n'avait que trente-quatre ans),

après avoir sollicité plusieurs de ses amis de se tuer avec lui, finit par se suicider près de PQtsdam^ avec madame Yogel, son amie et non pas sa maîtresse, atteinte déjà d'un mal incurable. Le patriotisme de Kleist, profondément blessé par rabaissement de son pays sous les armes de la France, fut une des causes de cette mort précoce, qui priva l'Allemagne d'un écrivain dont le beau génie n'eut pas le temps de mûrir.

i:ORUEi»FONl)ANCU INÉDITK 25f>

Pour ce qui regarde ma vie extérieure, il ne vaut pas la peine d'en parler. Tu verras Cohn ces joursci, et il pourra te raconter comment je suis venu à Hambourg, comment j'ai voulu me faire avocat, et ne le suis point devenu. Il est probable que Cohn ne pourra t'en dire la raison ; moi non plus. J'ai de tout autres choses dans la tête, ou, pour mieux dire, dans le cœur; et je ne veux pas me tourmenter à découvrir tels motifs de mes actions.

Je compte rester ici jusqu'au printemps, à m'occuper de moi-même^ et aussi, je pense, à me préparer pour les cours que je veux donner à Berlin.

Puis-je attendre, pour te rendre les dix louis, mon arrivée à Berlin ? Dis-le-moi franchement. Je suis profondément vexé de garder cet argent plus longtemps que je ne croyais. L'Afmanach, au moyen du duquel je comptais te rembourser, n'a pas paru cette année. Dépenses sur dépenses, anéantissement de mes plans pour Hambourg, et d'autres choses encore, sont cause que je ne sais aujourd'hui où donner de la tête.

Nous parlons beaucoup de toi, et Wohlwill prétendait dernièrement que^ quand un ami te vole, tu lui conserves pourtant ton amitié, et dis seule-

ment : « Il a ce défaut, t'est vrai, mais il faut le lui passer à cause de ses qualités. » — L'épaisse monade ne sait pas lui-même avec quelle frappante justesse il t'a caractérisé, toi et cette hauteur morale à laquelle il a fallu s'élever, tête et cœur, pour être capable d'une semblable tolérance. J'y suis bien arrivé moi-même, non pas, il est vrai, parce que je regarde du haut en bas, mais du bas en haut.

Je ne sais que penser : Gohn m'assure que Gans prêche le christianisme, et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est par conviction, Gans est un sot; si c'est par hypocrisie, un gredin. Je ne cesserai pas, c'est vrai, de l'aimer; j'avoue pourtant qu'il m'aurait été beaucoup plus agréable d'apprendre qu'il avait volé des cuillers d'argent.

Que toi, chef Moser, tu penses comme Gans, je ne puis le croire, bien que Gohn l'affirme et pré-' tende le tenir de toi-même. — 11 me serait très-pénible que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Je t'assure que, si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. Je t'en dirai davantage plus tard.

Samedi dernier, j'ai été au temple, et j'ai eu la

joie d'entendre de mes propres oreilles les sorties du docteur Saloman contre les juifs baptisés, contre t ces gens, disait-il avec une intention mordante toute particulière, qui , par le seul espoir d'arriver à une place (ipsissima verba)^ se laissent entraîner jusqu'à devenir infidèles à la foi de leurs pères. »

Je f assure que la prédication était bonne, et que je compte faire visite, ces jours-ci, au docteur Salomon. — Cohn se montre grand pour moi. Je dîne chez lui le Schabbes * ; il assemble des boulettes brûlantes sur ma tête 2, et je mange avec contrition ce mets national sacré, qui a plus fait pour la conservation du judaïsme que. les trois livraisons de la Revue.

Vendredi.

Pendant que je t'écrivais hier, j'ai reçu ta chère lettre du 13 décembre. J'aurais beaucoup de choses à t'en dire; mais il faut me borner à ce qui, dans ce moment, me semble le plus important.

Donc, j'ai envie, à Pâques prochain, de faire

Un mets excellent de la cuisine juire

imprimer sous ce titre : le Livre du voyageur^ première parité, les ouvrages suivants :

4° Un volume Intermezzo, à peu près quatre-vingts petits morceaux poétiques, la plupart tableaux de voyage, et dont tu - connais déjà trente-trois.

2^ Le Voyage du Harlz, que tu liras ces joursci dans le Gesellschafter^ mais incomplet.

3**Le Mémoire que tu connais sur la Pologne, complètement refondu, et préfacé.

4* Les Poèmes de la mer *, que tu trouveras en partie ci-joints.

Si le conseiller Hitzig voulait me faire un très-grand plaisir, il s'intéresserait à cette publication. Je lui écrirais même à ce sujet, s'il n'y avait pas quelque chose d'odieux à ouvrir une correspondance en demandant ainsi un service. La question est, d'abord, d'offrir le livre à Dümmler, comme éditeur; ensuite d'obtenir de lui des honoraires aussi forts que possible. Je lui dois encore quelque chose pour

1. Cette série de poésies que Heine, dans sa correspondance appelle tantôt les Poèmes de la tner, tantôt les Tableaux de la mer, tantôt la Mer du Nord, tout court, a été reproduite sous ce dernier titre dans ses œuvres françaises (voir Poèmes et Légendes, page 117. Paris, Michel Lévy frères, 1805). -^ C'est, à mon gré, la plus parfaite de ses œuvres poétiques.

des exemplaires de mes Tragédies dont il pourra retenir la valeur, bien qu'il m'ait promis de me les laisser à un prix modique, sur ma remarque que je ne les avais remis qu'à des journaux et à des4>er-^ sonnages littéraires, et dans le seul but de procurer au livre des protecteurs et des porte-vôix.

Il faudrait examiner avec Dûmrnler s'il ne serait pas à propos de faire réimprimer V Intermède lyrtqtAe placé entre les deux tragédies, d'y joindre le nouvel intermède *, et de faire paraître le tout à part, en un petit volume de dix à onze feuilles, sous le titre de Grand Intermède. Ce- volume formerait un tout de la plus haute originalité, et ne manquerait pas de nombreux amis, car il ne serait pas si facile de trouver son égal. Les autres morceaux indiqués plus haut (1. S. 3.) seraient très-suffisants pour former de même un volume à part. Tu peux, en tout cas, cher Moser, si Dümmler était tenté, par un égoïsme d'éditeur facile à com-

prendre, de refuser le plan cidessus, lui dire de ma part que je renoncerais à tout honoraire pour la réimpression de V Intermède

i, Cetu» série figure d^ns les Œuvres françaises sous le raéinp Jitre, VIntermezzo {Poèmes et Légendes, page 80. Paris, Michel Lé?y frères, 1865).

lyrique, de sorte qu'il n'aurait presque à payer que la moitié des feuilles composant le volume.

Je crois que Hitzig parviendrait facilement à décider Dùmmler.

La censure maltraitera probablement le Voyage du Hartz dans le Gesellschafter^ où je le publierai d'abord. J'espère, toutefois, qu'il pourra paraître en entier dans le Livre du voyageur.

Le Mémoire sur la Pologne sera. complètement remanié et très-augmenté. Des lettres de Varsovie, et les événements du jour m'engagent à le publier maintenant; je n'ai jamais attaché moi-même grand prix (et toi aucun) à ce travail ; mais d'autres m'assurent (ainsi Sartorius) que son contenu lui donne de l'importance, et qu'il attirera l'attention générale. Je pourrais t'en dire beaucoup là-dessus, si je ne savais que cet écrit ne t'a jamais plu.

Les Poèmes de la mer^ dont Cohn te remettra le manuscrit, te plairont, j'espère, d'avantage. Je désire que tu ne les communique à personne, si ce n'est au conseiller Hitzig, en le priant de les garder par devers lui. Tieck et Robert ont, sinon créé, du moins fait connaître la forme de ces poésies ; mais le contenu est ce que j'ai écrit de plus original. Tù

vois que, chaque été, je me dépouille de ma chrysalide, et qu'un nouveau papillon prend son vol. Je ne suis donc pas empri-

sonné dans une seule manière lyrique, dans les deux strophes malicieuses de mes petits *Lieder*.

Quant au second et au troisième volume du Livre du voyageur^ ils renfermeront, si Dieu le veut, une nouvelle espèce de *Reisehilder*^ des lettres sur Hambourg, et le Rabbin, qui maintenant, hélas ! est encore interrompu.

Ce matin, j'ai lu avec un vrai déplaisir la dernière livraison trimestrielle des *Annales de Vienne*, Il s'y trouve un examen critique de mes *Tragédies*^ ou bien plutôt de moi-même. Il faut que tu le lises, car il t'atteint comme moi, d'abord parce que, moi et Auerbach, nous te représentons, ensuite parce que tu es une partie de moi-même. — Je m'attends à des attaques pires encore. Que l'on rabaisse le poète, peu m'importe; mais que l'on fasse des allusions si crues à mes circonstances privées, ou plutôt qu'on me fustige de la sorte, voilà ce qui m'est tout à fait insupportable. J'ai des chevaliers d'industrie chrétiens dans ma propre famille, etc.

Mes affaires n'ont jamais été pluK épineuses que

268 vOEUVBES DE HKNRĬ HEINE

dans ce moment. — A propos, veux-tu écrire une préface pour le Grand Intermède? Ce serait gentil, et tu aurais bien des choses intéressantes à dire.

Lundi.

Cohn, à qui je voulais remettre cette lettre, est resté ici quelques jours de plus, et je puis encore t'écrire quelques lignes.

J'ai fait visite à madame Bella Yeit, une aimable femme que je compte souvent revoir. Elle ne m'a pas vu dans mon humeur cou-

leur de rose, et je veux lui montrer que je n'ai pas toujours un long visage sérieux. Sa conversation est agréable, et précisément réchauffante comme je Taime dans ce temps humide et brumeux d'hiver. Elle a des tournures vraiment charmantes. Nous avons parlé de Gans. Et. peut-on dans ce monde parler d'autre chose? Chacun le voit, chacun l'écoute. Alléluia f

Salue mon frère, Zunz, J. Lebmann, les Hillmar. Si j'avais du temps, j'écirais à la doctoresse Zunz une jolie lettre juive. Me voilà bientôt parfait chrétien, car je fais le pique-assiette chez les riches israélites.

Adieu; répons-moi bientôt, et sois persuadé que

je t'aime et suis, de très-mauvaise humeur, ton grand ami.

A JOSEPH KLEIN

Hamboorg» Noël 4825.

Mon cher Jean Kreisler * !

Bien que nous nous soyons consciencieusement promis de nous écrire souvent, il s'est passé trois ou quatre ans sans qu'il soit venu à l'esprit de Fun ou de Tautre de tenir parole. Je puis fort bien m'excuser, pour ma part, en te donnant l'assurance que je n'ai pas souvent songé à toi. Mais, hier au soir, — le diable sait comment cela se fit! — j'ai pensé à toi, et bavardé de toi pendant toute une heure, et cela, avec le compositeur Albert Methfessel, à qui j'en ai tant dit de toi, de ton génie musical, qu'il a été vexé comme il faut de ce que je n'ai pu lui procurer sur-le-^champ

ceux de mes Lieder que tu as si* excellemment mis en musique. Je t'avoue que j'aurais moi-même grand plaisir à

1. Personnage bien connu d'un des Contes fantastiques d'Hoffmann : le Chat Murr, avec, une biographie fragmentaire du maître de chapelle Jean Kreislê-,

264 œUVRKS DE HENRI HEINE

les entendre quelquefois; car aucun de ceux qui s*y sont essayés n'a réussi aussi joliment que toi S qui avais l'avantage spécial d'avoir la cervelle aussi détraquée que l'auteur des textes lui-même. Il faut pourtant que je convienne que plusieurs de ces compositions me sont inconnues, ainsi les mélodies d'un certain Ries de Berlin qui doivent être trèsgentilles. Notre ami Fr... m'a fait tort. — J'ai promis àMethfessel de l'écrire immédiatement pour te demander les compositions ci-dessus. Si tu le désires, il te procurera tout de suite un bon éditeur. On le presse, en effet, de tous côtés de recommander de bonnes mélodies. Quant à lui, il se-tourne tout à fait vers l'Opéra. Je ne doute pas qu'il n'y réussisse. Pour ce qui concerne un éditeur, je puis aussi m'en charger. Et pour le succès, de même. Si donc cela te plaît, envoie-moi par la poste les mé-

1. Il existe dans les œuvres musicales laissées par feu Joseph Klein, une fort belle mélodie, non publiée encore, pour le Lied de Heine intitulé les Deux Grenadiers, 'pendant longtemps la plus populaire de ses poésies, et qui fut écrite par lui à l'âge de seize ans (Poèmes et Légendes, page 167). Le Lied des Deux Grenadiers, chante devant Heine sur cette mélodie, en 1854. par quelques-uns des membres de la Société chorale de ColoJfne, fut

peut-être la dernière jouissance musicale du poète, qui s'en déclara ravi.

lodies des Lieder^ aussi vile que possible; car je ne sais pas si je resterai ici plus de deux mois. Adresse : M. H. Heine, D^ Juris^ chez M. Maurice d*Embden, boulevard neuf, 167, à Hambourg. Cette adresse est sûre.

Écris-moi aussi, Kreisler, commeiit tu vas. Ma santé est meilleure. J'ai quitté Göttingue en juillet, et fait un voyage pour ma santé. A Norderney, une île de la mer du Nord où je prenais les bains de mer, je me suis rencontré accidentellement avec

S Il s'est marié, afin que cette chère et bonne

et candide race ne disparût pas. — Je compte retourner à Berlin au printemps. En attendant, je suis devenu très-célèbre. C'est justice, déjà par ce seul motif que j'écris peu !

J'écris peu... Ici, une association d'idées m'amène à Jean-Baptiste Rousseau : n'as-tu rien appris de lui? A la fin, ma franchise maladive lui a déplu, et à bon droit, et il m'a prévenu dans toutes les formes qu'il rompant avec moi. Au fond, pour moi il est trop bon. Je l'aime et je l'estime. Félicite-le de ne pas me comprendre entièrement; il n'en sera que plus heureux sa vie durant, et moins en danger d'être emporté par le diable. N'est-ce pas que le

gaillard , — je ne parle pas du diable, mais, au contraire, 'de Rousseau,— n'est-ce pas que c'est un bon enfant, une âme pleine de bonté d'âme? J'espère, avant qu'il meure, le revoir, et lui démontrer en riant que tout n'est qu'une plaisanterie, même l'amour, qui nbus fait faire des grimaces si particulièrement sérieuses. Johannes, compose-moi donc un brillant morceau de

musique, où une moitié des auditeurs ne puisse se tenir de rire, et l'autre de pleurer. Jean, va souvent à l'église, compose beaucoup, écris-moi souvent, sois sage, salue pour moi Smets, fais-lui dire une messe à mon intention, et adieu!

A CHARLES SIMROCK ^

ilf . JCarl Simrock^ de Bonn^ réfçrendmr^ &u tribunal de la ville^ à Berlin.

Hambourg, le 30 d^mbre tSSK.

Cher Simrock,

Tu m'as écrit une fois que l'un de nos compatriotes, Ries, avait mis en musique quelques-uns

1. Poète et littérateur vivapt encore. Une 4ç se3 ppésie^. Aux trois couleHrs, lui fil perdre, sous Frédéric-Guillaume ÎH, la

de mes Lieder, Pourrais-tu me procurer ces compositions? Tu me rendrais un grand service. Une aimable cantatrice m'a supplié hier^ au soir, pendant trois quarts d'heure, de lui faire avoir quelques-unes de mes poésies en musique. Tu vois, cher ami, que, lorsque j'ai besoin des gens, je leur écris. Mais tu aurais bien mérité que je t'eusse écrit plus tôt; il y a du temps déjà que, YAlmanach des Muses m'étant tombé sous la main, j'ai vu par quelques rimes dont je t'ai tout de suite reconnu l'auteur, (jue tu penses encore à moi avec amitié, — à moi qui n'ai pas même répondu à ta chère lettre de l'hiver dernier! — Les excuses ne me manquent pas : — maladie, jurisprudence et paresse. J'ai été fort abattu par la première, mais cela va pourtant mieux. Depuis août; j'ai quitté Goettingue; j'ai fait un voyage à l'île de Norderney, où j'ai pris avec succès les bains de mer; et maintenant, je

veuje passer l'hiver ici, et retourner à Berlin avec les premières hirondelles* Là, j'espère te. voir. Je suis occupé aujourd'hui d'études historiques, et de préplace qu'il occupait dans la magistrature prussienne. Il est surtout connu par ses travaux sur Tancienne littérature germanique, et sel éditions d«8 Nibelungertj du Livre des héros, etc.

parations à des œuvres futures. Je fâi^peu de poésie.

Le bon accueil fait à mes premières productions ne m'a pas encore endormi, comme cela arrive trop souvent, dans la douce croyance que j'étais une fois pour toutes un génie qui n'a plus qu'à laisser couler sa chère et limpide poésie, et se faire admirer de chacun. Personne ne sent plus que moi combien il est pénible de donner en littérature quelque chose qui n'était pas là, et combien il est insuffisant pour tout esprit un peu profond d'écrire uniquement pour plaire à la foule. 11 te sera donc facile de comprendre que je ne puis répondre à bien des appels et à bien des espérances. C'est ainsi, par exemple, que mon ami Rousseau s'est irrité de ce que je ne l'aie pas vigoureusement soutenu dans ses entreprises poétiques, et même, il y a six niois, m'a formellement annoncé qu'il cessait d'être mon camarade, parce que je me suis exprimé sans détours avec lui sur tout ce qu'il y a de vide et de creux dans sâ journalisterie. Dis ce que tu voudras, il a réellement du talent, et mérite, ne fût-ce que pour son bon cœur, un meilleur sort dans la littérature. Mais que le diable emporte son activité' sans but! A

moi du moins, il me semble que, pour un esprit vigoureux, il est moins rebutant de faire quelque chose de mauvais que quelque chose de nul.

Ne ris pas, cher Simrock, de cet accès de sérieux grondeur; toi aussi, tu y passeras un jour, quand tu seras las de maintes choses qui peut-être t'amuse encore aujourd'hui. J'ose croire que nous avons en commun bien des manières de voir, et c'est ainsi que je m'explique comment beaucoup de mes poésies peuvent te plaire, à toi, Simrock, et comment, moi aussi, j'ai reconnu une affinité d'esprit dans plusieurs des tiennes que j'ai rencontrées dans le Gesellschafter^ ou Valmanach des Muses, Nous n'en sommes plus l'un et l'autre aux premières effusions des jeunes années et des jeunes amours, et, quand parfois pour nous la poésie lyrique reparaît encore, elle est pénétrée de part en part d'un élément plus spirituel, l'ironie, qui, chez toi, se montre encore à la Goethe, riante et amicale, tandis que, chez moi, elle a passé d'un saut à une sombre amertume. Je souhaite fort que ton ironie conserve ce coloris agréable, mais je ne le crois pas, et je crains de rencontrer un jour dans tes poésies moins de parfums de roses, et plus de belladone.

870 OEUVBBS DE HBNRI HEINK

Mais je voulais seulement l'écrire au sujet des compositions de Ries. J'en payerai volontierfi le prix si elles sont publiées, ou les frais de copie, au cas où elles seraient encore manuscrite^* Seulement, envoie-moi tout cela sans retard par la poste.

Et, maintenant adieu, et garde un amical attfchement à ton ami et compatriote.

A M. UOSER

HamboQrj^, le 9 jantiet i8f6.

Cher Moser,

J'espère que Cohn m'apporte uêe longue lettre de toi.

S'il n'est pas encore parti, renvoie-moi par lui, je te prie, les Tableaux de la mer. H faut que jô les revoie avant l'impression. — Quant à Dummlor, j'attends ta réponse. Dans l'intervalle, j'ai à peu près changé d'avis, et je ne suis plus décidé à faire réimprimer l'ancien Intermezzo., tandis que je compte introduire les nouvelle» petites poésies dans le livre où se trouveront les Poèmes de la mer, et le

COBRESPONDANCE INÉDITE VI

Voyage du Hariz^ el n'en faire qu'un seul tout. Il ne s'agit donc plus que d'offrir à Dùmmler un volume d'environ dix-huit à vingt feuilles. J'écrirai ces jours-ci au conseiller Hitzig, pour traiter avec détail cet objet.

Ce g de Gubitz, malgré sa promesse écrite,

n'a pas encore publié, dans le Geselhchafter^ le

Voyage du Bariz. Le g n'aura plus une ligne de

moi.

Ne ris pas de mes misères. Le monde, il est vrai, est occupé maintenant de plus grands intérêts. Il y a eu ici de grandes bourrasques dans le monde mercantite, et, malgré mon isolement, j'ai dû ressentir l'effet de ces tempêtes. — Je vis tout à fait seul, je lis Tite-Live, je fais la révision de mes vieilles idées, tout en raffinant quelques idées neuves, et je n'écrisT rien qui vaille.

Quant à mes cirox)nstances extérieures, je ne puis et ne veux t'en parler que peu aujourd'hui. Je puis seuldment te dire en confidence que cela va mieux pour moi que je ne le sais moi-

même. — Celui qui s'entend le mieux à me tourmenter, c'est encore moi-même. — Au fond, je suis si agité, que je ne puis penser à rien en dehors de moi. Si seulement

fit OEUVRES DE HENRI HEINE

je retrouvais assez de calme pour écrire le Rabbín/

Mes seules relations ici sont les maisons de mes oncles, de ma sœur, du syndic Sieviliing, et du candidat Wohlwill. — Mon oncle se montre très-gracieux, très-gracieux. — Pour ma santé^ cela ne va pas trop mal, mais je souffre pourtant toujours. L'effet des bains de mer, à Norderney, semble avoir été bon.

Mais que fais-tu toi-même, bon et cher Mbser? Au milieu de tes travaux et de tes études multiples, t'es-t-il encore possible de m'aimer? Ici, je pense plus souvent à toi qu'à Göttingue, parce que je Vis très-isolé. Je me réjouis fort du retour de Gohn. Il me montre beaucoup d'amitié, et m'a rendu de véritables services, chez mon oncle; ce qui est d'autant plus méritoire que ce dernier n'est entouré que de gens qui me sont hostiles. Je suis haï maintenant chez chrétiens et juifs. Je me repens beaucoup de m'être fait baptiser; je ne vois nullement que, dès lors, les choses aient mieux tourné pour moi : au contraire, je n'ai eu, depuis, que malheur. — Mais'^ trêve là-dessus; tu es trop éclairé pour ne pas rire de tout cela.

CORRESPONDANCE INÉDITE 273

Salue mon frère; c'est un bon garçon, et j'espère qu'il deviendra un homme.

I À propos, si Cohn n'est pas encore parti, je le

prie d'acheter pour moi, à la librairie Maurer, un exemplaire de mes Poésies^ et de me l'apporter. Je lui rembourserai volontiers ce thaler. Je te dis ceci afin que tu n'en fasses pas l'avance. Mais Cohn se chargera-t-il du livre, lorsque dans la malle-poste on ne peut prendre que peu de chose avec soi? — Salue Lehmann, Zunz et sa femme. Mais ne dis pas à Zunz que j'ai mis le nom de Lehman avant le sien. Les fonds n'auront pas manqué de t'inquiéter aussi. — Peut-on acheter à part, à Berlin, la dernière livraison des Annales de Fienne? Je voudrais l'avoir; mais je ne me soucie pas de payer, comme on le demande ici, l'année tout entière. Informe- toi. Cherche aussi à savoir, qui a écrit, dans les Annales^ l'article sur moi *. N'est-ce pas drôle? A peine suis-je baptisé, on me vilipende comme juif. Je te le dis, rien que contrariétés dès lors. — Par exemple, on me fitoute ma'gloire de 1825.

Adieu; écris-moi beaucoup, particulièrement si

1. L*auteur de cet article étenda sur les Tragédie» de Heine était W. Hàriag.

274 («trVHBB DE HENRI REINK

tu me veux encore du bien. Wohlwill est malade. Ton ami.

AU MIME

Hambourg^ le 14 lévrier 1826.

Cher Moser,

Je t'écirai incessamment une lettre en règle, tout à fait en règle, et gaie. Aujourd'hui, je suis trop pressé et mal disposé. Je ne veux te dire que deux mots.

Notre ami Gohn, par sottise ou à bonne intention, m*a fait plus de mal que n*eût pu en machiner mon plus mortel ennemi. Pendant que je suis ici enfoncé jusqu'au cou dans le travail, et négligeant par cela même mes relations, mon propre beau-frère, qui me déteste, a répandu sur moi des bruits ignobles, (par exemple, que je jouais, etc*), et a mis en mouvement ton ami Gohn j qui, dans l'idée de m'être utile, a été répétant partout que j'étais oisif, que je manquais d'argent, que mon oncle devait m'en fournir, etc. Quand cela m'est revenu, j'ai fait comprendre à ce manant que le peu dont j'ai besoin ne me manquait

GÛRilBttf*UNDANUE INÉUlte 175

pas, et l'ai prié de ne plus se mêler de mes affaires. J'ai mes motifs pour rester en bons termes avec lui jusqu'au mois d'août. Maintenant, quand tu lui écriras, ne dis pas uè mot de moi, de mes affaires, ne glisse aucun conseil à mon adresse, etc. Le drôle abuse de tout, et je dois me précautionner contre lui. — Si tu agissais autrement, moi qui ai déjà tant perdu dans la vie, je devrais me résoudre à renoncer aussi à toi et à ton amitié. Voilà mon dernier mo^t. Toi aussi, je te mets en garde contre de semblables amis. Il vous compromettent sans le savoir.

Je resterai ici un peu plus longtemps que je ne comptais. J'ai beaucoup de choses à terminer. Il faut aussi que j'achève le Rabbⁱⁿ — malgré tes avertissements pusillanimes, — et il paraîtra dans la sejconde partie de mes récits de voyages, dont la première sera publiée à Pâques, chez Hoffmann et Campe (j'ai vendu celle-ci pour cinquante louis). Le Voyage du ffartz, outrageusement mutilé, doit y figurer, ainsi que les romances espagnoles que je t'ai envoyées, et les Poèmes de la mer^ que Cohn m'a dit

avoir lus. — Tu me comprends. — Ne raconte à personne ce que je t'écris ici. Salue mon frère. Adieu.

AU UÈME

Hambourg, le 24 février 1826.

Cher Moser,

Bien que fatigué de la tête, il faut que je t'écrive quelques lignes. — Je vois que tu en as fini avec le marquis de Posa, et que tu voudrais Jouer maintenant TAntonio.. Crois-moi, je ne suis ni le Tasse, ni fou, et, si j'ai exprimé si formidablement ma colère, c'est que j'avais mes motifs. Peu m'importe ce que l'on pense et ce que Ton dit de moi; mais il en est tout autrement lorsqu'on m'insinue à moi-même ce qu'on a dit ou pensé. C'est mon honneur qui est en jeu. Je me suis battu deux fois à l'Université parce qu'on m'avait regardé de travers, et une fois même au pistolet pour un mot blessant. Ce sont des attaques à la personnalité même, et, ma personnalité une fois entamée, je ne pourrais plus vivre. — Maintenant, je vais tout te dire. Le mari de ma sœur,

COanESPONDANCE INÉDITE 277

irrité du just[^] mépris que je lui témoignais, a voulu se venger en calomniant; partout ma personne et ma manière de vivre, et, entre autres vilénies, il a engagé Cohn. dans mon intérêt à parler de mon oncle de ma mauvaise conduite, afin que celui-ci m'éloignât de Hambourg* Colin, alors, doit avoir dit dans la maison de mon oncle que j'étais joueur, oisif, sans caractère mal entouré, bref-, pis encore, soit qu'il ait voulu faire rien important, ou que, par sottise, il ait cru ainsi n'être utile. Gomme de tels hommes, en se donnant des airs de protecteurs des aînés, sont plus nui-

sibles et dangereux que des ennemis déclarés, J'ai dû te prier, quelles que fussent tes bonnes intentions, de ne pas leur dire un mot de moi. Ces gens-là sont charmés du pouvoir appuyer leurs bavardages en déclarant que les amis les plus intimes de l'individu en question les ont pressés à de faire quelque chose pour lui. Ah ! ces mots seuls suffisent à me rendre fou. — Moser, je sais que tu n'aimes, il n'y a pas dans mon âme la moindre mauvaise humeur contre toi : — mais avoue-le sans détour : qu'est-ce que ce commérage qui sollicite par Cohn, et que le conseil de Voltaire par loi de chercher pour moi. tt^î,^^"^^^^ ^

27H OEUVRE de HENRI HEINE

Berlin ? Je suis hors de moi. Mon honneur est blessé jusqu'au fond; mais ce qui me mortifie le plus, c'est que la faute en est à moi, à mon abandon puéril, à ma franchise avec mes amis, ou les amis de mes amis. — Cela n'arrivera plus; je saurai au besoin prendre un air aussi sérieux que vous autres. Si je ne romps pas formellement avec Cohn, et ne lui dis pas avant le 1^{er} août toute ma pensée, c'est que je ne puis faire autrement. C'est lui qui a embourbé le char, à lui de le désembourber. Si tu as encore quelque attachement pour un ancien ami, affermis Cohn dans sa résolution qu'il a du moins exprimée de réparer sa sottise, et songe que tu as contribué aussi, quoique indirectement, à me faire un chagrin inexprimable. J'en suis devenu tout à fait malade* Je ne peux presque pas écrire...

Écris-moi de nouveau, car dans ta lettre il n'y a réellement rien. — Salue nos amis. J'ai lu l'article de Gans dans le *KorfmWaz/j* et n'en ai malheureusement pas compris la première moitié. La postérité comprendra d'autant mieux l'allemand

de Gans. — Mon petit volume est en pleine impression ; dès qu'il sera prêt, je te l'enverrai. Ce livre m'est tout à fait indifférent; en général, il n'y a presque plus rien qui

CORRESPONDANCE INÉDITS

me fasse plaisir. — J'ai perdu ces jours-ci ma sœur ^ . Adieu, écris-moi bientôt.

AU MEME

Hambourg, le 28 du mois de Gans (avril) 1826.

Cette nuit, j'ai pensé plusieurs heures à toi, et j'ai fait, entre autres, cette remarque perspicace que tu as plus de perspicacité que moi. — Si tu es de mon avis, tu avoueras que je possède moi-même quelque perspicacité; et, si tu penses le contraire, tu conviendras eo ipso que je n'en suis pas absolument dépourvu.

Que dois-je faire? Tout ce que j'ai dans l'âme, tous les sentiments de mon cœur ne valent plus rien auprès de toi, et, si je veux me remettre en crédit i tes yeux, il faut que je revendique une certaine dose de pauvre bon sens, puisque tu as coutume de donner quelque chose en échange de cette valeur.

Que faut-il faire ? Dois-je m'exposer au soupçon

1 . On comprend ce que signifient ces mots : il s'agit d'une brûiillerie qui ne fut que passagère. — Madame d'E. vit encore.

de n'avoir du bon sens que pour regagner ton amitié? Quoi ! je devrais mettre en gage chez un juif les sabots d'or de mon Pégase

pour emprunter un peu de bon^sens ! donner de Torpours des gros sous! — Mais assez de non-sens à propos de bon sens. Je voulais seulement me donner l'air de penser réellement à quelque chose en écrivant tout cela.

Ah! c'était le bon temps lorsque Jfia^c//yf et Almansor paraissaient chez Dûmmmler, quand tu admirais, cher Moser, les beaux passages de ces pièces, et, drapé dans ton manteau, déclamaï pathétiquement comme le marquis de Posa, tandis que nous... C'était l'hiver alors, et le thermomètre était tombé jusqu'à Auerbach, et Dithmar grelottait malgré ses pantalons de nankin; et pourtant il me semble qu'il faisait alors plus chaud qu'aujourd'hui 2^ avril, que les Hambourgeois courent déjà la ville et les promenades avec des sentiments printaniers et des bouquets de violettes, etc. etc. Oui, il faisait alors beaucoup plus chaud. Si je ne me trompe, Gans n'était point encore baptisé; il écrivait de longs discours pour la Société^ et avait pour devisé : Vietrix causa Diis placuit^ sed vicia Catoni,

Je me souviens que le psaume ((Nous étions

assis près des fleuves de Babel)> était alors ton triomphe, et que tu le récitais d'une manière si belle, si splendide, si touchante, que j'en pleurerais encore aujourd'hui, et pas seulement sur le psaume.

Tu avais aussi alors quelques pensées excellentes sur le judaïsme, la bassesse du prosélytisme chrétien, la bassesse des juifs qui, en se faisant baptiser, ne veulent pas seulement se tirer de quelque embarras, mais encore obtenir ou escamoter quelque chose, et autres bonnes idées que tu devrais écrire une fois. Tu es assez indépendant pour ne pas craindre de le faire à cause de

Gans, et, pour ce qui est de moi, je t'assure que tu n'as nullement à te gêner.

Solon disait qu'on ne peut estimer personne heureux avant sa mort; on peut dire aussi que personne, avant sa mort, ne peut être nommé un honnête homme. — Je suis charmé que Friedlânder l'aîné et Bendavid soient vieux et doivent bientôt mourir ; ceux-là, du moins, nous les tiendrons, et l'on ne pourra pas reprocher à nos temps de n'avoir pas un seul juste à exhiber.

Pardonne ma mauvaise humeur, c'est surtout de moi-même que je suis mécontent. Je me lève souvent la nuit et me mets devant mon miroir, et je me

^%i OEUVRES DE HENRI HEINE

dis des injures. Peut-être que je prends maintenant rame démon ami pour un semblable miroir; mais il me paraît qu'il n'est plus aussi clair qu'autrefois.

Ne sois pas grondeur parce que je le suis. Je veux te donner raison en tout. Dis que je suis injuste, je dirai que tu es juste. Oui, ce qui est encore pire qu'injuste, je suis même subjectif. Et, avec cette subjectivité injuste, je peste contre le beau temps, contre Gans. — Maintenant, si je donne au mois d'avril son surnom ordinaire *, tu ne m'en voudras pourtant pas. Mais, ô inconstant avril, le plus inconséquent de tous les mois, pardonne-moi si je te fais tort en accolant ton nom à celui de Gans. Tu ne méritais pas cela (je parle du mois); car tu es un mois viril, conséquent, un mois comme il faut, etc., etc.

Salue notre extraordinaire ami, et di^lui que je l'aime. Et ceci est le plus profond sérieux de mon âme. Gans est toujours pour

moi une figure que j'aime, bien que ée ne soit pas une figure de saint, et beaucoup moins encore une vénérable figure de

I.' tfi 1)0191 4q Ganrmonat (le mois de Gans), Gant veut dire oie.

thaumaturge. Je pense souvent à lui parce que je ne veux pas penser à moi. Ainsi je me disais cette nuit : « Quelle figure ferait Gans en paraissant devant Moïse, si celui-ci tout à coujS revenait sur la terre? » Et Moïse est pourtant le plus grand juriste qui ait jamais été, car sa législation dure encore aujourd'hui.

J'ai rêvé aussi que Gans et Mardochée Noah * se rencontraient à Strahlau, et que Gans, ô prodige î était muet comme un poisson. Zunz, avec son sourire sarcastique, était là, et disait à sa femme : € Vois-tu, petite souris? » Je crois que Lehmann prononça d'une voix retentissante un long discours, farci des mots de lumières^ changement des conditions sociales^ progrès de V esprit humain^ un long discours auquel je ne m'endormis pas, car, au contraire, je m'éveillai. Et, ne dormant, plus je fis, comme jç l'ai dit, la remarque sagace que tu avais plus de sagacité que moi : — quod erat demonstrandum.

1. Voir la note de \^ lettre à^Mosee Moser, sans (}ate (commencement de novembre 1825), page 248.

A VARNHAGEN

Hambourg, le 14 mai 1826.

Et maintenant, après avoir si longtemps retardé, il faut que je vous écrive tout à coup, et très en hâté. Pourtant ceci n'est aucunement une lettre, c'est simplement la demande de remettre en mon nom le volume ci-joint à notre chère, bonne, noble Frédé-

rique \ et de lui dire à cette occasion beaucoup de belles choses. La lettre proprement dite que j'ai à vous écrire suivra bientôt, et je vous y raconterai au long comment je me trouve, quelle est ma vie actuelle, ce que j'écris et ce que je n'écris pas. Aujourd'hui, deux mots seulement : ma santé s'améliore toujours, et l'air d'ici me convient tout particulièrement. Ma situation extérieure est la même ; je n'ai pas encore réussi à faire mon nid quelque part, et ce talent que les insectes et quelques doctores juris de Hambourg possèdent à un

1. \\ s'agit de Frédérique Yarnhagen (Rafiel), et non pas de Frédi'rique Robert, sa belle-sœur.

haut degré, me manque absolument. C'est pourquoi j'ai dû renoncer à mon plan de me faire avocat ici. Ne croyez pourtant pas que je parte si vite de Hambourg; je m'y trouve exceptionnellement bien ; c'est ici la terre classique de mon amour, tout m'y apparaît comme dans un enchantement, une longue vie endormie se réveille dans mon sein, le printemps refleurit dans mon cœur; et, si mes maux de tête invétérés me quittent entièrement, vous pourrez enéore attendre de moi beaucoup de bons ouvrages. — Si mes circonstances extérieures sont pénibles, la gloire me protège pourtant contre toute attaque. Malheureusement, et je me Tavoue à moi-même, cette gloire ne gagnera que peu de chose à la publication du premier volume des Reisebilder. Mais comment faire? Il fallait absolument publier quelque chose, et j' me dis alors que, si ce livre ne pouvait exciter un intérêt universel, et n'était point une œuvre considérable, il ne renfermait en tout cas rien qu'on pût dire mauvais. Ensuite, le Voyage du Hartz^ tel que l'a publié le Gesellschafter^ me déplaisait si fort, que j'avais hâte

de le refondre, et de le faire paraître sous une forme plus séante. Je l'ai complètement retravaillé. — Donnez-moi, je

VOUS prie, l'adresse dcs Robert à Paris, afiQ que je les sollicite avec instance de faire quelque chose pour mon livre. J'ai perdu, tantôt par ma faute, tantôt innocemment, quantité d'amis secourables et j'ai gagné en échange énormément d'ennemis. Et, d'ailleurs, je l'ai dit, je n'ai point relativement à ce livre une bonne conscience, et pourtant j'ai plus besoin de gloire qu'autrefois. La semaine prochaine, quand le livre sera publié ici (je vous prie de ne laisser voir à personne, avant ce moment-là, le volume ci-joint), je vous en enverrai quelques exemplaires, afin que vous en disposiez pour le mieux, dans l'intérêt de l'ouvrage, comme vous l'avez fait des Tragédies. Je ne suis pas sans inquiétude pour celui-ci, non pas tant à cause du misérable état de notre littérature où l'on est si fatalement débordé dans le jugement public par des productions insignifiantes, que par suite de la résolution que j'ai prise de parler sans ménagements de toutes ces misères dans le second volume des Reisebilder et d'agiter mon fouet de façon à me brouiller pour toujours avec les chefs de file de la publicité. Une exécution de ce genre est nécessaire; peu d'hommes ont le courage de Coût dire; je n'ai plus rien à ris-

COURtttPONOAXULS INifellITE tST

quer, et vous verrez merveille». Les Annalê\$ dé Vienne^ à ce point de vue^ m'ont rendu service.

C'est avec un plaisir infini, monsieur de Varnhagen, que j'ai vu, dans le Geselhchafier, combien vous appréciez leflardenio dlmmermann, et je souscris volontiers à votre jugement qu'Immermann dépasse de loin tous ses émules draniatiques. Cette

pièce est maintenant ma lecture favorite. C'est pour moi comme si je l'avais faite moi-même.

Je voulais vous adresser seulement deux lignes; mais il est écrit que, madame de Varnhagen et moi, nous ne pourrons jamais écrire de petites lettres; — cette chère amie saura ainsi pourquoi je ne lui écris pas du tout. — Je songeais d'abord à faire imprimer, en tête du volume des *RêisebiUer*^ une lettre de dédicace à son adresse; mais cette lettre se trouva trop chaleureuse et trop longue, une seconde trop courte et trop froide, et ce n'est qu'après un triple remaniement que paraît enfin le présent chef-d'œuvre d'éloquence dédicatoire. Cijointes les *feaiiies* non-réussies et réprouvées.

Une autre et bien plus grande inquiétude était la pensée angoissante que le livre était, au fond, trop mauvais pour être dédié à la «plus spirituelle des

288 OEUVRES DE IIENUI HEINE

femmes. — Mais je me rassure en pensant que madame de Varnhagen, quoique je puisse écrire, bon ou mauvais, ne se méprendra pas sur moi. Quant à vous, Varnhagen, c'est un peu différent. Pour vous, il ne suffit pas que je montre combien j'ai de tons sur ma lyre; vous voulez encore que tous ces tons s'harmonisent en un grand concert, — et ce sera le Faust que j'écris pour vous. Car qui aurait de plus grands droits sur mes productions poétiques que celui qui a réglé toutes mes opérations et toutes mes inspirations de poète, et les a dirigées pour le mieux! — Parfois, dans ces derniers temps, e me suis brouillé avec vous, surtout il y a six mois ; vous ne vous- en êtes pas aperçu, parce que je ne vous^ai pas écrit. Mais le dernier nuage s'est dissipé pour

toujours dans mon âme en apprenant, il y a trois semaines, par la mère de mademoiselle Bauer, Tactrice, que vous avez été si malade cet hiver. C'est dans ces occasions que nous sentons combien les gens nous sont réellement chers. Et, chaque fois que j'étais brouillé avec vous, je l'étais aussi avec moi-même. Lichtenberg dit avec beaucoup de justesse que nous pouvons non-seulement nous aimer, mais encore nous haïr nous-mêmes

dans les autres. C'est ainsi que je me suis brouillé dernièrement avec notre ami Gans. Si vous le voyez, racontez-le-lui, et saluez-le pour moi très-amicalement. ^ Je Taime beaucoup, et je pensais à lui lorsque j'écrivis, dans les Reisebilder ^ le commencement goettinguien du Voyage du Hartz, — Saluez aussi Chamisso. Quand il est passé à Göttingue, nous n'avons pu nous rencontrer, par suite sans doute du même schlemihlisme S commun à tous deux; j'appris

i. Allusion au héros du conte auquel Giamisso a dû surtout sa gloire littéraire* et qui a été publié en français par Ghana isso lui-même (Paris, 1822). Il était, en effet, d'origine française, étant né en Champagne, au château de Boncôurt, quelques années avant la Révolution. L'émigration Tamena très-jeune en Prusse, où il entra dans Tarmée. Il fut un des membres de cette pléiade de poètes ^ VÈtoile du Nord, branche distincte du romantisme allemand, pendant les années de l'Empire (les deux autres sont l'école rhénane, ^ Brentano, Arnim, Bettina, — et l'école souabe, — Uhland, etc.), et dont Yarnliagen et la Motte-Fouqué, tous deux amis intimes de Cbamisso, sont restés avec lui les membres les plus connus. Les poésies de sa jeunesse sont oubliées; celles de son âge mûr ont conservé leur popularité. Pierre Schlemihl, l'histoire de ce malheureux qui a abandonné son ombre au diable

et auquel l'absence de cet appendice fait fermer toutes les portes, est écrite avec un humour naturel et simple. — Ghamisso fut^{en} 1810 et 1811, un dés familiers du salon de madame de Staël, dont il a laissé dans ses lettres une vivante peinture. Plus tard, il se livra à l'étude de la botanique, et fit partie d'une expédition scientifique autour du monde, préparée par le gouvernement russe. Il est mort à Berlin, en 1830, laissant un nom pur et respecté.

t^{en} ŒUVRES DE HENRI HEINE

seulement à son hôtel qu'il était parti pour Glausthal dans une voiture à un cheval. Et pourtant, il y est arrivé à pied! — Je vis ici en très-agréables relations avec votre famille, qui se trouve très-bien. Innocent comme je suis, je crois même que je suis fort loin de déplaire à votre sœur. — Je vois peu de monde ici. Mon oncle, Zimmermann, le syndic Sieveking, quelques écrivains obscurs, deux ou trois banquiers, voilà tout. J'ai dû renoncer complètement à voir ma sœur, parce que j'avais trop peu de goût pour son mari". L'été dernier, j'ai été à Norderney. Une autre fois, je vous raconterai comment, après avoir fait la connaissance de la princesse de Soims-Lych, j'ai été rappelé à votre souvenir d'une façon tout à fait remarquable *. Mais la poste part, et je suis votre absolument dévoué.

4. Varnliagen, au troisième volume des Tagebucher Si a rapporté les détails de la visite qu'il fit à la princesse de Solcris, en 1845 - (il ne l'avait pas vue depuis trente ans). • Elle me raconta, dit-elle, qu'elle avait fait, bien des années auparavant, la connaissance de Heine, à Norderney. A un mot dit par lui, elle s'écria : Mais c'est tout comme Varnhagen! Heine « étonné, lui dit: « Vous le connaissez donc? C'est mon meilleur ami. » — Dès lors, les relations étaient devenues plus cordiales entre eux. — Elle te-

nait Heiue pour bon et sincère; un esprit de cette trempe ne peut vouloir que le^bien. • Quant à ses défauts, • nj ou tait-elle, je ne-veux pas les défendre; mais chacun a les ' siens. » - ,s .'

COmiESPOXDANGE INÉDITE 29 1

AU DOCTEUR L. ZUNZ

Hambourg^ dans la sainte lune de mai 1826.

Au docteur Zunz^ juge désigné sur Israël^ vice- président de la Société ^our l'avancement de la culture et de la science parmi les juifs, président de VInstiut scientifique^ rédacteur de la Re- vue scientifique du Judaïsme, membre de la Commission agri- cole^ bibliothécaire. .*.

C*est à ce dernier titre que je m'en tiens, en vous envoyant ci- joint, pour la bibliothèque delà Société^ un exemplaire de mon dernier livre, avec la prière, si cette bibliothèque était déjà trans- portée à Ararat \ de bieiT vouloir offrir l'exemplaire susdit à ma- dame la doctoresse Zunz, pour l'usage de sa cui* sine.

La plus grande partie de ce livre constitue des sources^ et, par conséquent, est indispensable pour l'histoire de nos Juifs. Pour .moi, je suis, avec toute affection, votre ami.

I. Voir la lettre à Moser (ju commieucement de novembre 1 825, page 844. '

292 OEUVRES DE HENRI IhElNE

P.-5. — Dans le volume suivant des Reisebilder^ paraîtra le Rabbin^ très-circoncis, il est vrai ; pourtant il y aura, dans cette seconde partie, bien des curiosa,

A CH. SIMROCK

Hambourg, le 26 mai 1826.

Cher Simrock,

Fais-moi grâce de toute excuse pour une réponse si tardive à ta chère lettre. Je te remercie de la mélodie charmante que tu m'as envoyée, et de ton intérêt pour moi. Je t'aurais écrit plus tôt, si je n'avais voulu t'envoyer en même temps quelque chose d'imprimé; il y a eu des retard j jusqu'à aujourd'hui, et tu reçois ci-joint mon dernier livre, sortant tout frais de la presse. Son contenu te montrera tout de suite qu'il n'a pas été calculé en vue de la curiosité, et que ce n'est pas l'intérêt du moment que je voudrais seul exciter. Aussi en ai-je banni toute polémique, bien que j'aie une terrible démangeaison de dire ma manière de voir, surtout en littérature. Je pense faire, en prose, dans les volumes suivants des Reisebilder\ ce que vous cherchez à ob-

tenir avec vos Xénies en hexamètres. Mais je suis une espèce d'original, vivant à part, et c'est tout à fait seul que je dois tenter l'entreprise. Garde-moi seulement ton amitié, et ton aide au besoin. Il me serait tout particulièrement agréable que tu voulusses dire au public quelque chose du premier volume des Beisehilder; car je te crois capable d'avoir sur moi un jugement sérieux, et mieux que d'autres tu comprends ma manière. En dépit de tes protestations, je ne puis m'empêcher de penser que tu me ressembles, même dans le mal ; et il faut, tout en riait, que je te rende attentif à ceci, c'est que, si tu me jugeais avec trop de dureté, tu te condamnerais toi-même.

Tu ne te méprendras pas, cher Simrock, et tu le ferais moins encore si tu pouvais voir dans ce moment combien je ris de bon

cœur. Si je me sou mets à ton jugement, j'attends qu'il soit sévère...

Je' ne sais quelle association d'idées m'amène dans ce moment à Rousseau. Voilà bien longtemps que je ne sais rien de lui, je n'ai aucun désir non plus de lui écrire, et tu pourrais me dire peut-être s'il est encore de ce monde. Oh! dis-moi, vit-on encore au bord du Rhin?

194 ŒUVRES DE HENRI HEINE

Dans mon prochain volume des *Reisebilder*^ tu verras couler le Rhin. Tu seras content, j'espère, de ce que j'aie refondu le *Voyctpe* du Hartz^ et que je le fasse reparaître sous une forme plus décente. Il avait, dans le *Gesellschafter*^ un si lamentable aspect, que j'ai considéré comme une question d'honneur de le présenter au public dans un meilleur appareil. Ce bon public prendrait-il goût aux Tableaux de la mer du Nord'^. C'est très-douteux, Le balancement inaccoutumé du rythme est déjà capable de donner le mal de mer à nos lecteurs ordinaires, habitués à Peau sucrée. Ce rythme ne sort pourtant pas de la vieille ornière de l'honnête grand'route. Tu peux à peine te figurer, cher Simrock, combien j'airp'e la mer ; je compte la revoir bientôt, et il pourra se passer quelque temps encore avant que je retourne à Berlin. Mais pas trop longtemps. Tes lettres m'arriveront toujours sous l'adresse d'Hotfmann et Campe. '

Quant à ma santé, cela ne va pas encore bien brillamment, mieux pourtant qu'autrefois. Adieu; reste mon ami, et raconte-moi ce que tu fais

Salue tous les amis.

A WILHELM MULLER

le poète des Chants de la Grèce.

Hamboi^rg, le 7 jftjp i82|5.

. En VOUS adressant mes Reisebilder, je saisis l'occasion pour vous envoyer aussi quelques paroles cordiales. Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire et vous remercier de l'accueil sympathique que mes Tragédies et mes Lieder ont trouvé auprès de vous. Mais je voulais attendre que les brumes obscures qui enveloppaient mon âme se fussent un peu dissipées; — c'est vous dire que j'ai été longtemps malade et malheureux. Maintenant, JQ le suis encore à demi, et peut-être cela pourrait-il s'appeler

1. W. Muller mourut jeune, l'année qui suivit celle où il écrivait cette lettre chaleureuse. Il n'avait que trente-deux ans. — Ses chants grecs eurent beaucoup de succès, mais ils sont un peu oubliés, comme toute la littérature philhellénique de l'époque. — Muller avait le sentiment de la nature et le sentiment populaire. Sa langue est simple et sans recherche : on comprend que Heine l'admire. -- Il avait été volontaire pendant les guerres de l'indépendance, et s'était trouvé à la bataille de Lützen,

^96 tJi<:uvRES de henri heine

ici-bas le bonheur. Quant à la poésie, cela va mieux encore, et j'ai bonne espérance pour l'avenir. La Mer du Nord est du

nombre de mes meilleures poésies ; vous y verrez quelles nouvelles cordes je fais vibrer et de quels modes nouveaux je m'enrichis. Je suis assez grand pour vous dire sans détour que mon petit rybthme de *ï Intermezzo* n'a pas seulement une analogie accidentelle avec votre forme métrique, mais qu'il doit vraisemblablement sa cadence la plus intime à vos propres *Liederj* car ce sont ces *Lieder* bien-aimés que j'appris à connaître dans le temps même où j'écrivais *Y Intermezzo*, De très-bonne heure déjà ma poésie a subi l'influence du chant populaire allemand; plus tard, quand j'étudiais à Bonn, W. Schlegel m'a initié à bien des mystères métriques, mais ce n'est que dans vos *Lieder* que je crois avoir trouvé la pure mélodie et la simplicité vraies que j'avais toujours cherchées. Combien vos *Lieder* sont clairs, purs ! et tous sont des chants populaires ! Dans mes poésies, au contraire, c'est la forme seule qui est populaire; le contenu appartient au monde de convention. Oui, je suis assez grand pour le répéter encore, et je le reconnâtrai publiquement un jour, c'est la lecture de vos premières

CORRE<IPONDANCE INEDITE 297

poésies qui m'a fait comprendre comment, des anciennes formes de chants populaires existants, on pouvait tirer des formes nouvelles, populaires aussi, sans qu'il fût besoin d'imiter en même temps les rudesses et les lourdeurs de l'ancienne langue. Dans la seconde partie de vos chants, j'ai trouvé la forme plus pure encore et plus transparente. — Mais pourquoi tant parler de formes poétiques quand j'ai hâte de vous dire, qu'à part Goethe, il n'y a pas de poète lyrique que j'aime autant que vous ? Le ton d'*Uhland* n'^st pas assez caractéristique, et appartient proprement aux vieilles poésies dont il tire ses sujets, ses images

et ses tours. Rückert est infiniment plus original et plus riche; mais j'ai à blâmer en lui tout ce que je blâme en moi. Nous sommes parents dans l'erreur, et il m'est souvent aussi insupportable que je le suis à moi-même. Vous seulement, Wilhelm Mûller, je vous goûte sans arrière-pensée, avec votre fraîcheur éternelle et votre jeune originalité. Quant à moi, comme je l'ai dit, cela va mal; le poète lyrique en moi est à sa fin, et vous le sentez vous-même sans doute. La prose me reçoit dans ses amples bras, et vous lirez, dans les prochains volumes des Reisebilder^ beaucoup de folies,

298 ŒUVRES Î)K IKNRI HEINE

(le durtf^s et de colères en prose; surjppit de la polémique. Nous vivons dans des teipps trop ni^yy^js, et celui qui ^ force et cQur^ge \$st ^pm d^Ucf Sériousemen); au combat contre 1^ njal qui s'enfle d'orgueil, et la médiocrité qiii se pavape d^une manière si insupportable.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie ; ne vous mé- ' prenez pas sur nioi, et vieillissons ^ns^nlble dans une lutte commune. Je îjuis assert vaip pour croirp que mon nom, quand i^olis ne seroi^s plus, sera nouîmé avec le vôtre : soyons donc aussi dans lavjp alli-és par l'affection. Je ne yeux pas pelirp c^ qjje jp vous ai écrit; j'ai laissé cpurir ipa plupie en spngeant à voi|s, et je vous aime trop pf^ur féflécfiir beaucoup ši je vous en fiiz f^rop pif trpp peu.

Lxm

^ A M. MOSER

Norderney, le 8 juillet 1826.

Cher Moser,

Ce sont les dieux qui sont coupables de mon long silence. Je leur mets tout sur le dos. C'est le plus commode.

.CORRESPONDANCE INK D I T E 299

Souvent, dix mille fois souvent, dirait un Chinois, je pense à toi et il ne se passera pas longtemps que je ne te revoie face à face. Je compté passer l'hiver, au moins en partie, à Berlin. Mes pensées là-dessus ne sont pas encore arrêtées ; mais il est très-certain que quelque chose me pousse irrésistiblement à dire adieu à la patrie allemande. C'est moins le désir de voyager que les tourments de circonstances personnelles (par exemple, le juif indélébile) qui me chassent d'ici.

Ma santé s'améliore, pas complètement encore, mais peu à peu... — Me Voilà de nouveau voguant sur la mer du Nord. L'élément salé me convient; je suis heureux et léger, quand mon bateau est jeté ça et là comme une balle par les vagues; la noyade m'est une pensée consolante, la seule consolation que m'ait laissée le cruel prêtre d'Héliopolis en ne mettant pas un plancher sous l'eau.

Comme le mythe du Juif errant est profondément vrai 1 Dans le val silencieux, au fond de la forêt, la mère raconte à ses enfants frissonnants l'horrible légende; les petits se pressent autour d'elle; au dehors, la nuit, le cor résonne; ->- ce sont ces trafiquants juifs qui passent et roulent vers la foire de

Leipzig. — Nous autres qui sommes les héros de la légende, nous ne le savons même pas. Aucun barbier ne peut raser à fond

la barbe blanche que le temps a rajeunie en en noircissant le bord.

Ton ancienne image, t le Christ gigantesque, avec sa couronne d'épines, cheminant à travers les siècles, » me revient à la mémoire. Tu es plus doux et meilleur que moi ; c'est pourquoi aussi tes symboles sont plus beaux, plus doux, plus cléments.

Mon Christ sur les eaux (douzième poésie de la mer *) a excité beaucoup de colère contre moi; en général*, les Beisebilder m'ont fait suflssamraent d'ennemis. Je suis enchanté que le livre t'ait plu. Wohlwill me dit que tu en feras le compte rendu. C'est très-grand, très-noble à toi... Plaisanterie à part, dans ma fatale position, il m'a été très-utile que ce livre ait rencontré quelques jugements favorables. Ce que tu pourras faire encore, fais-le. Ma situation financière, grâce à ce volume, s'est aussi améliorée. La seconde partie sera publiée à la fin de l'année. Il s'y trouvera beaucoup de choses fort

1. Voir, dans la série de Lieder intitulée la Mer du Nord, !« morceau qui a pour titre : la Paix. — (Poèmes et Lkgfnàei, page 133, — Paris, Michel Lévy frères, 1865).

CORnRSPONT>ANCE INKOITK 301

surprenantes, par exemple le Rabbín, a Et jamais tu n'as reçu de cori*seils de la déesse de la prudence, Pallas-Athénè *. » Tu as raison, toujours raison.

... D'ici, je ferai une petite pointe en Hollande; mais, au commencement de septembre, je serai à Lunebourg, où, si tu veux m'écrire, tu peux adresser ta lettre. Dis-le à mon frère, qui autrement ne saurait pas où je suis. — Salue très-cordialement Leh-

mann ; il a bien mérité que je pense à lui avec affection. Peu avant- mon départ de Hambourg, j'ai fait visite à madame Bella Veit.

A Cuxhaven, où le vent contraire m'a retenu neuf jours, j'ai passé bien des belles heures dans la société de Jeannette Jacobson, alliée Goldschmidt, Non, je ne veux pas te mentir; ce n'est pas le vent est-ouest, mais bien la dame est-ouest elle-même, qui m'a retenu neuf jours à Cuxhaven *. Oh ! elle est belle et aimable. Quand son mari est auprès d'elle, il semble qu'elle ne soit pas mariée; car

1. Ce sont deux vers d*ane des poésies de la Mer du Nord, « PoseïJon. >

2. D'après cette indication, et la lettre qui suit, il semble que la lettre adressée à Moser a été datée, par erreur, du 8 juillet, au lieu du 8 août, à moins que celle à X. X., ne doive porter la dftte du 25 juin, au lieu du 25 juillet.

il est si' insignifiant, qu'il ne signifie rien, -r mais de cœur excellent. *

Norderney, le 25 juillet 1826.

Cher ami,

Grand merci pour ta lettre, que j'ai bien reçue à Ritzebüttel, ainsi que le roman de Walter Scott. Je ^is arrivé ici hier à midi, après avoir attendu huit jours à Guxhaven. Madame Goldschmidt est une très-belle femme; à part cela, rien de plus ennuyeux que Guxhaven, un nid auquel je donnerais le nom qu'il mérite, s'il n'était pas sous la protection de la ville libre de Hambourg. Mais madame Goldschmidt est fort belle.

Je suis parti de Guxhaven avant-hier, à une heure (lu matin. C'était une nuit sauyagQ, et mon humqr

i. Correspodant inconnu de Hein(», et qui paraît avoir été l'up de ses amis Irs plus chers. Les éditeurs hâmbourgedis de Heine, disent une seule chose à son sujet, c'est qn'il est mort et que son nom ne peut ôire indiqué. ' *

CQBRESPONDANCi: INJÎDlTp 303

n'était pas non plus fort douce. L^ vaisseaia était en 'rade à une assez grapde diijt^ npe, et la yoliç où j'étais monté pour l'atteindre fut rejetée trois fois dans le port par les vagues insensées. Lp petit esquif se cabrait comme un cheval, et peu s'en fallut qu'une foule de tableaux de la mer, non écrits encore, ne coulassent à fond avec leur auteur. Toutefois, -?^ puisse le maître des atopnes me pardpnper ce péché! -r- ce fut un très-bqn moment pour moi.

Il y a ici beaucoup de mouveiîjent. La l)elle femnie y est déjà, ainsi que la princesse de Splms, ayep qui j'ai passé ici des jours très-agréables l'an dernier. J'ai déjà joué quelque peu, et plus heureusempn|i qu'à Cuxhaven, où j'ai perdu cinq louis. Je t'écris plus longuenient aujourd'hui, si je n'étais obligé ^e me baisser d'une manière fatigante : la table où je t'écris, dans }ine petite cabaie 4e pépbeur, est trop basse. Dieu sait si jamais l'on a écrit sur cette table...

Si les journaux populaires de Hambourg se sont encore déchânés contre moi, je te pri« de me le dire. — Maudite table !

Je t'écirai plus longuement au premier jour — table maudite l — et j'espère aussi receyojr biientôjl

une lettre de toi. L'affectueux intérêt que tu prends au méchant Heine me réjouit indiciblement.

oh! comme c'est une chose réjouissante De trouver encore un tel jeune homme, De notre temps^ où chaque jour, etc. ^

Tu vois par ces vers combien je suis mauvais, et mérite peu la bonté et l'affection de mes amis. Mais, pour être juste, il faut dire qu'au lieu de ces vers, j'étais sur le point d'écrire quelque chose d'amical, d'intime, Aq plein d'âme^ et que, comme d'habitude, le démon de l'ironie a substitué à tout cela des paroles contraires.

Voici le morceau auquel sont empruntés ces vers

« Go ne saurait avoir assez de considération pour cet aimable jeune homme; souvent il me régale avec des huîtres, avec du vin du Rhin et des liqueurs.

» Son frac et son pantalon collant sont de la dernière élégance, et sa cravate est plus élégante encore; ainsi velu, il vient chaque matin et s'informe si j'ai bien passé la nuit

> 11 parle de ma grande renommée, de ma grâce, de mes saillies; pour me servir et m'être utile, il est tout zèle et tout feu.

> Et, le soir, dans le monde, avec un geste enthousiaste, devant les dames, il déclame mes poésies divines.

» Oh ! comme c'est une chose réjouissante de rencontrer encore un semblable jeune homme, de notre temps, où l'on voit

chaque jour, disparaître les hommes de bien I »

Adieu, et sois aussi heureux que cela est possible à un honnête homme.

Le 28 juillet 1826.

Le bateau-poste n'est, pas parti, et je puis t'envoyer encore quelques lignes. — On s'amuse beaucoup ici. Bruit des vagues, belles femmes, bonne table, et repos divin. Pourtant, je me sens trèsabattu. C'est l'affaissement qui suit de grandes tempêtes. Pensées de papier mâché^ et sentiments butireux. Dans ce marasme, je recueille pourtant en moi bien des vues de la nature, et ma fantaisie élabore mainte poésie ébauchée : des Tableaux de la mer et mon Faust commencé. — Je resterai bien un mois ici, et, si je regagne ce que j'ai perdu au jeu (hier la fortune m'a de nouveau abandonné), je ferai probablement un voyage en Hollande. Uy a un charme tout particulier dans cette existence incertaine, où tout dépend d'un caprice du sort. Mais garde-toi bien de raconter à personne ces folies. — J'ai du plaisir à me ipontrer à toi avec toutes mes faiblesses.

... Dans ce moment, je me sens pris d'un accès de sentimentalité; — mon âme est triste! — Je me hâte de finir ma lettre.

((P. 'S, — La mer était si furieuse, que plus d'une fois j'ai cru y rester. Mais je suis de sa famille, elle ne me fait pas de mal. Elle sait fort bien que je puis être encore plus fou qu'elle. Et puis ne suis-jepas le poète de cour de la mer du Nord? — Elle sait qu'il 'me reste une seconde série de poèmes à écrire. »

A VARNHAGEN

Norderney, le 29' juillet 1826; Cher Varnhagen,

Puissent ces lignes vous trouver complètement rétabli! Une dame Empich (conseillère de justicp), qui est ici avec ses filles, m'a dit que vous souffriez encore. Elle m'a raconté aussi combien notre divine Frédérique* avait été inquiète pendant votre rude maladie. Nous autres poètes comparons sottement les femmes aux anges, comme superlatif; nous ferions mieux vraiment de comparer les anges aux femmes.

Ma santé va de mieux en mieux. Je prends les bains

1. Madame Fréjdérique Varnliagerr{/îa/iei), et non pas Frédértique Robert.

COBRESPONDANCK INÉDITE 307

de mer pour la rétablir complètement, et je flotte de nouveau sur la mer du Nord, qui me veut du bien parce qu'elle sait que je la chante. La mer est un brave élément. Quand j'en suis longtemps éloigné, j'éprouve une véritable nostalgie. Mes Tableaux de la mer du Nord sont écrits con amore^ et je suis charmé qu'ils vous plaisent. En général, combien je suis heureux que mes Reisebilder aient trouvé bon accueil chez vous ! La lettre de madame de Varnhagen m'a ravi, vraiment ravi, presque enivré. Au fait, je ne Tai jamais méconnue. Je la connais un peu. Je confesse aussi que personne ne me comprend et ne me connaît si profondément que madame de Varnhagen. Quand je lus sa lettre, il me sembla que, tout endormi, je m'étais levé en rêve, que je m'étais mis devant ma glace, et que j'avais parlé avec moi-même, et fait un peu le glorieux. Le mieux est que je n'ai pas besoin d'écrire à madame de Varnhagen de longues lettres. Pourvu qu'elle sache que je vis, elle sait aussi ce que je sens et ce que je pense. Je crois qu'elle a mieux deviné que moi-même les motifs de ma dédicace. Il m'a

semblé que je vo"Ulais exprimer par là que j'appartenais à quelqu'un. Je cours fougueusement à travers le monde, et par-

fois- viennent des gens qui feraient volontiers de moi leur propriété; mais il arrive toujours que ces gens ne me plaisent guère^ et, jaussi longtemps qu'il en sera ainsi, mon collier portera ces mots : f appartiens à madame Vamhagen.

Norderney^ le 4 août |826.

Cher ami,

Je ne puis laisser partir la poste sans t'envoyer un salut amical. Je me trouve très-bien des bains de mer, et c'est la chose essentielle que j'ai à te dire. Je ne trouve pas ici autant de plaisir que Tannée dernière, et la faute en est certainement à mon humeur plutôt qu'aux autres : je suis souvent injuste pour ceux-ci. Ainsi parfois il me semble que la belle Hanovriense n'est plus aussi belle qu'en 1825. La mer elle-même ne m'apparaît plus aussi romantique qu'autrefois. -^ Ei pourtant il m'est arrivé sur sa grève l'incident le plus doux, le plus mystiquement suave qui ait pu jamais enivrer un poète. La lune semblait vouloir me montrer qu'il y avait

CORRESPONDANCE INEBITE 300

encore pour moi des splendeurs dans ce monde. — Nous ne dûmes pas un mot. Ce ne fut qu'un long et profond regard ; la lune y ajouta la mélodie. — En passant, je pris sa main, et j'en sentis la pression secrète. Mon âme palpita et brûla... Ensuite j'ai pleuré.

A quoi bon ? Si je suisL assez hardi pour saisir promptement le bonheur, je ne saurais pourtant pas longtemps le retenir. Je

crains que tout d'un coup le jour ne se fasse; l'obscurité seule me donne cpurage. — De beaux yeux I... ils vivront longtemps encore dans mon âme, puis partiront et se perdront dans le néant, comme moi-même.

La lune est accoutumée à se taire; la mer, il est vrai, babille constamment; mais il est rare qu'on puisse comprendre ce qu'elle dit, et, toi qui es maintenant en tiers dans le secret, tu n'ouvriras pas. la bouche, et le mystère restera enseveli dans sa nuit.

Ici, il y a assez de mouvement : c'est la noblesse du Hanovre qui joue le principal rôle; une foule de personnages princiers. La princesse de Solms est aussi revenue; nous ne conversons plus autant que l'an dernier; elle ne me semble plus tenir aussi intimement à moi, et, quand nous nous rencontrons,

yO OEUVRES DE HENRI HEINE

elle me menace ou m'avertit toujours avec son doigt levé, et ne veut pas dire ce que cela signifie. — Quant à la belle personne de C. *, je n'admire plus d'elle que sa voix; je suis suspendu à ses lèvres. Je ne crois certainement pas qu'elle me veuille du bien, puisqu'elle m'a dit dernièrement : « Je vous connais d'outre en outre. »

Adieu; sois aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde î

LXYII

Norderney (peut-être le 16 août 18J6) .

La poste m'apporto précisément ta lettre du li, . et, comme un jeune ami est sur le point de partir pour Brème par un bon vent,

je puis immédiatement répondre quelques mots à tes chères lignes.

Le lumineux incident au bord de, la mer n'est pas aussi important que tu crois, et que ma sentimentalité facilement excitable se l'e^st figuré; ce fut une étoile, filant dans la nuit avec une rapidité cruelle, et qui n'a pas laissé de tractf ; — car je suis triste et

La ijcUe Hunovrienne, qui elaif. de Celle

CORRESPONDAXCE INÉDITE 311 .

abattu comme auparavant. Mais ce fut pourtant une étoile ! Je te remercie de l'Homère que tu m'as envoyé; je le lis en errant seul sur le rivage, et alors toute sorte de pensées me viennent. En général, je vais souvent me promener sur la grève, la nuit surtout, au clair de lune. Je vis très-isolé, et ne fais plus, comme l'an dernier, la cour aux belles dames. Je crois que cette tristesse est une fatale réaction ; elle passera.

Je resterai encore ici de dix à quinze jours, et j'irai ensuite en Hollande. J'attends d'ici là un subside de douze louis, car une mortalité maudite à sévi parmi mes pistoles. Mais, de par tous les dieux, ne me fais pas de reproche pour le jeu; ce n'est pas là ce q^ui m'a mis dans l'embarras, c'est la bonhomie que j'ai eue de prêter de l'argent à un compatriote. D'ailleurs, je ne joue plus depuis avanthier, parce que j'étais dépité de perdre, t^ijours ; aussi j'ai donné à quelqu'un ma parole d'honneur de ne plus jouer.

Ce que tu m'apprends de mademoiselle M!., m'a surpris, bien que je m'attendisse à de pareilles extravagances de cette petite

centauresse. Ton réerf de la.bclle personne qui s'informe de moi m'intrigue

beaucoup. N'est-ce pas une de tes mystifications? — Un prince russe, K. *, qui a été partout en ambassade, me raconte une foule de choses intéressantes. « Nous sommes inséparables. » Il éveille en moi le goût du high life. J'apprends à nager. — Mon frère m'écrit qu'on lit et critique toujours à Berlin les Reisebilder; somme toute, je suis mis en croix. Tu commences à lire Kleist : cela me fait plaisir. Il possède à un haut degré ce qui te plait en moi. Il est tout à fait romantique, ne veut donner que du romantique, mais il le présente dans. des figures uniquement plastiques.

Lnneboiirg, le 6 octobre 1826.

Cher ami,

Voilà Ipnngtemps que je ne t'ai écrit; mais j'ai d'autant plus souvent pensé à toi. La fièvre maligne m'a fait peur, et j'ai renoncé au voyage de Frise et de Hollande. J'irai directement une fois de Hambourg à Amsterdam, par le paquebot à vapeur.

i. Le prince Koslowski.

Pourtant, je veux décrire' mon dernier voyage. Au fond, peu importe l'objet que je décris; partout est le monde du bon Dieu, et tout est digne d'observation ; et ce que je ne vois pas dans les choses, je le leur donne.

Malheureusement, je suis toujours tourmenté par mes maux de tête, quoique les bains m'aient fait étonnamment de bien. — J'ai déjà écrit ici huit grandes Poésies de la mer^ des plus originales possibles, ne valant peut-être pas grand'chose, mais pourtant remarquables, et qui, j'en réponds, seront remarquées. Pour

peu que ma santé s'améliore, la seconde partie des Reisebilder sera le livre le plus étrange et le plus intéressant qui ait paru de nos jours. Je ne me presse pas du tout. Lunebourg n'a pas été bâtie en un jour, et Lunebourg n'est pas Rome. Je suis mal portant et plein de poésie.

Un voyageur qui vient de parcourir toute l'Allemagne, a partout entendu parler des Reisebilder. Mon Dieu! le second volume sera infiniment meilleur, à coup sûr. Sur quel misérable papier est imprimée la Guerre des Cévennes de Tieck ! Campe *

i. L'éditeur hambourgeois de Heine, depuis 1886 jusqu'à sa mort.

Mi ŒUVRES DE HENRI HEINE

a le plus charmant style épistolaire du monde. Il pourrait vraiment écrire lui-même ses Reisebilder : qu'on se garde de le lui dire; autrement, il se passerait de moi. — Sais-tu si le courtier mulâtre * a colporté encore beaucoup de mensonges sur moi ? Je voudrais bien savoir avec certitude devant qui il a fait la menace de me donner des coups de bâton. . C'est très-important pour moi ; pour la suite peuses-y, — N. B. Je souligne rarement.

Et maintenant, adieu; aime-moi toujours et sois convaincu que mon cœur use de représailles envers toi.

A M. MOSER

Lunebourg, le 14 octobre 1826. I

Cher Moser, mon bon Moser f

Un profond découragement m'a empêché de terminer une lettre pour toi à Norderney. A quoi bon l'écrire de> jérémiades?

Aujourd'hui, bien des choses ont disparu, et je puis te dire avec certitude que

Voir la leUre suivante

je me trouve mieux qu'autrefois, elquema position extérieure est tolérable.

Je suis resté à Norderney jtisqq'au milieu de septembre; pendant la dernière quinzaine, presque le seul baigneur qui y fût ejicore. J'avais loué une yole et deux mariniers, et, tout le jour, j'errais çà et là sur la mer du Nord. La mer était ma seule compagnie; jamais je n'en eus de meilleure. — Nuits au Iiord de la mer merveilleusement splendides et grandes 1 Je pensais souvent à toi. Oui, il me semblait que je commençais seulement alors à bien te comprendre ! Il faut que de grandes impressions de la nature élargissent notre âme ^vant que nous puissions comprendre l'homme dans toute sa grandeu^r. Reste bon pour moi ; ne te méprends jamais sur mon compte. J'avouerai volontiers tous mes défauts, et je suis prêt à m'incliner devant toi.

Une seule chose me blesse, c'est que tu. sois si grand et d'une modestie si vitp effarouchée, tandis que, moi qui suis tellement plus petit, je prétends être si fort apprécié.

J'ai beaucoup soutFert ces derniers temps, et ce n'est qu^aujourd'hui que jô me sens de nouveau capable de penser et de travailler. Je retournerai sans

doute pour peu de temps, en janvier, à Hambourg, où paraîtra, à Pâques; la seconde partie des Beisebilder. Ce sera un livre

extraordinaire, et qui fera grand bruit. Il faut que je donne quelque chose de puissant. La deuxième série des poèmes de la Mer du Nord^ qui ouvrira le second volume, est beaucoup plus originale et plus hardie que la première, et te plaira sûrement. J'ai tenté là, non sans danger mortel, une toute nouvelle voie. J'ai essayé aussi dans un fragment autobiographique de l'humour pur et libre. Jusqu'ici, je n'avais montré que saillie, ironie, caprice, jamais encore l'humour pur, et se suffisant à lui-même. Ce second volume renfermera aussi une série de Lettres de la mer du Nord où je parlerai « de toutes choses, et de quelques autres encore. » Ne veux-tu pas, pour cet écrit, me fournir quelques idées neuves? Je puis tout employer : pensées fragmentaires sur l'état des sciences à Berlin, ou en Allemagne, ou en Europe; — qui "pourrait les esquisser mieux que toi? et qui mieux que moi en faire un tissu? Hegel, sanscrit, docteur Gans, symbolique, histoire, — quels riches thèmes! Tu n'auras jamais une aussi bonne occasion ; car je prévois que tu n'éciras jamais tout un

livre, aucun surtout que tout le monde lise. Ce n'est pas tant Tenvie de me parer de tes plumes que bien plutôt l'affectueux désir de m' assimiler ton être spirituel, toi le plus sympathique de mes amis. Mais, si tu veux écrire sur ces sujets quelque chose de complet, par exemple toute une lettre un peu étendue, je rinsérerai comme correspondance étrangère, sans te nommer bien entendu, dans la seconde partie des Reisebilder, Tu peux certainement écrire d'une manière très-populaire; — tu n*as qu'à le vouloir. Et ma parole d'honneur te garantit ma discrétion. Penses-y, et décide-toi. C'est une de mes idées favorites depuis huit jours, et je ne voudrais pas la voir rejeter avec indifférence.

Mon frère est ici, et nous parlons beaucoup de toi. — J'ai reçu quelques lignes de Zunz : salue-le cordialement de ma part. — ... Sais-tu quelque chose des Robert? Malheureux et négligent correspondant que je suis, j'ai, dans ces derniers temps, laissé sans lettres mes meilleurs amis. — Salue Lessmann, qui, à ce que me dit mon frè^®? écrit un grand ouvrage historique.

Tu auras entendu dire qu'un j. .e ^tîect, k Hambourg, avait partout colporta ^vôû^^B^ ^^

318 O^UVftES b]E fipNBI UEINE

m'avait cjonnn^ des coups de canne. Qp gredii)-).à m'a seulement .a(taqgp dans la r^e; un in4ivi4u à qui je n'avais p^rjé de ina vie. Le drôje, par-dessiis le niarchéj a nié c^tt^ atjaq^p (il nj'avajt k peine pris par rU^bit, §j; Ijci cohue 4u Bupstab l'a imf-nécjifitement reppussé), quand j'^i déposé cpnfre li|i upe plainte ^ la polipç. C'était là touj ce que je voulais. Il ajouta que, par s^ile d'une rancune remontant à 1815 (je n'étais pas mênîe alors à Hambpufg), je l'avais ^ttaqué daps n[^ps écrits S et ensuite sur la voie publique, -r-^ Cette histoire a été suffisamment exploitée par d'jpfames poquin^. M^is pourquoi t*é.crirjB ces dégoptaqtes choses? — Nq t'inqujète pas si l'on te dit qu'on veut me casser br^s et jambps. Je regrette dvC ne m'être j^piafs v^nté ^ toi des dangers que j'ai affrontés jusqu'icj; il y pst pourvu.— Adi^W, et aj^e tpujours top ,anîi.

i. Voir Reisebilder, t. L tout à la fin du Voyage duïiartz, le passage très-court dont il eét ici question ; « \\ n'est pas jusqu'au co-rtier mnlâtre, etc. >

A CHARLES IHMERMfNN

Lunebourg, le 14 QclotiTfi 1826.

Cher Immermann,

Faut-il donner jie longues excuses de mon long silence? Je vous laisse ce soin. Vous savez trop quelle est la disposition habituelle d'esprit de ces pauvres êtres tout subjectifs, et il n'est pas nécessaire de vpjjs l'exposer logiquement. J'étais trop envahi par les événenients extérieurs, pour avoir le temps (d'écrire. J'ai .quittié Goettingue, cherché une existence à Hambourg, oxjl je n'ai rencontré qu'ennemis, médisances et chagrins; ej;, pour répondre à cet accueil, j'ai publié le premier volume de^ Ifeisehilder (je vous l'ai envoyé; l'avez-vous reçu?); puis, j'ai fait un second volume à Norderney, voguant et croisant niélancoliquement sur la mer du Nord, et, depuis trois semaines, je suis ici, au milieu des miens, beaucoup mieux portant qiioiq^® malade encore, vivant retiré comme ^^^^5 uue tombe, et comptant rester ici quelques^ .^ o\i \visc\u'îi ce

que l'ennui m'en chasse. Mais ce que personne ne sait, et ce que je ne dis qu'à vous, — ne le redites à âme au monde 1*^ c'est que j'ai repris mon plan de quitter l'Allemagne pour toujours, après avoir séjourné quelque temps encore à Hambourg cet hiver, pour y faire imprimer la seconde partie des Reisebilder, De là, j'irai par mer à Amsterdam, puis à Paris. Oh! que j'aime la mer! Je suis entré dans une complète intimité avec ce sauvage élément, et, quand il fait rage, je suis heureux! Je n'ai plus écrit à Varnhagen, depuis que je lui ai envoyé les Reisebilder, et reçu de lui la plus affectueuse réponse; mais je ne cacherais pas mon projet à ces amis : n'est-ce pas Varnhagen lui-même qui me l'a conseillé? D'ailleurs, on dit toujours, parmi mes amis, que je vais à Berlin pour y faire un cours à l'Université.

Vraiment, j'ai des nerfs trop faibles pour rester en Allemagne. Ah! que n'ai-je la force de mon Immermann, cette force tous les jours croissante!

Dernièrement, j'ai lu votre Cardenio, J'en suis enthousiaste. C'est par excellence le livre que j'eusse voulu écrire. Et pourtant c'est un bonheur pour ce livre que je ne l'aie pas écrit. Ce Cardenio a toutes

les maladies fantastiques de Heine, avec toute la santé indestructible d'Immermann. Nos âmes se sont donné rendez-vous dans ce poème; et c'est, en outre, un des meilleurs livres du monde, et jusqu'ici ma lecture favorite. Pardonnez-moi, Immermann, la vanité de m'en faire un peu accroire pour Cardenio. Je ne vous aurais point encore écrit sans une circonstance que je vais vous confesser à fond, si vous me promettez de ne pas rire.

L'hiver dernier, il avait paru dans les Annales de Vienne un remarquable article sur mes Tragédies^ et, comme je vivais très-isolé, j'eus grand'peine à me procurer cet article; après y avoir réussi, il me fut impossible, malgré toutes mes démarches, de trouver à acheter le volume : les libraires prétendaient qu'il fallait pour cela s'adresser directement à Vienne, qu'on ne pouvait acheter une des livraisons sans prendre l'année tout entière, etc. Bref, je fus très-content de le recevoir plus tard par l'obligeance de mon éditeur. Tout cela me revint hier à la mémoire en parcourant le dernier volume des Archives^ oh je trouvai un compte rendu cruellement long de vos œuvres connilt^^o^ écrit évidemment, cola sautait aux yeux, par i ^Y\\c\\xe 4e vcies

Tragédies K Bien que ce travail me semble trop sévère, parfois même souverainement injuste, et ne soit rien moins que d'accord

avec mes propres idées, il contient pourtant beaucoup de belles et bonnes choses, et je fus charmé de voir qu'une fois au moins on vous appréciait d'une manière grande et digne. En même temps, je songeai au pauvre Immermann isolé dans une place forte prussienne, et ne pouvant certainement pas se procurer ce livre, et je n'eus rien de plus pressé que de faire dire à mon ami et éditeur le libraire Campe, à Hambourg, de me laisser la propriété de ce volume des Archives et de vous l'envoyer aussi vite que possible, en présent de ma part. Je pense donc que vous le recevrez bientôt. — Et maintenant, riez, je Vous le permets moi-même en riant!

1. W. Harnier, connu aussi sous le pseudonyme de Wilhelm à Alexis. Ce romancier et polygraphe brillant, né à la fin du siècle passé, est d'origine française; sa famille avait quitté la France au temps des persécutions religieuses et le nom de Harnier, qu'elle a pris en Prusse, n'est autre chose que son nom français Le Harang, traduit en allemand. Il a débuté dans la vie littéraire par un roman (Waldemar) écrit au temps de la grande vogue de Walter Scott, et publié comme étant de lui. On assure que W. Scott après l'avoir lu, déclara qu'il était impossible de mystifier plus habilement son monde. — Celui de ses romans qui a eu dès lors le plus de succès est la Maison Dusterweg.

A Hambourg, j'ai prêché Immermann à plusieurs, et Campe est devenu un de ses admirateurs. Si votre ancien plan de Revue est encore vivant dans votre tête, il serait bien l'homme à se faire l'éditeur d'une Revue bien combinée, rédigée par nous deux; je pourrais cet hiver, à Hambourg, lui exposer la chose. Je puis maintenant écrire plus qu'autrefois, et je voudrais bien publier quelque chose en collaboration avec vous. Il est vrai que vous

avez été berné par moi pour l'Almanach naufragé des Fleurs du Rhin, Mais je ne l'ai pas été moins. Ne vous laissez point effrayer. Voulez-vous introduire quelque chose dans le second volume des Reisebilder ? La meilleure place vous est ouverte, et je calculerai vos honoraires à raison de deux louis que me paye Campe, par feuille. jCc serait vraiment gentil. Les Reisebilder sont maintenant la place où je pré*, sente au public tout ce que je veux. Ils ont trouvé un débit énorme, et paraîtront bientôt en seconde édition. Je pense toutefois que le second et le troi-sième vplume réussiront encore plus.

dS4 CCUVREâ t)E RENRt HËtNB

* ▲ VARNHAGEN

Lunebourg, le 24 octobre i826.

CherVamhagen,

N'allez pas croire que je ne vous ai pas écrit depuis longtemps; au contraire, je vous ai beaucoup écrit, mais j'ai déchiré mes lettres par la raison toute naturelle qu'elles ne contenaient rien. A quoi bon vous écrire des raisonnements, puisque ceux-ci restent incomplets, et ne sont que l'expression de l'humeur du moment qui change à tout instant? Il est si difficile en échange, à des gens comme nous autres, de dire avec certitude ce que nous voulons réellement, à quel but nous aspirons, etc. Combien il est rare que nous le sachions nous-mêmes ! — Pourtant, tout ce que je sais, je vais vous le dire. Quimd je reçus votre lettre et celle de madame de Varnhagen, je fus ravi; — mais vous savez cela par cœur I — je lus ces chères lettres, deux fois, trois fois, trente, quarante fois, si bien que mon cœur devint lout joyeux, et ma tête très-claire, et, comme une

étoile dans la nuit, se leva en moi cette lumineuse pensée : je veux aller à Paris ! oui I oui !

Vous avez raison dans la chose essentielle, cher Varnhagen; Paris est la ville qu'il me faut.

Toutefois, mes affaires sont si embrouillées^ que je ne puis pas si vite exécuter ce projet. Ma santé d'abord, qui n'est toujours pas brillante, et réclame de grands sacrifices. C'est pour cela que j'ai été une seconde fois prendre les bains de mer à Norderney, où je suis resté près de deux mois. Ce séjour m'a été très-salutaire; mais je ne m'aperçois point encore d'un effet radical, et suis toujours le même homme, tourmenté de maux de tête. Un voyage projeté en Hollande n'a pu avoir lieu à cause de la fièvre qui y régnait; d'autant plus que je me trouvais plus mal que d'habitude au commencement de mon séjour à Norderney. Cela n'alla mieux que plus tard. Vous apprendrez peut-être avec intérêt que j'ai fait à Norderney la connaissance du prince Koslowski, qui a été votre collègue quand vous étiez ministre à Carlsruhe. Il paraît de vous, et die madame de Varnhagen surtout, avec beaucoup de chaleur. Quel plaisir pour moi d'entendre, sur un îlot de sable de la mer

du Nord, un Russe chanter les louanges de madame 1. 19

de Varnhagen I Je me suis fort lié sivec lui; « nous étions inséparables » » et nous nous sommes retrouvés ^ vésk plus tard à Brème, au Lindenbof. Il ne sait pas encore s'il retournera ou non en Russie. ^ La princesse de Solms, et une portion de rAlmanach de Gotba -^dont nous avons à faire les frais, nous autres, pauvres Allemands i — se trouvaient aussi à l'^orderney; mais, cette fois, je n'ai pas eu grands rapports avec la princesse.

J'ai fait un beau voyage en mer : il y a eu tempête, périls, levers de soleil, mal de mer, et le reste. J'ai passé aussi de bien belles nuits sur le rivage. Depuis quatre semaines, je suis ici chez mes parents ; j'y resterai bien deux mois encore, puis je retournerai à Hambourg, pour faire imprimer la seconde partie de mes Reisebilder, Je resterai là jusqu'au printemps, puis j'irai par mer à Amsterdam, je verrai la Hollande, et, de là, je partirai pour Paris. Je ne sais encore si je visiterai mon pays rhénan. Mais personne ne doit connaître ce plan, per< sonne au moins qui me touche d'un peu près, ainsi ma famille de Hambourg, et mes amis de Berlin, auxquels je dis toujours que j'irai faire un cours à l'Université, Si je fais réellement ce grand voyage, il

sera toujours temps que les gens rapprennent. Sans cette précaution, ils me feraient perdre la tête avec leurs bavardages.

A Paris» je travaillerai à la Bibliothèque royale, je verrai le monde et les hommes, et rassemblerai les matériaux[^] d'un livre qui sera européen.

La seconde partie de[^] Reisebilder contiendra 1[^] la deuxième et la troisième série de la Mer du Nord[^] celle-ci en prose, la première en colossales épigrammes, plus originales et grandioses que les précédentes; 2*» un fragment de l'histoire de ma vie, écrit avec Fbumourle plus hardi, et qui vous plaira; 3** enfin le mémoire sur la Pologne que vous connaissez, et peut-être, si retenue du livre le permet, des lettres écrites de Berlin, en 1822. Mais ne vous méprenez pas : ce n'est autre chose qu'un cadre pour y placer plus commodément tout ce que je veux; ce n'est qu'aujourd'hui que j'écris réellement ces lettres, et j'utilise pour cela quelque chose de celles que j'ai publiées en 1822, dans VIndicateur westphalien.

La troisième section de la Mer du Nord consiste aussi en lettres où je puis dire tout ce qui me vient à l'esprit.

Je VOUS écris ceci pour vous faire voir combien il m'est facile de faire entrer tout ce que je voudrai dans ce second volume. Si donc, à ce point de vue, vous avez quelque désir, si vous souhaitez que certaines choses soient dites, ou que quelqu'un de nos intimes soit fustigé, dites-le-moi, ou, ce qui est mieux encore, écrivez vous-même dans mon style les lambeaux que je recoudrai dans mon livre, et vous pouvez vous fier à ma discrétion la plus sacrée. Je puis maintenant tout dire, je m'embarrasse peu de me mettre à dos une douzaine d'ennemis de plus ou de moins. Voulez-vous introduire dans mes Reisebilder des morceaux tout entiers, relatifs à notre temps, ou seulement m'envoyer votre liste de proscription? — Je suis tout à vos ordres *.

Je n'ai pas encore écrit aux Robert à Paris. Mais

1. Remarque de Varnhagen : c Heine m'offrit un jour, dans une de ses lettres, de châtier selon leurs mérites les personnes que je lui indiquerais, — sachant bien que j'étais lié par ma position habituelle, et qu'il ne m'était pas possible de donner à tel ou tel, à qui cela m'aurait fait plaisir, ou qui l'eût mérité, une volée de bois vert, — tandis que lui était parfaitement libre, n'avait rien à ménager, etc. Cette offre bénévole me fit beaucoup rire. Je le remerciai, et lui dis que, pour le moment, je n'avais personne à lui désigner, mais que je me souviendrais de son obligeance. ^ 11 y a de cela un quart de siècle, et je n'ai jamais été tenté de réclamer ses bons ofGlces (mars iSSO).»

je le ferai bientôt pour leur dire que je compte y aller. Si j'avais écrit plus tôt à Robert, je Taurais fait surtout à cause de mon gueux de livre. J'étais, au commencement, très-inquiet de son sort; maintenant, je suis plus calme. Je vous remercie cordialement, cher Varnhagen, de ce que vous avez fait pour ce livre, et que Dieu le rende aux enfants de votre esprit ! Je vous ai fort bien reconnu dans le Gesellschafier.,. Mais je n'ai pu déchilBrer avec certitude si c'est vous qui aviez écrit l'article tout entier. — Le livre à fait grand bruit, et trouvé beaucoup d'acheteurs. Mon éditeur m'a promis qu'une seconde édition se ferait bientôt; alors, j'écirai une raisonnable dédicace que je vous enverrai préalablement pour la censure. Si, dans la première dédicace, j'ai parlé des quatre-vingt-huit Liedet* du Retour^ c'est dans l'idée de pouvoir orner cette série du nom de madame de Varnhagen *, dans la grande édition de mes poésies complètes que je compte publier bientôt. Mes premières années de jeunesse, V Intermezzo^ le Retour^ et deux séries des Poésies de la mer^ feront un beau volume, le commencement et la fin de ma

1. Le Retour est, en effet, dcdiJ à madame Varnhagen dans le lÀvre des chanU.

330 ceuVRES DE HENRI HEINE

jeunesse lyrique. Ceci encore reste entre nous, afin que Maurer et Dûmmmler ne fassent pas d'opposition. Ils me forcent à agir ainsi, car ils ne font rien et n'ont rien fait du tout pour mes poésies. Mon éditetir actuel, Campe, avec qui je suis fort lié, a proposé à Dûmmmler de lui abandonner pour un prix équitable les exemplaires restants des Tragédies^ et, après de longs pourparlers, a reçu de lui l'ultimatum cijoint qui naturellement ne peut être accepté. II faut donc garder le secret sur ce recueil projeté de

mes poésies. Mais dites-moi si j'ai le droit d'agir ainsi. Il est bien entendu que beaucoup de Lieder seront supprimés, beaucoup modifiés et beaucoup ajoutés. Avec votre expérience, c'est vous qui pouvez le mieux m'éclairer sur ce que je dois faire. Quand bien même Dûmmler aurait cédé à CaïUpe les Tragédies^ je n'en aurais pas moins fait paraître chez le dernier ce grand recueil de mes poésies. H est très-actif, s'entend à répandre un livre (ainsi, dans la seule ville de Hambourg, il a placé plus de cinq cents exemplaires des Reisebilder) et, avec lui, mes tragédies auraient été plus connues. Qu'en pensez-vous? Serait-il encore possible de décider Dûmmler? — Les jugements publics sur mes écrits

m'ont mis en grande faveur auprès de Campe, et il me donne beaucoup d'argent. Gela est bon, et d'un grand secours dans les jours difficiles» — Je suis sur un bon pied avec ma famille, et naa situation financière, de ce côté, est tolérable. Mais j'ai une quantité de chagrins secrets, bien des choses me serrent le cœur, et il s'ensuit, vous comprenez bien, qu'il ne serait pas opportun de commencer une lettre pour madame de Varnhagen, à supposer même que je pusse la finir.— Gi-joint un fragment de l'ancienne lettre déchirée, qui me tombe sous la main, — Ci-joint encore une lettre pour Charles de Raumer ; je ne sais s'il est maintenant à Berlin ou à Stettin ; veuillez donc vous informer chez le bedeau de l'Université, ou faire demander à l'historien Raumer, le professeur (cousin de Charles), s'il est à Berlin, et, dans la négative, mettez cette lettre à la poste. C'est un de mes plus chers amis ; il a été mon Las Cases à Göttingue, et je m'enhardis à lui remettre une carte d'introduction pour vous. Il a beaucoup d'esprit, mais il faut du temps pour le décider à parler.

Et maintenant, adieu, et ne m'oubliez pas. Que dois-je dire à la divine Frédérique ? Là où je suis, je

pense à elle. Je pense à madame de Varnhagen, — ergo sum. Vous voyez que je ne suis pas un idéaliste.

— Saluez cordialement Tarcbihégelien Gans; je suis charmé que vous le voyiez si souvent. Dans ces dernières semaines, j'ai beaucoup conversé avec lui, et je Taime encore davantage.

A Norderney, j'ai trouvé vos Monuments biographiques^ que je n'avais encore lus que très à la hâte, et que j'ai pu étudier à loisir. Mon Dieut comment peuton écrire d'une façon si objective? L'histoire du roi Théodore est celle que je préfère. J'y retrouve votre style pittoresque; les autres biographies sont peut-être meilleures, parce qu'elles sont écrites d'une manière plus unie, sans recherche de l'effet. J'ai- lu ce récit en plein air, dans les beaux jours.

— Votre ami.

Saluez Ghamisso.

LunébouTg, le 16 novembre 1826.

Cher ami,

Je pense si constamment à toi, qu'il m'est vraiment impossible de savoir si c'est à ton tour ou au

mien d'écrire. Je suis, la plupart du temps, misérable. J'écris peu, mais ce peu est très-bon et te plaira. Je pense beaucoup, lis beaucoup, et je pourrai, un jour, devenir quelque chose. Notre livre avance, bien qu'un peu lentement, mais excellemment; il amusera et inquiétera beaucoup. Tu verras que « le petit bon-

homme vit encore. » Napoléon et la Révolution française y figurent en grandeur naturelle. Je vis très-seul. Hier, j'ai reçu une lettre des Varnhagen ; je t'envoie celle de la dame, mais je te demande en grâce de ne la montrer à personne, et de me la renvoyer tout de suite. Cette lettre se rapporte exclusivement à Tune des miennes, et à mon plan d aller à Paris, et d'y écrire un livre européen. Personne n'en doit rien savoir. J'espère donner quelque chose de meilleur que lady Morgan. L'essentiel est de ne toucher qu'à des choses qui aient un intérêt vraiment général, européen.

J'ai lu hier, dans la Feuille de minuit^ les impertinences de Mullner sur mes Reisebilder. Cet homme ne peut que blesser, et a sûrement cru que mon diable avait trait à lui. Il ne voit que lui partout. — Quelques amis me pressent de publier un recueil de mes

meilleures poésies, rangées par ordre de date, et sé-

vèrement choisies; ils pensant que t;e recueil de* viendrait tout aussi populaire que ceux de Bûfger, de Goethe, d'Uhland, etc. Varnhageh me donne, à ce point de vue, maintes directions. J'y introduirais une partie de mes premières poésies, ce que je suis bien en droit de faire, puisque Dûmmmler, sous un prétexte peu loyal, né m*a pas donné un fenin d'honoraires. Je prendrais aussi YIntermezzo tout entier (Dûmmmler ne pourrait m'en vouloir), et puis les derniers Lieder; — tout cela à la condition que Campe, à qui je ne demanderais point d'honoraires, voulût publier le livre, et ne craignît pas qu'il ne nuisît atix Reisehilder, Encore une fois, je ne demanderais pas un fenin pour ce livre; je n'aurais en vue que le bon marché, et les autres exigences de la popularité; ce serait ma joie de montrer à Maurer et à Dûmmmler que je sais pour-

tant me tirer d'affaire, et ce livre serait mon œuvre principale, et donnerait mon image psychosologique : — d'abord mes poésies mélancoliques et sérieuses de jeunesse, VIntermezzo combiné avec le Retour, ensuite mes Lieder fleurissants (ainsi, ceux du Voyage duHartz); — enfin l'ensemble des colossales épigrammes. J'appelle ce plan joli, parce que je pourrais cortibî-

CORRESPX>NÏ)ANCE INÉDITE 3^5

ner avec tout cela maintes jolfes fantaisfes; je connais assez le public pour savoir comment rattacher ces caprices aii^ intérêts actuels; Itiulèfôîs, il y aurait un travail difficile, ainsi là pïiéfece. — * Maià mon papier est à sa fin... Ton âtti.

LXXHI AU MÈttY:

Lunebourg, le 1" janvier 1827.

Bonne année 1827 1

Reçois mes meilleurs v<jeux^ cher ami. Je suis enfoncé jusqu'au cou dans le travail ; autrement, je t'écirais une longue lettre. Deux mots seulement aujourd'hui...

Au lieu de « La jeune fille fécondée par le dieu, » — tu peux changer ainsi : « La jeune fille qui renferme dans ses flancs le fruit divin ^ » Il s'agit de ces filles de rois que Junon- persécutait toujours quand Jupiter les avait honorées de ses embrassements, — et d'Hercule, le grand thaumaturge

I. Voir ié morceau intimlé k» Deux Grées, un des plas remar* quables de la série qui a pour titre la Mer du Nord (Poèmes et légendes, Paris 1865).

qu'elle poursuivait aussi en sa qualité de fils de dieu.

D'ailleurs, tu as raison, — les trois tableaux sont réussis. Ils montrent la gradation de mon humeur tragique. La seconde série aura encore beaucoup de semblables accents. Malheureusement, si je veux rester un homme d'honneur, il faut que le livre soit très-vite terminé. — Le « rire inextinguible, » est une expression homérique, et doit rester...

AU MÊME London, Grayen street, 31 Strand, le 23 avril 1827.

Cher ami.

Au dehors, il neige, et pas de feu dans ma cheminée : aussi ma lettre sera-t-elle glaciale. Par surcroît, je suis triste et malade. Vu et entendu déjà bien des choses, sans avoir une seule intuition claire. Londres, au point de vue du grandiose, a dépassé tout ce que j'attendais; mais je m'y suis perdu. Je n'ai fait que peu de visites, — je n'ai pas vu encore tes amis, — et le théâtre a été, jusqu'ici, ma grande ressource.

GORRESPONDANCE INÉDITE 337

Je frissonne et souffre cruellement. Je suis trop malade pour rien pouvoir faire ; mon premier travail sera la préface de mes poésies; après quoi, je ' me mettrai à refondre Ratcliff, — Je resterai à Londres tout au plus jusqu'à la mi-juin ; j'irai alors passer trois mois sur quelque plage d'Angleterre pour les bains de mer. J'en ai absolument besoin. — La vie à Londres est effroyablement coûteuse : j'ai dépensé, jusqu'à présent, plus d'une guinée par jour; sur le bateau à vapeur, j'ai dû payer une livre et demie sterling pour dépense et pourboire, et presque une livre pour quelques volumes que j'avais avec moi, etc. Les livres sont ici à des prix fous.— Rien que brouillard, vapeur de houille, porter et Ganning. — Je n'ai pas encore fait visite à mes amis de l'Abbaye

de Westminster. — Qu'advierait-il de moi dans ce monde? En dépit de ma clairvoyance, je ne pourrai sans doute jamais m'empêcher de faire des sottises, c'est-à-dire de parler à cœur ouvert. Je suis curieux d'apprendre par toi si aucun gouvernement n'a pris mon livre en mauvaise part; Tout bien compté, on finira par s'asseoir à son foyer tranquille, dans son pays d'Allemagne, lisant pacifiquement V Indicateur allemand^ ou la Gazette litté-

338 OEUVRES DE HENRI liÊINB

raire de Halk, en mangeant une beurrée allemande. — Il fait horriblement humide et déplaisant ici, et personne ne vous comprend, personne n'entend Tallemand. — Adieu ! Ton ami,

A VABNHAGEN

Londres, le i^r mai 1827.

Si je n'écris pas beaucoup, je pense d'autant plus à Tallema-guc, et à la Franzôsischesfrasse 20 ^ Que cette lettre, cher Varnbagen^ vous porte mes salutations les plus cordiales. Quant à madame de Varnhagen, je n'ai pas besoin de lui écrire, elle sait tout ce que je pourrais lui dire, elle sait ce que je sens, ce que je pense ou ne pense pas, — et je n'ai pas non plus besoin de m'excuser auprès d'elle de mon long silence. J'ai été dans une situation si fâcheuse au dedans et au dehors, que je n'aurais rien pu vous dire de raisonnable. Et les hommes veulent pourtant qu'on leur parle raison, même quand ils ne sont pas des rationalistes endurcis. — Je vous remercie de votre cadeau de livres.

i. La demeure de Varnhagen, àfeerlin.

GOAlitaSPONDANGE INÉDITE 339

Aû nom du ciel, comment peut-on écrire des volumes si épais! Votre Blûcher m'a infiniment plu; je l'ai lu deux fois, et j'admire comment le fin diplomate a su manier ce sujet grossier sans lui faire violence. Le personnage ressort puissamment. Les exhibitions de Blûcher en Angleterre sont décrites de main de maître... Le parallèle avec Napoléon est admirable. Il s'y trouve du vrai; et celui qui l'avoue est — l'auteur du Tambour Legrand.

Chose étrange que, dans le même temps, deux hommes unis de sentiments aient présenté au public avec le même enthousiasme les deux chefs ennemis par excellence, Napoléon et Blûcher! Et nous avons pourtant voulu l'un et l'autre la même chose, nous restons unis par la pensée. Toutefois, je dois l'avouer, je né puis lire votre Blûcher avec amour; peut-être est-ce encore en moi un écho des marches du tambour Legrand; mais je m'irrite quand je songe que l'homme de l'idée, l'idée faite homme, Napoléon, a été terrassé par deux adversaires dont l'un n'était autre chose qu'un hussard, joueur de pharaon, et l'autre un roué anglais dépourvu de tout enthousiasme. — Vous pouvez à peine vous figurer quelle piteuse figure celui-ci faisait la semaine der-

340 ceuvRËS de henri ueike

nière, quand je le vis revenir de Saint-James; son gracieux roi venait peut-être de lui apprendre, en haussant les épaules, le complet triomphe de Canning, qu'il pouvait lire aussi sur les visages heureux des passants. Cette fois, l'idée l'emporta sans canons, et le vainqueur de Waterloo dut battre en retraite. Vous aurez reçu mon livre relié en rouge pour madame de Varnhagen et vous l'aurez offert en mon nom à notre chère Frédérique. Le paquet pour Moser aura aussi été remis à son adresse. J'ai dû laisser le soin des livres à un tiers, parce que je suis parti bruque-

ment de Hambourg. C'est aussi ce qui m'a empêché d'envoyer quelques lignes avec les volumes. Ce n'est pas l'inquiétude qui m'a fait partir, c'est la prudence, qui conseille à tous de ne rien risquer là où il n'y a rien à gagner. Si j'avais eu quelque perspective d'être placé à Berlin, j'y serais allé directement, sans me soucier du contenu de mon livre. Comme notre ministère est avisé, je crois avoir plus de chance maintenant que jamais d'être placé, et je finirai sans doute par revenir à vous à Berlin. Je suis parti de Hambourg précisément le jour où mon livre a été publié; — il m'a fallu prendre beaucoup sur moi ! — et, depuis lors, je n'en ai pas

entendu dire un mot. Je sais à l'avance ce qui adviendra, je connais mes Allemands. Ils s'effrayeront, réfléchiront, et ne feront rien. Je doute même que le livre soit défendu. Mais il était nécessaire qu'il fût écrit. Dans ce temps servile et plat, il fallait que quelque chose se fit. Je suis quitte maintenant, c'est à ces amis au cœur dur qui, un jour, voulaient faire tant de choses et maintenant se taisent, à être confus. Les conscrits les plus poltrons, quand ils sont dans les rangs, deviennent très-courageux; mais c'est celui-là qui est seul qui montre le vrai courage. — Je prévois aussi que les bonnes âmes déchireront mon livre à belles dents, et, si mes amis se taisent sur ce dangereux écrit, je ne pourrai leur en vouloir. Je sais fort bien qu'il faut être tout à fait indépendant de l'État pour oser parler du Tambour Legrarid. Robert serait sans doute, par sa position, celui qui pourrait le mieux prendre fait et cause pour mon livre. Je ne lui ai pas écrit, il est vrai ; mais je sais qu'il n'aime pas les longues correspondances. Je conviens aussi que, bien que sa femme soit fort distinguée, même intellectuellement, j'aime encore mieux la voir parler que de la lire. Entre nous, écrire à une jolie femme me semble aussi fou que si je vou-

lais entrer en correspondance avec un pâté de Strasbourg. Toutes les choses de ce monde doivent être goûtées à leur façon. Ces beaux yeux dont Téciat réjouit notre cœur, et ces pâtés aux truffes dont le fumet nous transporte, perdent beaucoup à l'éloignement. — Quand vous écrirez aux Robert, dites-leur que je resterai ici encore quelques semaines, que je prendrai ensuite les bains de mer pendant deux ou trois mois sur la côte d'Angleterre, et que je m'en irai alors à Paris pour revenir en Allemagne en passant par Carlsruhe. Si, dans l'intervalle, vous avez quelque chose à me communiquer, écrivez-moi sous le couvert de B.-A. Goldschmidt et C*«, à Londres. Ces messieurs sauront toujours où m'envoyer mes lettres. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on paye ici double port quand la lettre est sous couvert. Si vous voulez, pour employer utilement mon séjour à Londres, me rendre attentif à quelque chose, j'en serai charmé. Au cas où vous seriez en correspondance avec Cotta, demandez-lui s'il veut m'occuper ici ou à Paris pour le Morgenblatt, Mais il faudrait s'y prendre bientôt. Il est entendu que, si je devais prolonger pour cela mon séjour en Angleterre, il s'agirait d'honoraires un peu forts.

Tout est ici d'une cherté sans exemple; comme je veux tout voir, je dépense une guinée par jour; ce qui est énorme pour un écrivain allemand. — Saluez beaucoup Gans, ainsi que Chamisso. — Peu avant mon départ, j'ai vu encore à Hambourg madame votre sœur et le docteur Assing; ils vont tout à fait bien.

Je suis sur un bon pied avec ma famille, mais toujours en guerre avec moi-même. Dans ces derniers temps, je me suis créé bien des soucis. Je souffre toujours de mes maux de tête, et d'anciennes blessures se rouvrent dans mon âme. En ce moment, un

engourdissement violent m'a enfermé comme dans un sépulcre de plomb. Je crains de tomber sérieusement malade. — Adieu; mon papier finit. Je baise la main de madame de Varnhagen.

Londres, le 1^{er} juin 1827.

Cher ami,

N'attribue point mon silence à mes sentiments. J« suis trop désorienté, et malade, et troublé,

pour pouvoir écrire. Agréables lettres de Berlin. Les hommes les plus inconnus pleins d'enthousiasme. En revanche, Varnhagen m'écrit : « Votre livre fait sensation, grande sensation, et Dümmler et consorts l'appellent, dans leur style de librairie, un fameux livre; mais les lecteurs sont déconcertés; ils ne savent pas s'ils doivent garder leur plaisir par devers eux et le renier en public ; les amis eux-mêmes font terriblement les vertueux, et se posent en savants et citoyens rangés et amis de Tordre. » Bref, par servilisme et par peur, on blâme tout. Quel contraste avec la lettre qui m'arrive du midi de l'Allemagne, d'Augsbourg ! Ce n'est pas nouveau pour moi de recevoir de là-bas des appels séduisants. Hélas! je suis enchaîné à l'Allemagne du Nord. Une belle pensée : devenir, en Bavière, chef du parti libéral! Mais je suis malade, ruiné et enchaîné. — Et cependant, il me faut payer ici avec de l'or toutes les idées que je recueille. Il y a des jours où je dépense plusieurs guinées. Je ne publierai rien sur l'Angleterre; aucun libraire ne me payerait mes frais. — Hier, je me demandais si je ne ferais pas bien d'écrire quelque chose sur l'Angleterre dans le Morgenblatt; mais cela n'en vaut pas la peine. Il

faudrait me faire violence pour la politique, et les choses n'auraient plus d'intérêt quand je voudrais réimprimer ensuite. Le mieux est de ne rien publier. Ce que j'aurai conçu, dès lors, fera d'autant meilleur effet dans mon livre. Je ne veux point être un niais, et écrire de fameux livres dans le sens de Dûmmler et consorts. Je vis tout seul ici, je le veux ainsi. Et pourtant, Dieu sait comment les journaux de Londres, entre autres importantes nouvelles, ont annoncé ma présence ici et remarqué que j'étais en voyage pour la France. J'aurai beaucoup à vous raconter !

Lxxxvn

A M. MOSER

Londres, le 9 juin 1827.

Cher Moser,

Pardonne-moi ma négligence à écrire... Avant mon départ de Hambourg, j'ai pris soin que mon livre te fût envoyé. Je pensais qu'il tiendrait lieu d'une lettre. Tu y auras vu ce que j'ai pensé, senti et souffert depuis un an. Je crois que le Tambour Legrand t'aura plu. Tout le reste du volume, les poésies exceptées, est pâture pour la foule, qui s'en

346 OEUVRES | >6 HENRI HBINE

repaît aussi de grand appétit. Ce livre m'a gagné en Allemagne beaucoup d'amia> et de popularité; si la santé me vient Je puis faire beaucoup î j'ai maintenant une voix qui se fait entendre au loin ; souveat encore tu l'entendras tonner' contre le» sergents de ville de la pensée, et les oppresseurs des droits les plus sacrés, — J'obtiendrai, dans l'université des grands esprits, une chaire de professeur très^x?traordinaire.

Le but essentiel de cette lettre est de te répéter le vieux refrain, c'est-à-dire que je t'aime et désire garder ton affection. Gomme preuve de la mienne, je t'envoie aujourd'hui les dix louis que tu m'as prêtés, — il y a beau jour 1 Ce n'est qu'à mes meilleurs amis que j'ai l'habitude de payer mes dettes. A cette occasion, je te remercie encore d'être venu si amicalement à mon aide quand j'en avais un si grand besoin. Je sais que tu n'aimes pas ces remm*ciements; mais je ne puis les supprimer, —j'ai si rarement l'occasion d'en faire! Quant aux douze louis qui me reviennent (quand tu auras touché, sur la valeur du mandat ci-joint de vingt-deux louis, les dix qui te sont dus), je te prie d'en disposer comme suit :

Je dois cinq louis à Tasseuseur Christian Sethe, et je désire que tu les lui envoies en lui disant que j'en ai donné l'ordre de Londres : il est à Munster, et son père, le président de la cour de cassation de Berlin, te remettra son adresse. — Je dois encore, depuis Göttingue, à mon cher ami Charles de Raumer (sttMl, juris^ Maurerstrasse, 53), deux louis; à moins que tu ne préfères les lui envoyer en mon nom, je désire que tu les remettes toi-même, en lui donnant Tassurance que je suis bien portant; autrement, il me croirait au lit de mort, car il sait que je n'ai pas la passion de payer mes dettes. C'est l'un de mes plus chers amis, et il pourra te raconter comment je vivais à Göttingue *. Enfin je me souviens que je dois encore un louis à l'excellent Joseph Lehmann, et, puisque je suis en bon train, je veux aussi que tu le payes pour moi. Lehmann ne voudra plus se souvenir de cette petite dette; mais j'ai bonne mémoire. Dis-lui que je lui écrirai bientôt. — Après ces paiements, il reste chez toi à mon actif quatre louis dont je disposerai bientôt. Je ne

1. Cet ami d'université dé Heine est devenu, vingt-cinq ans plus tard, l'un des ministres du roi Frédéric-Guillaume IV, et s'est rattaché au parti féodal*

veux pas te donner trop à la fois matière à rire. Pardonne-moi tout ce dérangement.

Tu peux te figurer comment je vis ici, puisque lu me connais et connais l'Angleterre. Je vois et j'apprends beaucoup de choses. Dans quelques jours, je partirai pour les bains de mer. MM. B.-A. Goldschmidt et G»®, à Londres, à qui je fais adresser mes lettres, ont Tordre de me les envoyer. — Ma santé n'est guère meilleure; mon vieux mal de tête ne veut pas céder. — Le but essentiel de mon voyage était de quitter Hambourg. J'espère avoir la force de n'y pas retourner. Berlin non plus ne m'attire pas autrement... Ici, tout est trop cher et trop démesuré. Beaucoup de choses intéressantes: — Parlement, Westoiinster-Abbey, tragédie anglaise, belles femmes. Si je quitte vivant TAngletërre, ce ne sera pas leur faute; elles font ce qu'elles peuvent. Littérature du jour misérable, plus misérable encore que la nôtre, et c'est beaucoup dire.

Si tu peux faire quelque chose dans le monde des journaux, pour le second volume des Reisebilder, n'y manque pas. Il y aura toujours assez de misérables attaques contre moi, — et les amis, d'ordinaire, ne bougent pas. D'ailleurs, il est hasardeux

pour des fonctionnaires de l'État, en Prusse, de s'exprimer loyalement sur mon livre. Toi qui n'es pas fonctionnaire, je te rends attentif à ce fait; mais je sens que c'est inutile : tu es trop profond pour qu'il soit possible de t* engager à écrire. Un peu de superficialité ne te nuirait pas. — Adieu; salue 6ans et Zunz, les

deux amis. Je pense beaucoup à Gans, et toujours avec un sentiment cordial, presque tendre. Mes salutations à madame Zunz. Si tu vois Bendavid, ne m'oublie pas auprès de lui, comme auprès du vieux Friedländer; ce sont des hommes que j'estime. Si tu veux m'écrire, ne tarde pas...

Il fait aujourd'hui beau temps, chose rare à Londres. Je vais faire visite à mes amies les Chinoises qui sont ici.

Norderney, Norderney, Norderney, le 20 août 1827.

Cher ami.

Comme tu vois, je suis de nouveau à Norderney.

J'ai appris qu'on était ici très-monté contre moi,

qu'on y voulait ma mort, etc., et je n'ai rien eu de L 20

350 CBUVBBS PB HBNftl HBINB

plus pressé que d'arriver. « Èb bien , il fallait du courage I Jè m'ont orié de loin quelques vieilles connaissances en me voyant paraître. Je pense tou^ t^fois n'en avoir nul besQin; il en fallait seulement pour venir. J'ai maintenant le droit de faire le rodomont. La poste va partir ; autrement, je ne m'en tiendrais pas là. Aujourd'hui, je ne puis pas encore t' écrire une véritable lettre. — L'Angleterre m'a ruiné financièrement; toutefois, je ne ferai pas comme Walter Scott, c'est-à-dire que je n'écrirai pas un livre mauvais mais li^cratif. Je suis le chevalier du Saint-Esprit.

Ton ami, qui attend bientôt une lettre de toi.

A VAHNHAOBN

Hambourg, le 26 septembre 1827.

Puis-je aller à Berlin?

Si oui, votre ami y sera bientôt t

GOURfeSPOİřDANCfi ÎNéDltB ddl

Hambourg, le 19 octobi-e 1827.

Chers amis,

Merci f cordial merci de la prompte réponse que vous avez faite à ma courte mais délicate question? Dans ce moment encore, je suis trop surmené pour pouvoir écrire une lettre présentable. Mais, dans quinze jours, j'écirai. Le professeur Dirxen vous aura raconté, cher Varnhagen, que j'étais* de nouveau à Norderney. Ma question relativement à Berlin n'était pas dictée par Tanxiété. Après avoir reçu le responsufh de madame de Varnhagen, j'étais déjà sur le point d'aller vous rejoindre, et tous mes préparatifs étaient faits, quand il m'est arrivé une lettre qui, en quelques instants, m'a décidé à partir pour Munich. Il y a longtemps déjà qu'on avait désiré m'y voir. Aujourd'hui, on me promet monts et vermeilles ^ En tout cas, je trouverai là de la tranquillité, et, maintenant, c'est pour moi l'essentiel.

i. Dans Toriginal, Hollande et Brabant.

En janvier 1828, les Annales politiques paraîtront à Munich, sous la rédaction de votre ami Heine, et du docteur Lindner. C'est ainsi qu'on apprendra d'abord que je suis à Munich. J'ai accepté cette rédaction parce que j'étais persuadé que vous n'en seriez pas seulement satisfait, mais réjoui. Quant à la tendance, vous la pressentez bien. — Je pars dans quelques jours pour Munich; je vous écrirai en route.

Cher Varnhagen, vous êtes le seul homme au monde sur la discrétion duquel je puisse compter. C'est pourquoi il faut que vous me veniez en aide jusque dans mes préoccupations les plus arides. Tous mes autres amis sont des parleurs. Il faut donc que je vous importune. Vous recevrez prochainement de MM. Treuttel et Wurtz, Treuttel jun. et Richter, de Londres, une lettre par laquelle ces messieurs vous enverront pour moi une somme d'environ huit cents thalers. Ayez la bonté d'encaisser pour moi cette valeur, et de la garder à ma disposition. Mais, au nom du ciel, ne dites à personne que j'ai reçu et que je possède une telle somme d'argent 1 J'ai passablement de dettes dans cette vallée de larmes, et, jusqu'ici, aucun revenu fixe. Je

suis exposé à des poursuites et à des dangers, et il est nécessaire que j'aie en tout temps un viatique tout prêt. J'ai Thabitude de gaspiller Targent que j'ai sous la main. Il serait bon, me suis-je dit, que vous eussiez toujours pour moi un petit fonds de réserve. Seulement, motus t

J'ai quitté Londres le 8 août, jour de la mort de Canning. Grand butin intellectuel t La vie de Londres est trop grande et trop coûteuse. Je m'étais enfoncé jusqu'au cou dans des aventures ; par sottise et mauvaise humeur, j'ai perdu plus de trois cents guinées, et je suis heureux d'en être sorti.

Les femmes d'Angleterre sont belles, et les hommes grands et généreux.

A ma première station de voyage, je vous écrirai, et vous dirai où votre réponse me trouvera. Vous pourrez certainement me donner, sur ma nouvelle besogne de rédacteur de Revue, mainte utile direction. A qui dois-je m'adresser comme collaborateur?

Seriez-vous disposé vous-même à travailler aux Ajinales ? Personne ne le saura. Je prends tout sur moi. Ce que je vous ai proposé au sujet de nos intimes, quand j'écrivais le second volume des ifet-

sebilder^ je le maintiens pour la Revue. Un leading

354 * (teUVABS bte HfiNkl HÈINÉ

artkle d^ Ahnùks sera là critique d^ livres âhglais et iailematids^ au point de vue politique. Je ne sais point encm^e tôte-metit quels honoraires seront payés aux coHaboratôUt^s ; 'en tout cas, ils he seront pas insignifiants. — Le Livre des chants \ pottî* madame de Varnhagen, sera bien arrivé. Ûe n'est autre chose qu'une édition vertueuse de mes poésies. — J'ai déjà vendu à mon éditeur la seconde édition des /î^i>e6iWcr; aussi pâraîtra-t-elle bientôt. Quant au troisième volume, il sera publié aussitôt que je Faurai écrit. Je suis jeune, je n'ai pas encore une femme et des enfants âfiâmés autour de moi : je puis donc parler librement. Madame de Varnhagen sera satisfaite. Je voudrais écrire à cette chère amie une longue lettk^e, longue comme le monde, diffuse et insupportable comme ma propre vie. — Ce matin, je suis sur le point d'aller faire visite à une femme qiie je n'ai pas vue depuis onze ans, et à qui Ton a redit que j'ai été autrefois amoureux d'elle. C'est madame Friedländer de Koenigsberg, presque une cousine. Hier déjà, comme aviaht-goût, j'ai vu l'époux de son choix. La chère personne s'est fort

.1. La première édition des Poésies complètes de Heine, publiée à Hambourg, en 1827.

CORRESPONDANCE INÉDITE 355

pressée, et est arrivée hier, juste le jour où j'arrivais, chez Hoffmann et Campe, la nouvelle édition de mes Souffrances de jeunesse ^ — Le monde est absurde, et fade, et antirécréatif, et exhale un parfum de violettes sèches.

- Pour moi, je suis éditeur des Annales politiques \ en outre, je suis fermement persuadé que les ânes, quand ils s'insultent entre eux, n'ont pas de plus sanglante injure que de s'appeler hommes.

Si ton œil te scandalise, arrache-le; si ta main droite te scandalise, coupe-la ; si ta langue te scandalise, retranche-la; et, si ta raison te scandalise, fais-toi catholique.

J'ai causé à Londres, dans le New-Bedlam, avec un politique devenu fou, qui m'a confié mystérieusement que le bon Dieu était proprement un espion russe. — Je veux que ce gaillard soit collaborateur aux Annales politiques.

1. Littéralement /«t*ne« Souffrances. C'est la première série du Livre des chants.

A M. MOSER

Hambourg, le 19 octobre 1827.

Cher Moser,

Si tu ne veux pas m'écrire longuement, dis-moi au moins le plus tôt possible si tu as reçu de Londres, en même temps que ma lettre, la traite de vingt-deux louis qu'elle contenait, ' sur les frères Veit (tirée par B.-A. Goldschmidt et Ci»).-- Je suis sur le point de quitter Hambourg, et j'attends ta réponse sous l'adresse de S. Heine, à Lunebourg. Écris-moi seulement Yow^ de suite ^

quand ce ne serait qu'une ligne. Ton silence et ma négligence me sont brusquement revenus au cœur, et m'inquiètent.

Ton ami.

P. -S.— Je suis à la veille de partir pour Munich. De là, ou pendant le voyage, je t'écirai des choses intéressantes.

AU MEME

Lunebourg, le 30 octobre 1827.

Cher Moser,

Je pars ce soir, j'ai encore ma malle à faire, ainsi peu de paroles. De Gassel, je répondrai posément à ta chère lettre, Je vais à Munich, où Ton me fait de grandes promesses, et mieux encore que des promesses. Ma santé, de nouveau compromise, ne me permet aucun travail considérable. Il est dur avec cela, dans cette rude saison, de se mettre en route. Les Annales politiques universelles, qui paraîtront sous une forme nouvelle, dès 1828, et dont je suis le rédacteur, t'apprennent en quelle qualité je vais à Munich. Je demande ta collaboration pour cette Revue importante, et même quelque peu solennelle et diplomatique. Indique toi-même une rubrique courante sous laquelle tu donneras tes observations sur les livres et les choses. Mets-toi tout de suite à l'œuvre, afin que j'aie de toi quelque chose, ne fût-ce qu'une couple de pages, pour la li-

vraison de janvier. Je commence à espérer qu'on pourra t'extorquer enfin quelque chose d'imprimable. Tu peux compter sur ma discrétion. Ne dis rien à Gans. Que je déplaise au valet d'aristocratie Goethe, c'est chose naturelle. Son blâme honore, depuis qu'il patronne tout ce qui est débile. Il craint les titans grandis-

sants. C'est maintenant un dieu faible et décrépît, tout chagrin de ne pouvoir rien produire, Raumer pourra te dire que déjà, il y a trois ans, je ne l'aimais plus, — et ta dernière lettre m'a trouvé incorruptible»

Le LÛTe des chants n'est rien qu'une édition complète de mes poésies déjà connues. Je te l'ai envoyé de Hambourg par une occasion de librairie. Le volume est admirablement gréé et équipé, et, comme un t>acifique vaisseau marchand, il voguera doucement vers la mer de l'oubli, sous l'escorte du second volume des ReisehUder. Celui-ci est un vaisseau de guêtre qui porte trop de canons à bord, et cela a terriblement déplu. Le troisième Volume sera armé plus formidablement encore, son artillerie d'un plus fort calibre, et j'ai inventé exprès une poudre tout à fait nouvelle. Il ne portera pas non plus autant de lest que le précédent.

CORRESPONDANCE INBPITB 359

Dans le cas où lu n'aurais pas encore remis les cinq louis à Sethe, je désire que tu me les envoies (avec les quatre louis que j'ai chez toi à mon actif), en une petite lettre sur Francfort. Adresse -moi ta lettre poste restante à Cassel (Hesse). Je compte y rester quelques jours, et y trouver ta lettre. Si tu avais déjà rendu les cinq louis à Sethe, selon mon ordre, il faut que tu m'en prêtes autant pour un mois. Je crains de manquer d'argent en voyage, et ce n'est qu'à mon arrivée à Munich que j'en recevrai. Je sais que tu ipe viens volontiers en aide, et c'est pourquoi je te harcèle. Dans un mois, parole d'honneur^ tu recevras les cinq louis, si tu me les prêtes. Grâce à Dieu, mes finances sont en meilleur état; seulement, je ne ^l'entends pas encore à tirer des lettres de chiing^.

Adieu; salue nos amis et viens à n^on aide pour les Annales.
Je reste pour la vie ton immuable ami.

A VARNHAGEN

Lunebourg, le 30 octobre 1827.

Cher monsieur de Varnhagen,

Si le contenu de ma dernière lettre n'est pas en désaccord avec vos travaux actuels, notre correspondance deviendra sans doute assez activé. Nous nous pardonnerons réciproquement alors d'être brefs. Après ce préambule, j*ose vous prier en deux mots, de m'annoncer aussi vite que possible (H. H. poste restante^ à Gassel) si Treuttel et Wiirtz vous ont adressé pour moi la remise en question.

Je vais partir de Lunebourg (je ne me fie pas singulièrement aux Hanovriens), et je m'arrêterai quelques jours à Gassel. Je passerai par Francfort en allant à Munich. — Ma santé se gâte de nouveau. Je n'ai quitté Hambourg que samedi, m' arrachant brusquement à des circonstances drolatiques. On dit là-bas que je suis amoureux, amoureux à en mourir, de mademoiselle Pèche, l'actrice. Deux personnes savent que c'est impossible, — moi et

CORRESPONDANCE INÉDITE 361

madame de Varnhagen Je baise les mains de cette dernière; je voudrais pouvoir le faire débouche. — Ah ! Dieu! il me serait si facile maintenant de passer par Garlsruhe^ et voilà que les Robert sont à Berlin! — On prétend à Berlin que Goethe parle défavorablement de moi : cela ferait de la peine à madame de Varnhagen. — Je me brouillerai davantage encore avec les aristo-

crates. Wolfgang Goethe peut continuer à violer le droit public des esprits; il ne peut empêcher que son grand nom ne soit souvent, un jour, nommé avec celui de Henri Heine.

Enfin Munich, à peu près le 28 novembre 1827. Cher monsieur de Varnhagen,

J'ai bien reçu à Gassel la bonne lettre que vous
m'y aviez adressée poste restante^ et je vous remercie
d'avoir si vite répondu à ma question. ^Je viens vous
la faire une seconde fois, et vous prier instamment
de me dire, ne fût-ce que par une ligne, si Treuttel
et Wurtz n'ont rien envoyé? Mon Dieu î il y a si peu I. 21

d'hommes sur qui l'on puisse compter, et la négligence de ces messieurs de Londres me montre une fois 4e plus combien il faut être prudent. ^ Je suis arrivé ici depuis quelques jours. Gotta, qui y était resté un jour de plus pour m'attendre, est déjà reparti pour Stuttgart. Sa femme est une aimable personne, qui lit mes vers avec plaisir, et à qui je parais plaire. Dans six semaines, les Gotta reviendront ici. Gomme je m'y attendais, Munich est cordialement triste. ÎjBs gens craignent que je ne m'y plaise pas, et ignorent qu'en définitive je ne cherche autre chose dans le monde qu'une chambre tranquille. Je veux me retirer en moi-même, et beaucoup écrire. Si le climat ne me convient pas, je ferai ma malle : aussi je ne veux prendre aucun engagement définitif. Gotta veut m'atteler à son Ausland^. Ainsi soit-il î Les Annales ne me donneront pas grand-peine; quant à faire des visites pour chercher des collaborateurs, j'ai la tête et le cœur trop malades.

Gotta m'a offert deux mille florins par année; mais j'ai arrangé d'abord la chose. Je

i . Le Journal de Vétrdnger, un des impoMants journaux non politiqi^cs créés par Cotta, en même teinf>s q^ic le Morgenhlatiy la Feuille littéraire et le Journal artistique.^ ïcus ces journaux lubsûtent encore.

veux d'abord tout examiner de sang-froid. — Le docteur Lindner est un homme facile et bon, avec qui je jn' accorde bien. — Je Languis après un pays qui n'est pas découvert encore. Parfois aussi après Berlin, suptoiot quand je reçois de vos lettres, et que j'entends ipaa^iei* de «madame de Yarnhagen. J'a|yprends avec surprise tpke nous avons déménagé ; j'avais toujours cru, jusqu'ici, que ma patrie était Fraazbmichestrms^ 20. — ie i?©ux écrire au roi de Prusse pour lui demander, quand Forster mourra, la survivance du poste de démagogue de cour.

^ Le roi de Bavière do^ avoir mal reçu Gôrres. Oken a de nouveau voulu partir; alors, on a résolu de lui donner un traitement fixe. Le plus grand poète du monde est Edouard Schenk.

Je suis resté huit jours à Cassel. Jacob Grimm à qui je semble plaire {irmerabUet) travaille à l'histoire du droit allemand 1 Louis Grimm * a dessiné mon portrait: long visage allemand, les yeux languissamraent tournés Ters le ciel. — A Francfort, j'ai passé trois jours avec Boerne. Beaucoup parlé de madame

i. Loais* Grimm, frère des deux illustres philologues, Jacob et GQilluumd«Louis, ciait pointre et surtout graveur : il fut longtemps profvssjur à l'acidémie de peioiure do Cassel.

de Varnhagen. Il s'occupe à recueillir en trois volumes ses morceaux détachés! Le premier contiendra ses critiques théâtrales. Je n'aurais jamais cru que Boerne fit aussi grand cas de moi; nous avons été inséparables jusqu'au moment où il m'a accompagné à la poste. D'ailleurs^ pendant tout mon voyage, je n'ai vu personne autre, si ce n'est Menzel, à Stuttgart. Je n'ai point vu les nobles bardes du lieu. Le livre de Menzel sur la littérature ^ a beaucoup de belles pages. Je n'ai pu lire sans douleur les passages sur Goethe. A aucun prix je ne voudrais les avoir écrits. A quoi pensez-vous, cher Varnhagen ?m^ écrire contre Goethe, moi? Si les étoiles du ciel me devenaient hostiles, devrais-je pour cela dire que ce sont des feux follets 1 En général, c'est sottise, même quand on dirait vrai, de parler contre des hommes qui sont réellement grands. L'antithèse actuelle de (loethe, c'est-à-dire le petit nationalisme allemand et le piétisme plat, sont, après tout, ce que je déteste le plus au monde. Aussi je resterai fidèle quand même au grand païen.

1. VHistoire de la littérature allemande, écrite d'une manière vive et mordante, fit beaucoup de bruit en Allemagne. Menzel y (loiiua hardiment le signal d'une réaction contre Goethe, qu'il fut le premier, je crois, à appeler le grand païen.

Je puis appartenir aux indifférents, mais je ne passerai jamais aux rebelles.

Adieu; répondez-moi aussi vite que possible; seconde-moi un peu pour les Annales^ et, quand vous parlez de moi avec madame de Varnhagen, ne dites que du bien.— Beaucoup de salutations aux Robert. Grand merci à Louis Robert pour son compte rendu des Reisebilber dans la Feuille littéraire. On dit qu'il doit y

avoir là beaucoup d'ironie. A Hambourg, on croyait fort et ferme qu'elle était de moi.

A JULES CAMPE

Manich, le 1^{er} décembre 1827.

Au nom du ciel, cher Campe, comment avez-vous pu confier une lettre pour moi à un homme aussi peu sûr que Witt?. Ne saviez-vous pas que, le vin et le théâtre mis à part, je ne puis et ne veux avoir rien de commun avec lui? Je n'ai point reçu votre lettre. Veillez à ce qu'elle ne tombe pas en mains étrangères. Voici mon adresse : H. H. D\ juris. à l'Institut littéraire et artistique de la librairie Gotta, à Munich.

366 <3BirVRBS n-E HISNItf RmifB'

Je suis arrivé ici il y a- quelques jours, demi-mort. J'ai voyagé lentement, m'arrêtant partout, à Cassel-, Francfort, Heidelberg et Stuttgart. Depuis k»», je suis si malade, que j'ai presque toujours gardé la chambre. Cotta, qui m'attendait rcî (et qui esfc reparti tout de suite après pour Stu4;tgaTt), ainsi que le docteur Lindner, et d'autres personnes* do? même groupe, m'ont beaucoup plu^ Tout a été réglé à ma satisfaction. Je puis maintenant prendre ou »epa& prendre un emploi, mais je n'ai plus à m'inquiéter de ma subsistance. Je n'ai pas même besoin d'écrire si je ne le veux pas. Je rédige les Annales avec le docteur Lindner, ainsi que quelques articles de fond dans YAusland, N'ayez crainte. Campe, le troisième volume des Rmehilder ne sera pas en souffrance, et c'est à lui que mes meilleures heures seront consacrées. Sans des cona-

dérations è© ce genre, je me serai» peut-être laissé endoetriaer.,
 «li j'aurais entrepris la direction àuJI^rpr^nd/a^, dont le rédac-
 teur vient de mourir, ou celle de ĨAusiandj ce qui m'aurait vahi
 beaucoup, beaucoup d'ai^ot. Mais je veux être libre, et, si,
 comme oa me le àk^ le climat d'ici est vraiment aussi afffreux, il
 ne me convient pas d'être lié; ma santé est-elle menacée,

CORRESPONDANCE INBDIlt» 307

je fais ma malle et pars pour PltaUe*. Je ne mourrai de faim
 nulle part. Peu m'iraporteiM; la gloire ^ le» hommages, je veux
 rester en vie. Partwit sur ma route, j'ai trouvé les Reisebilder « en
 vogue^ » par» tout enthousiasme, plaintes, et surprise^; je
 n'ai^ais jamais cru être déjà si célèbre. Je le doiS à deun
 hommes : c'est à savoir H. Heine et Jūlius Gampe». Aussi il ne
 faut pas -qu'ils se séparent. Pour ma part, il ne me sera pas facile
 de me transformer, ni par désir d'amélioration ni par désir d'ar-
 gent. Je pense que nous deviendrons vieux ensemble, et que nous
 nous comprendrons toujours. Aujourd'hui que je suis plus
 indēji^ndant qu'autrefois, acceptez Tassu-» rance de mes senti-
 ments immuables. Je suis à présent content de vous ; mais j'écris
 confusément; je voulais dire que, maintenant que me voilk cé-
 lèbre,, je redoute le sort des écrivains allemands, c'est-à-dire de
 mourir jeune.- Sérieusement, mon cher Campe, je suis fort
 malade.

Mon frère Gustave Heine vous présentera une traite de six
 louis. Je vous en prie, payez -la,, bien que je tf aie rien à recevoir
 de vou^ aiv^t , Pâques. Je ne fais qu'arriver, et ne- saurais tout
 de suite demander de l'argent (siâOf tout pas powr en?*

voyer à Hambourg); et pourtant j'avais donné à mon frère ma parole d'honneur de lui rendre tout de suite dix louis qu'il m'a prêtés à mon départ. C'est peu de chose ; mais j'espère que, bien qu'il s'agisse de mon frère, vous ferez honneur à ma parole. Je compte donc sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Mais, si je m'aperçois que je me suis trompé, il est naturel que, de mon côté aussi... Mais ce sont de vaines paroles, vous savez comme je pense, et je sais comme le monde tourne. — Au fond, je ne sais vraiment rien.

Je suis aujourd'hui une vieille femme malade, et je bavarde. ^

Ma lettre ! Redemandez-la donc à Witt, ou envoyez-lui mon adresse. J'apprends par Merckel que l'un de vos deux chiens a oboyé mon Livre des chants. Vous pouvez garder Pastor^ il sait faire le chien couchant. Mais, quant à Magister^ qui va toujours flattant Lebrun de la queue et rapporte à Gubitz, envoyez-le au diable, et, en tout cas, ne le laissez plus p..... du bas allemand sur mon papier *. —

1. Pastor et Magister désignent ici» l'un le docteur Puslkucben^ auteur d'^in livre qui fit momentanément du bruit, les Fausset Années d'apprentissage, etc.; l'autre, le docteur Barmann, correspondant du journal de Gubitz, et auteur d'un recueil de vers en

Frankh, de Stuttgart, une petite tête entreprenante, parlait avec éloges du choix de vos publications. Je soupirai, mais ne lui dis pas que, vous aussi, vous teniez quelques vilains chiens enfermés dans vos armoires. Gardez-les tant que vous voudrez, mais ne les lâchez pas. Réellement, Campe, j'attache quelque prix à la bonne société.

Adieu ; continuez de m'aimer, et croyez âmes meilleurs sentiments. Si je tombe plus malade — je ne plaisante pas — je mettrai mes papiers en ordre, et vous les adresserai pour le cas où je viendrais à mourir. Vous les publierez ensuite, et les honoraires couvriront ici-bas mes dettes terrestres. Mais, cher ami, ne me mettez pas dans mon sépulcre héréditaire, à côté de quelque chien mort.

Manich, le 21 décembre 1827.

Je te souhaite une bonne année, meilleure que celle qui est maintenant au bout du rouleau. Je vou^

bas allemand, publié chez Hoffmann et Campe sur le même papier et aussi élégamment que le Livre des c/tanto.

370 OEUVRES DB HENRI HETKE

drais rouler avec elle dans le néant éternel, car je suis très-malade et de mauvaise humeur.

Je vois^ par la lettre de mon frère^ que tu semble^ piqué de la brièveté de la mienne. Tu devrais savoir que moi qui, des années entières, B'écris pas à mes amis les plus chers, à ceux dont j'ai le plus besoin, * je ne saurais, pour t' amuser, t'envoyer de longues lettres. Vraiment, l'égoïsme de Tamitié est plus insupportable que celui de la haine et il m'est impossible de t'écrire de longues lettres.

Le climat d'ici me tue, mais d'ailleurs me plaît tout à fait. Le roi est un homme très coiffeur, qui lit avec intérêt, dit-il, les Annales politiques. Dans huit jours paraîtra ta première livraison^ des- « Annales^ publiées par Heine et Lindner. » Il s'y trouvera un petit article de moi sur la liberté et l'égalité. Malgré

ma maladie, il faut que je songe aux Annales. Mes finances sont en désarroi, j'ai des dettes; l'été prochain, il faut que je retourne aux bains, et, si Cotta, qui est très-généreux, me donne tant d'argail, il faut aussi^ de mon côté, ifoe jefasse qudque chose» Aussi chaque livraîs<m des Annales aura au moins une ou deux feuilles de ma plume. Il y a bien là aussi un peu de vaine gloire; je veux

OOAEBSPaNDANGB IHSMSB 9Û

montrer au monde q^ie je siiifi aulce ohose qa'ua poète à somiets^ tm poëlied'Âliitôdiaohs.

Ris de bon cœur t Un ami m'iarrive* et me dit <fiM c'est demain seutoneat le soûr de la Saint^ylvesla^. Et moi qui, depuis une l^ure, suis là à ruminei^» selon Tusage, les coosidérations les plus sérieiitm sur la fin de Tsmoée, <» et qui devirai rems^ mencor d^siaia t

Lxxxvii

À YARNHAGEN

Grand merci pour toute vofere bottté^ k vous ei ik madame Varnhageii< t Moa Livre des. chants: voîn^r^ mercie aussi de la bomie réception. Plût à I^€» qmr je fusse toujours a»ss£ conteiilî de vous c^mme crv* tique I Vous avez. souvent eueere affiafafa i ^mk pour votre passage suf le cwactère de IllapoléQii. je» vous envoie, pour dottUe péfittence^ le moi^eefu» iit-^ dus ; car, primo^ je vous y doBoae Tair de pew» comme moi, et, seaundo^ il est cordiategmit maur vais. Il est vrai que je a'ai lu que te ueuvièaie volume^ et que j'ai à peine i:elu ee que j'ai écrite Si

VOUS voulez communiquer cet article au professeur Dirksen, cela me fera plaisir. — Ma situation ici est toujours la même. Aussi je veux aller en Italie, et c'est à cela que j'emploierai les huit cents thalers que m'ont envoyés Treuttel et Wurtz. Gardez-moi 'donc encore cet argent quelque temps. Je n'en ai pas été médiocrement en peine, et, craignant qu'il n'arrivât pas, j'avais déjà écrit en Angleterre, d'où j'ai reçu aussi avis de l'envoi.

Cotta est très-généreux avec moi. Je me suis engagé avec lui jusqu'en juillet, et il me donne pour ce semestre cent carolins. Ne le dites non plus à personne, car personne ne doit savoir que j'ai de l'argent. D'une part, j'ai beaucoup de dettes ; de l'autre, je veux faire, cette année, quelque chose qui demande tant d'argent, que je devrais en voler au ciel si je n'en avais pas. Je procède, comme vous voyez, très-prudemment, et mon étourderie n'est qu'apparente. Le jour où paraissait le second volume des Reisebilder^ j'étais à bord du paquebot anglais; et, tandis qu'on voulait me déchirer en Allemagne, j'étais tranquillement derrière un poêle à Londres. — Je ne retournerai jamais à Hambourg de mon vivant; il s'y est passé pour moi des choses si excès-

sivement pénibles, qu'il m'aurait été impossible de les supporter sans la circonstance que j'étais seul à les savoir. — Dans ce moment, je souffre toujours de la tête, il est vrai, mais je suis calme. Dites à madame de Varnhagen que j'ai trouvé une chambre tranquille. Il y a, dans la première livraison des Annales^ quelques lignes dans lesquelles j'ai songé très-vivement à notre chère amie.

J'ai appris tard que notre homme n'avait pas fait votre message au conseiller cotisistorial Niethammer; je ne pouvais aller à lui, parce que je me suis fait un devoir de ne faire visite à per-

sonne; jusqu'ici, je me suis tenu parole, et n'ai vu encore aucune des grandes lumières du jour et de la nuit. Aussi, je ne puis rien vous dire sur Schelling et Gôrres. Ce dernier devient tous les jours plus catholique, et sera certainement cardinal. Madame Gôrres tricote déjà des bas violets.

Le trop célèbre Witt de Dorrington est ici. Dieu sait par quel scandale il finira. Sa personne m'a-

1. D'abord démocrate et mêlé aux Sociétés secrètes, puis constitutionnel et modéré, enfin ultramontain depuis 1830. — Il a écrit de curieux souvenirs de ses voyages et de ses séjours dans les prisons d'Etat, en Bavière, en Sardaigne et en Autriche.

374 OKUvuffs DJ» ttsie»F if»sjr«

grée' tcmt k Êdt^ et U me eoupoi^Ofiet partout e&«i» nomoiafit son ami ; de là deux, aitsmÉages c û!A&wà que les révé-Aftlicmiiare» se tienoeBÉiaiBb daim^ e» qui m'est fort agréable ; easitite quelles gidweni^ mesÉs pensait que je ne sub» fas si mai^rals^ et 9Mt persuadés que je n'ai aueuaft liaison d^jugèmm». Pour m&i^ j> m veux que parler^ D'ailleurs, Wât èsà mon Fouché. Il ne sawaèb me^ UHûra^ eà»,âi jeuran^» lais, je poun?ais par* »»& mojiDe» nuire à q«à eel%. me plairait. -*. II esÉ vrai qiie/ si j'éteiâ le» caeJilrQ, >e le; ferais peaoére. «^ Je csoiâ qiie: sas; meoées aosÉ boflir nés; le mouvem^Kt, dangereux wâgmé^^àam^mk principe quflflu» chose»..

LXXXVHI

AU MEME

Munich, le i<' avcil iSSS.

Cher Vaf nhagen,

Il y a sJoE^semaines déjà que. jevoiiiAis TOitaécsim; j'ai été interrompu au milieu de ma lettre, et, pour vous en convaincre, je vous eavolerie coBuaencement.|.Peut-être y a-t-il là quelque détail qui peut servir encore aujourd'hui. La cause de l'inl^nqilioa

subite de ma lettre a été le fameux Wiifct luiiriitôioœ, qui a été brasfceement chassé â'ki sans autpe foifiim de procès. *

Witt est un mauvais sujets et, si î'ea avaâs le poa»voir, je le ferais peo^^e. Soii amabilité m'a &it souvent oublier son cairae-tère; il m'a toujoum siagulièremment diverti, et parfois, préecisé-meost peulr^^ être parce epie tout le monde éltadt contre lui, jie h» suis venu en aiée. C^ a déplu à beaucoup^ es gens.

En AUema^Hesy on n'en est pas emeore lœim i comprendre qu'un honHn» opiii^ par la ponris «1 l'action, veut ecHitribner aa triomphe des plus »<»bles idées, peut bien parfois, par plaisanterie mù dans l'intérêt même de saeause, se ren<ire eoijq»able de quelques- peecadillesy pourvu que, par ces peocardilles (c'es^à"dÎ4re des actions qui,, au fend, serad ignoUes), il ne mnse en riesi à la grande pensée de sa vie; il peut même arriver somnent que ee» méfaits soient dignes de louanges, quaotd ils nous pep*mettent de ûravailter d'autant pins dignement pour cette grande pensée. Au t^aps de Machiavel, et maintenant eneeve à Parts^ €Mft a su très-bien le eomprendre.

Ceci soit dit comme apologie de toutes les peccadilles que je pourrai encore commettre ici-bas Je pense que la première se produira sous la forme d'un article. PstI pst!

Mon état est toujours le même, et je me prépare à partir pour l'Italie. Il fait mauvais vivre ici : vie plate et misérable. Grandes'petitesses. S'il n'y avait, de temps à autre, quelque chose de grandiose^ ainsi une tragédie de Michel Bér ou de Schenk, ce trivial et mauvais climat serait intolérable. Je souffre tellement, que je ne puis rien écrire qui vaille, et veux prochainement faire mon sac...

J'espère vous écrire bientôt des lettres moins moroses (je crois vraiment qu'en lisant ces lignes, on peut voir ma figure chagrine). Cependant, j'ai ici des relations très-gaies et très-aimables. Je \is en grand sei^ gneur^ et les cinq sixièmes des hommes qui savent lire à Munich, me montrent une grande estime. Relations féminines admirablement belles, mais qui ne sont favorables ni à ma santé ni à mon travail. Je vois surtout de jeunes peintres qui ont meilleure façon que leurs tableaux.

Comme j'ignore le moment de mon départ pour l'Italie, je vous prie, cher Varnhagen, de m'envoyer

ici les huit cents thalers. Mais comment? C'est là le problème. Je pense que, si vous m'achetiez, avec cette somme, une lettre de change à deux mois sur Francfort, c'est ainsi que je perdrais le moins. H me serait encore très-agréable de recevoir une lettre de change sur Augsburg. Mais, si Ton vous dit que je perdrais ainsi beaucoup, envoyez-moi du papier sur Francfort.

Pardonnez-moi, cher Varnhagen, la peine que je vous donne. S'il me fallait vous remercier, je ne saurais vraiment par où commencer. Vous avez admirablement rendu compte de mon pauvre Livre des chants. Je ne me préoccupe guère des comptes rendus (parce que je ne me préoccupe guère plus de rien dans la vie);

mais, quand je retrouve dans le Gesellschafter votre chère petite écriture (Gubitz a précisément les types qui lui conviennent), mon âme se sent toujours salutairement réchauffée, et votre chère parole ne reste pas inefficace sur mon cœur.

Je deviens ici très-sérieux, presque allemand; c'est sans doute l'effet de la bière. Il me vient souvent un désir de revoir la capitale, c'est-à-dire Berlin. Quand je serai bien portant, je veux voir s'il n'y a pas moyen pour moi d'y vivre. En Bavière, je suis

378 OBUVBSS OE HFMRI H«fNB

devenu un Prussien. Avec qui me conseillez-vous de me mettre là-bas en relations, pour me ménager un bon retour?

Boeme, à ce que j'apprends, est maintenant près de vous. Il est beaucoup meilleur que moi, beau** coup plus grand, — mais pas aussi grandiose. Sa surdité sera très-gênante pour madame de Vamh»gen. C'est une fâcheuse infirmité. Comment se porte madame de Varnhagen?

Il faut terminer. Une tristesse infinie m'^vallît. Un deuil stupide s'étend sur mon âme, et je sais à peine ce que j'écris. Les Anglais m'ont donné leur spleen, et je suis foncièrement de mauvaise humeur.

Gotta doit arriver ces jours-ci, et, si je n'avais pu à traiter maintes choses avec lui au sujet des Ann(hfe5, j'irais faire un tour à Nuremberg, où afflue d'ici tout un peuple d'enthousiastes pour les f^es' d'Albert Durer.

Adieu; ne m'oubliez pas, et soyez persuadé que je vous aime toujours -* autant que le peut mon âme fatiguée. Votre ami.

L XX XIX

Muûichrle 6 juin 1828

Cher Varnhagen,

Bien que la correspondance, en ce moment, me soit horriblement pénible, il faut pourtant m'y mettre, et cela, pour vous annoncer dûment que » j'ai bien. reçu votre dernière lettre âTec la lettre de changé sur Francfort. Je vous pemercie de toutes vos peines. La lettre^pour Fr. Baader a été tout d» suite envoyée. — La nouvelle de votre indispositioai m'inquiète ; mais je pense que le beaa temps vous aura bientôt rétabli. Ma santé va passaMement. Je resterai encore huit jours ici; puis j'irai courir pendant trois semaines dans lès montagnes, pour revenir passer ici quelques jours encore; donc, si vous voulez me dire comment v)ous altez, vm letCres me trouveront toujours d^âci à un i»ais. D'ailleurs^ même quand je ferais un plus long voyage, mon adresse chez Cotta est toujours sûre : ferai-je réellement le voyage d'Italie?

Gomment remercier madame de Varnhagen de sa chère et jolie lettre ? Elle m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme. Ce qu'elle dit sur Napoléon est tout à fait juste. Il n'aurait jamais pu se livrer aux plaisirs de la société; le rire amical de la société aspire toute la force du cœur de l'homme, comme une montagne d'aimant attire tout le fer du vaisseau qui s'en approche. Mais que veut de moi madame de Yarnhagen? Assurément, je ne suis pas un Na-

poléon. Je ne pense pas même à conquérir Pankow, et le monde moins encore. Toutes mes ambitions de conquêtes se limitent peut-être à dix ou onze cœurs. Je ne suis qu'un homme qui vit pour son plaisir. Une comparaison avec Napoléon risquerait de me tuer; je ne puis déjà plus dormir comme autrefois depuis que je sais qu'un jeune peintre m'a placé au milieu d'une bataille terrible. Me voilà maintenant sur la toile en danger de mort, — et qui me garantit qu'un de ces fusils en peinture ne partira tout à coup, et que la sympathie ne fera pas éprouver à mon corps réel la blessure que reçoit mon portrait? Et cependant madame de Varnhagen a raison ; dans ma critique du livre, the Life of Napoléon S on

i. La Kte de Napoléon, par Waller Scoll.

reconnaît les inspirations d'amis bonapartistes. Maintenant, je veux m'amender ; je suis déjà meilleur, et, dans un compte rendu de la Littérature de Menzel, j'ai parlé de Goethe avec autant de franchise que si je ne comptais pas un seul goethien parmi mes amis. Avec toute franchise? Non! Dans huit jours, vous recevrez ce morceau. — Que la miséricorde passe avant la justice, — ne me mettez pas à la retraite.

FIN bU TOME PREUIER.

POISST. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET

iHiV

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the

borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.

Harvard College Widener Library Cambridge, MA 02138 617-495-2413

Please handle with care.

Thank you for helping to preserve library collections at Harvard

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondanceio3heingooq>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.